

**Oeuvres complètes du chevalier de Méré. T. 2. Les
Discours. Des Agrémens de l'esprit de la
conversation. Texte établi et présenté par Charles-
H. Boudhors**

1. [Notice](#)

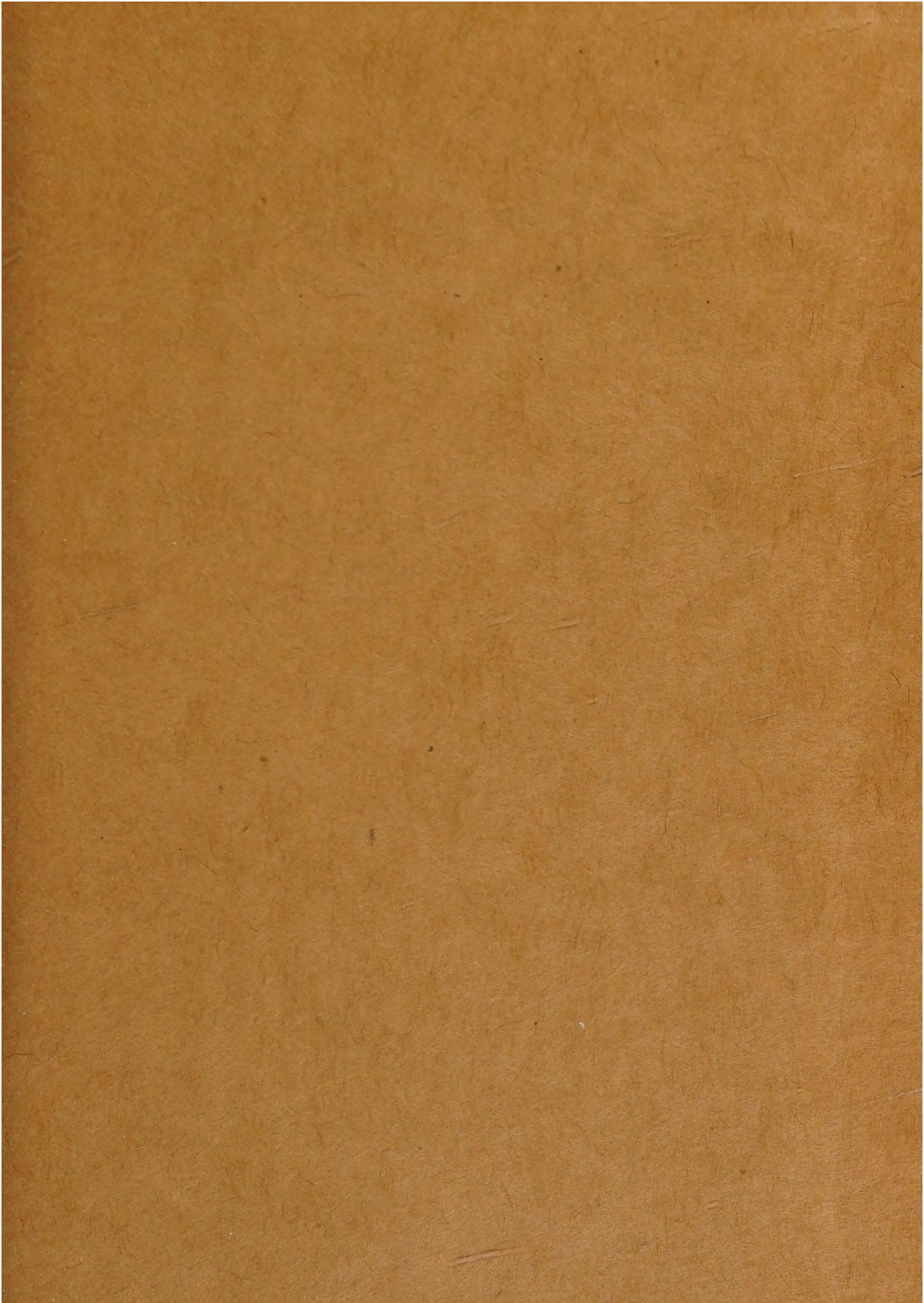
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

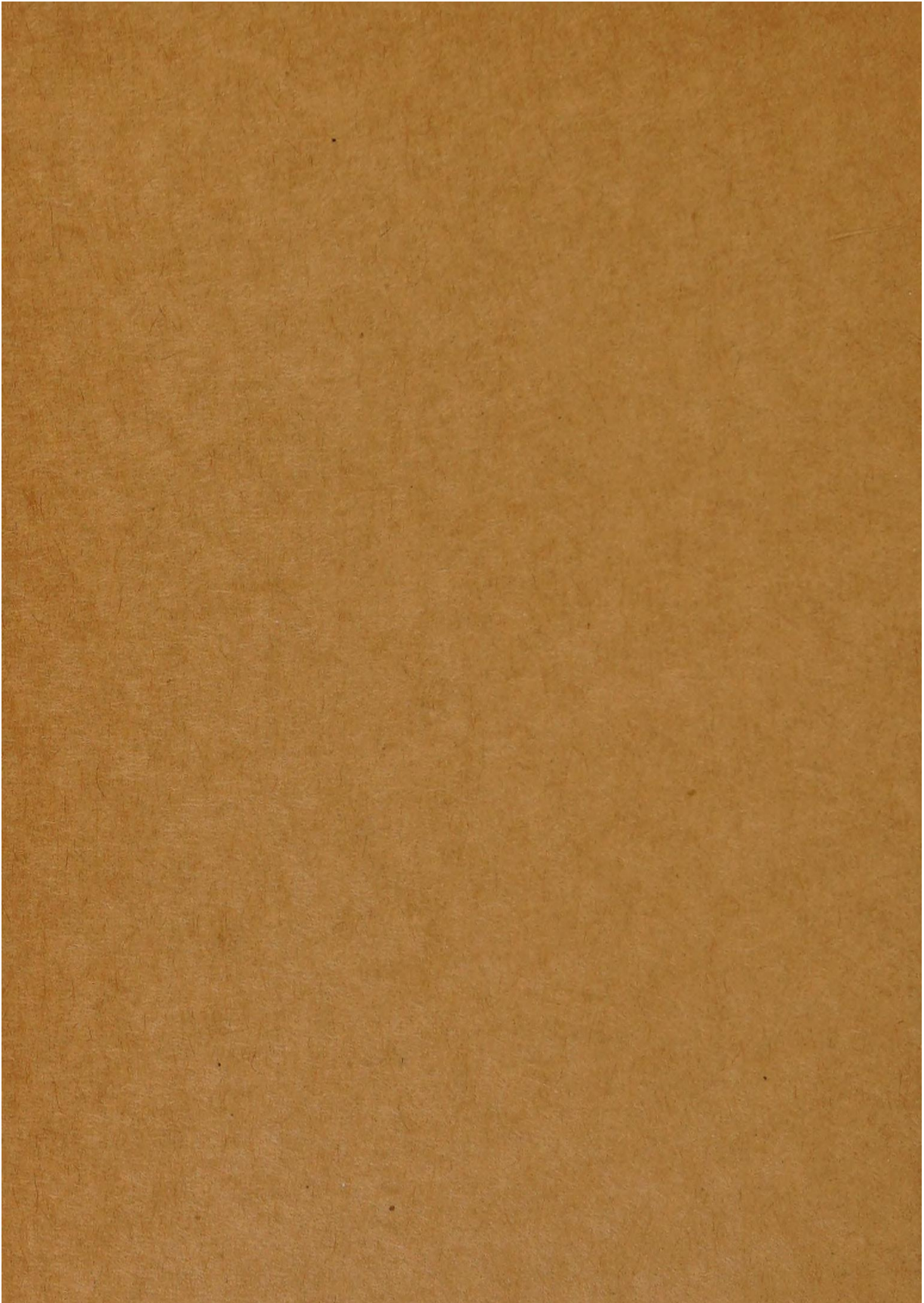
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

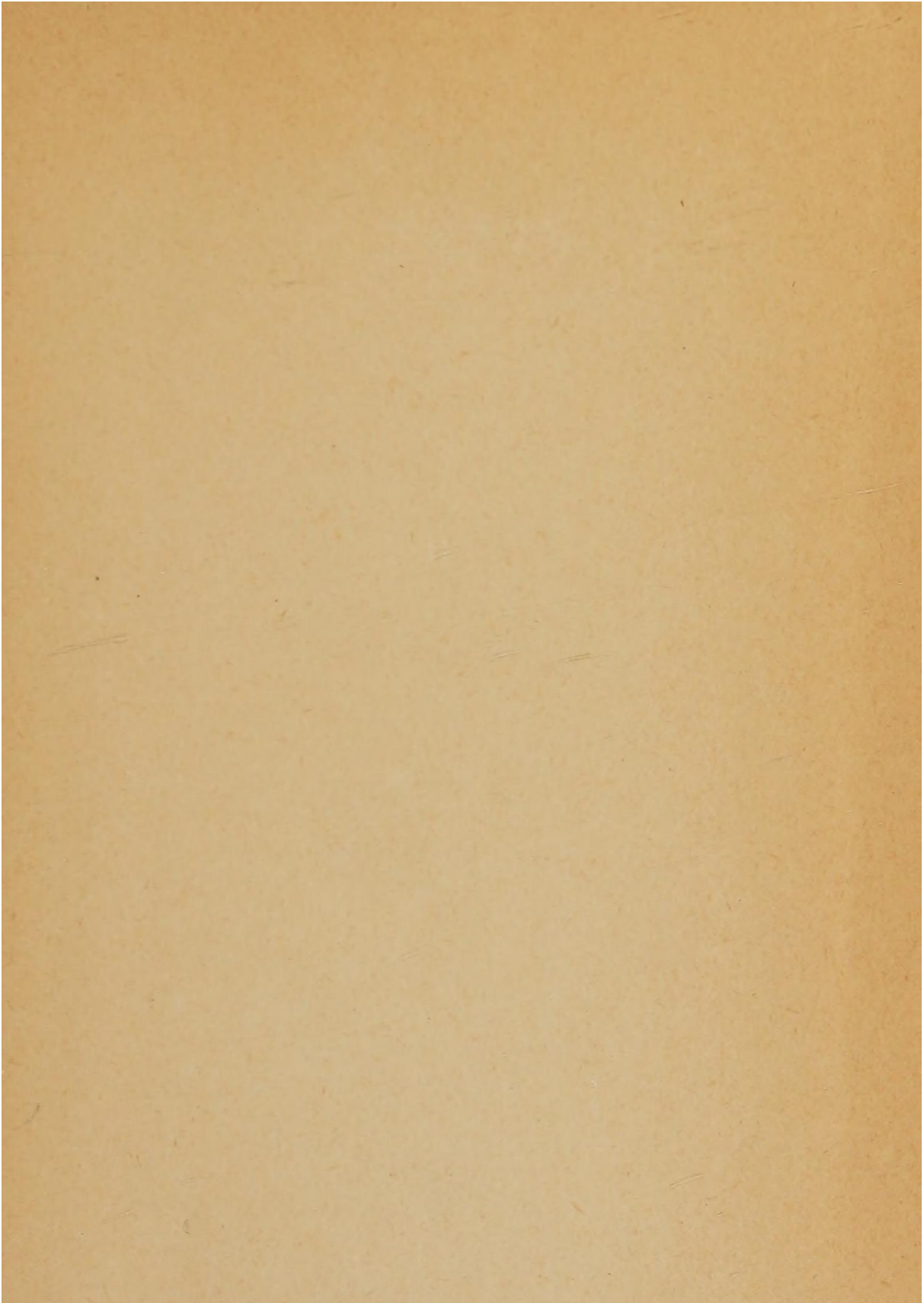
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

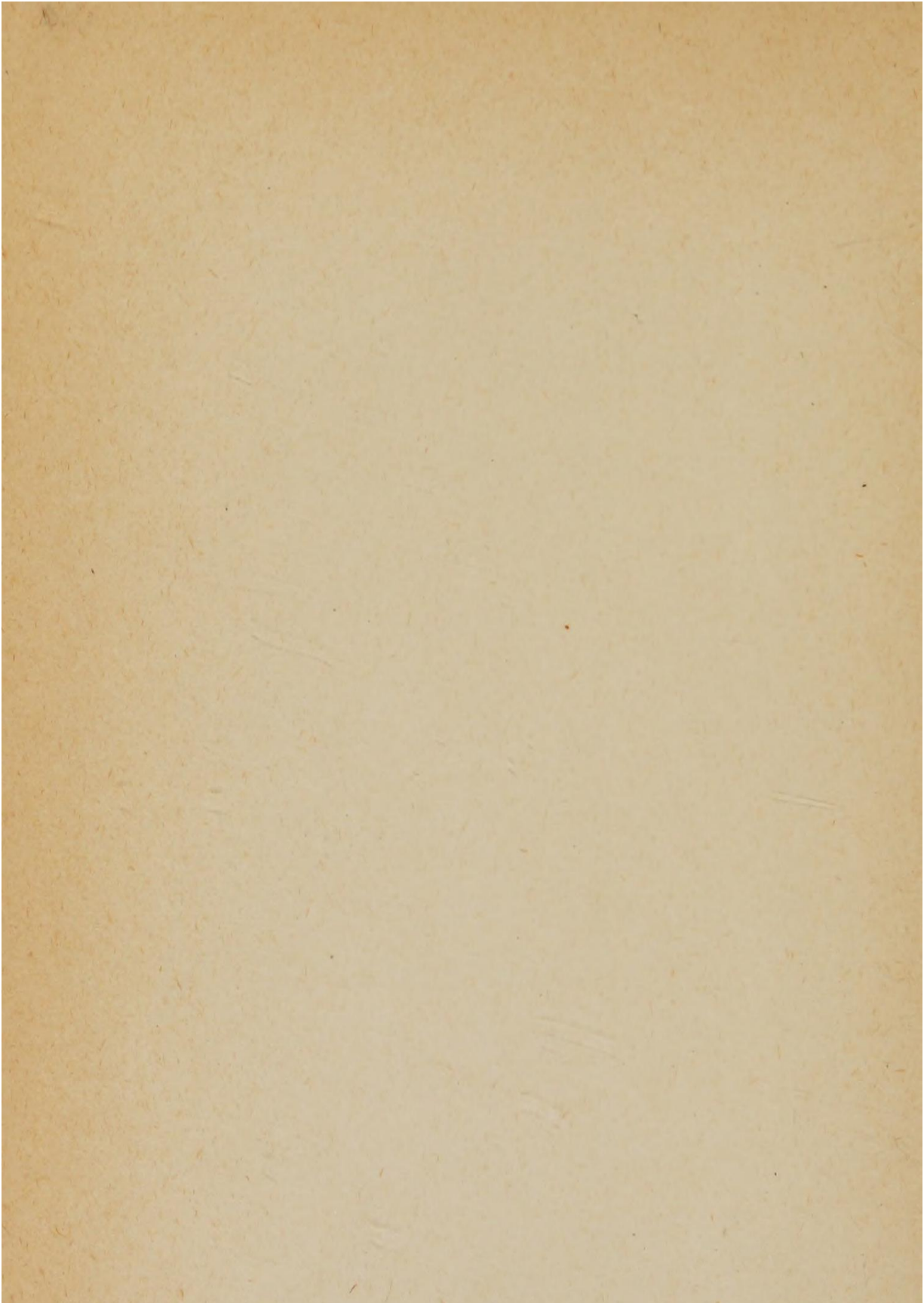
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

UNIVERSITY OF NEW BRUNSWICK MI 3 9950 00873289 4





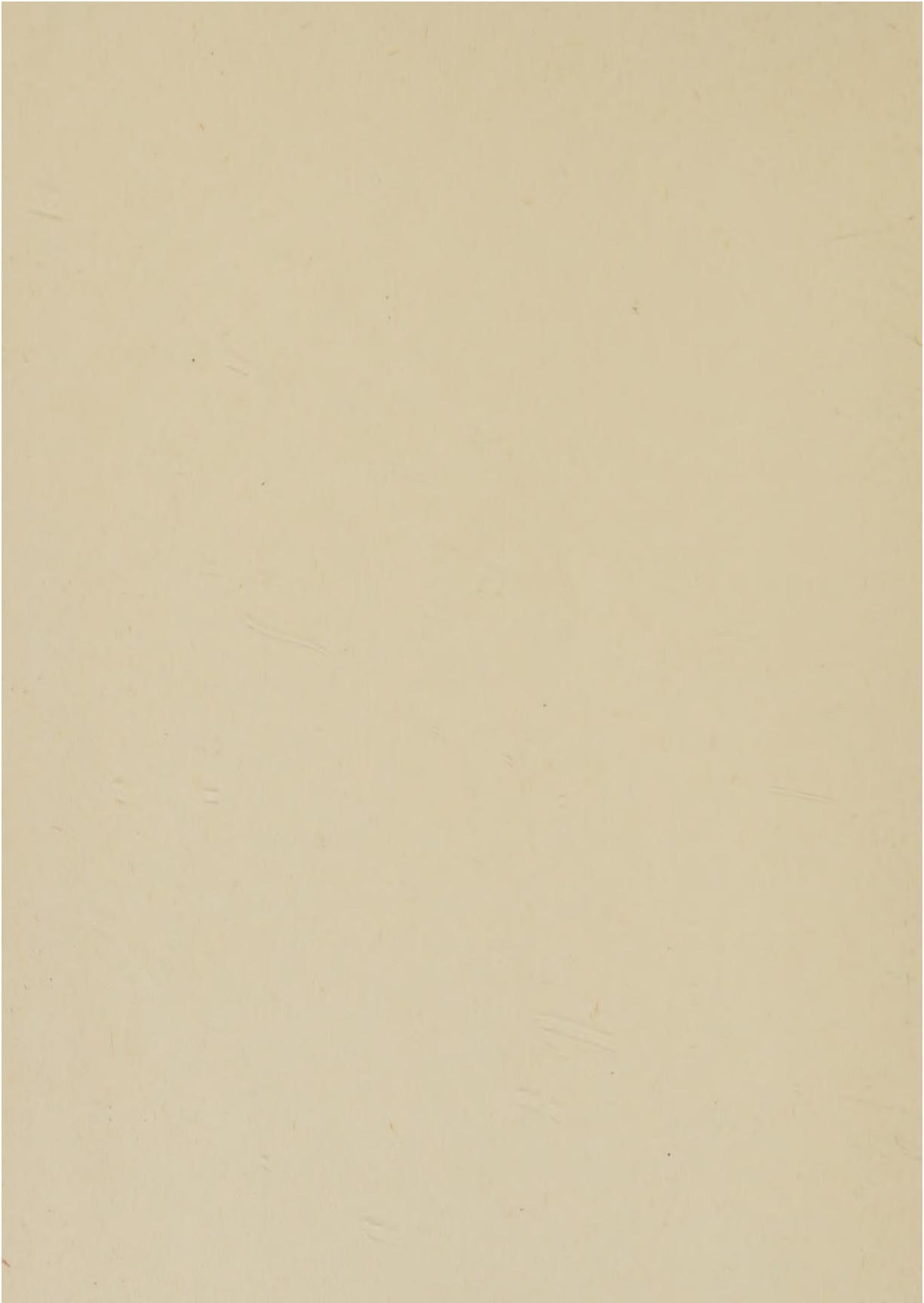




The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate

D +. LÉ





Des Agrémens De l'Esprit De la Conversation

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffé d'Auvergne, au filigrane. (eo) numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500. Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffé d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A. à P. Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS est confié à la SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, Boulevard Raspail, Paris, VIe, qui en assure le service aux libraires.

PS OREXTMTES FRANÇAIS OLLECTION DES
UNIVERSITÉS DE FRANCE 0e ON OS RE SOL US L ES MR SR PIE
TER ENS 'E L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ LP EP A CL A RSS
Chevalier de MÉRÉ Tome II Les Discours DES AGRÉMENS DE
L'ESPRIT DE LA CONVERSATION _ Texte établi et présenté par
CHARLES-H. BOUDHORS ÉDITIONS FERNAND ROCHES 150,
Boulevard Saint-Germain, 150 PARIS 1930

Conformément aux principes de la Collection Les TEXTES FRANÇAIS, ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé M. DÉSIÉ RoOUSTAN d'en faire la révision en collaboration avec M. CHARLES-H. BOUDHORS. Tous droits réservés pour tous pays, Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

Des Agrémens

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

LA APTE: TUE AN M a ANT EU PRE y Li 16 ea "à LI 1 LA. UT
DUT on UN nu QE A LP LONE «

Des Agrémens A MADAME DE ***1 Il seroit bien malaisé de penser si souvent en vous, Madame, et de vous écrire sur tant de sujets sans vous rien dire des Agrémens. Je ne croy pas que jamais Dame en ait eu de moins communs, ni en plus grand nombre, Les plus belles ne cherchent pas trop à se montrer aupres de vous, mais si quelqu'une vous dispute la beauté, je prends garde que vous êtes toûjours celle qu'on aimeroit le mieux. Je m'engage à discourir sur un sujet d'une fine idée, et qui donne bien peu de prise, je ne sçay quel en sera le succez, et j'aurois grand besoin d'être aidé. Mais au lieu d'invoquer l'aimable Deesse ou quelque'autre Divinité prophane, comme en usoient les anciens Poëtes dans une pareille occasion, je pense que je feray mieux de vous appeller à mon secours, et de vous considerer attentivement. Peut-estre que vous m'envoirez quelque'une de ces Graces qui vous suivent par tout, et si je vous regarde à toute sorte de jour, mon cœur et mon esprit seront comblez de tout ce qu'on se peut imaginer de plus agreable. Il me semble, Madame, que vous n'êtes pas de ces beautez qui surprennent d'abord, et qui n'ont que la premiere veuë : plus on vous considere, plus on vous admire, on ne vous voit jamais tant qu'on voudroit. Vous

1 10 Discours avez le teint blanc et les cheveux noirs ; vos yeux sont vifs et brûlans, qui percent comme des éclairs au travers d'un gros nuage. Tous les traits de vôtre visage sont delicats et bien formez, on ne voit rien de plus beau que vostre gorge, ni de plus charmant que vôtre bouche. Comme aussi on aime vôtre taille, qui n'est pourtant que de bien peu au dessus de la mediocre : mais je ne sçay quoy de noble vous fait paroître plus grande que vous n'êtes. Vous enchantez du son de vôtre voix sitost que vous parlez ; et ce qui fait principalement que vous plaisez toûjours, c'est que vous avez l'esprit fin, avec une extrême justesse à parler, à vous taire, à être douce ou fiere, enjouée ou serieuse, et à prendre dans les moindres choses que vous dites le meilleur ton et le meilleur tour. De sorte qu'à vous regarder, il semble que vous voyez, ou que vous devinez dans le cœur et dans l'esprit de ceux qui vous approchent, tout ce que vous devez faire ou que vous devez dire pour y gagner la premiere place : et cela paroît si peu recherché qu'on ne croiroit pas que vous en eussiez la pensée. On ne sçauroit commencer plus à propos à parler des Agrémens qu'apres vous avoir bien examinée, Mais avant que d'aller plus loin, trouvez bon, s'il vous plaist Madame, que je vous demande si vous n'êtes pas toûjours bien persuadée que Madame de *** est une parfaite enchanteresse? Vous avez le goût subtil à connoître ce qui doit plaire, et vous le sçavez bien faire sentir. Je ne l'ay guere veuë que dans sa beauté naissante, et deslors il me sembloit qu'elle jettoit des éclairs bien vifs, et qu'il en brilloit de si haut qu'il n'y avoit point de lieu pour élevé qu'il fust, ni dans une region si tranquille, qui n'en fust menacé, et qui n'eust sujet de les craindre. Depuis à juger par le succez, et par le bruit qui s'en est répandu dans le monde, je croy comme vous que tout ce qu'on remarque en elle

n'est fait que pour la rendre aimable!, On ne peut rien s'imaginer de plus rare ; car pour dire le vray, la plus sçavante Magicienne, à moins que d'avoir de ces enchantemens dont nous avons quelquefois discoursu, vient assez souvent d'elle mesme à rompre son charme. Renaud quitte Armide? cette belle Magicienne, et ce jeune homme plus sage que la bien-seance n'eust voulu, se repent de cette vie obscure et languissante qu'il a passée aupres de cette Princesse, et l'asseure pourtant qu'il ne luy en veut point de mal*. Armide luy dit, qu'il est galant-homme d'oublier le sensible déplaisir que luy a rendu une jeune Princesse en se donnant à luy, mais aussi-tost elle l'appelle un Zenocrate d'amour. « Et puis que vous emportez mon cœur, luy ditelle, emmenez le reste, je vous serviray di scudo, o di scudiere”.» Ce Zenocrate d'amour, et ce petit jeu de mots d'écu ou d'écuyer dans un adieu si sensible : tout cela, ce me semble, étoit bien propre à défaire l'enchantement, et néanmoins c'est le Tasse qui la fait parler, le plus bel esprit de son siecle. On peut remarquer plusieurs sortes d'enchantemens ou d'Agrémens, pour user du mot ordinaire. Les uns ne se montrent que de loin à loin, et ce sont des Agrémens de rencontre, comme de certains talens qui font qu'une personne plaist dans une chose qui ne paroist que par occasion. Car on plaist par le chant, par la danse, et par tant d'autres moyens qui ne se presentent que fort rarement ; il seroit bien difficile de les avoir tous. Car outre qu'on ne vit pas assez, il y faut encore être nay pour les acquerir en perfection. Ce n'est pas qu'on ne doive essayer le plus qu'on peut de s'acquitter des moindres choses qu'on fait, comme s'y prennent les Maistres. Quoy qu'on n'y soit pas confirmé, la bonne maniere plaist et donne les vrais Agrémens. Mais les plus à rechercher et les plus

oo pi) Discours nécessaires, ce sont ceux qui vont droit au cœur, et qui sont de toutes les heures : comme de s'acquitter de bonne grace de tout ce qui regarde la vie et le monde ; car il me semble qu'on ne sçauroit trop s'y attacher. Et qu'on ne s'imagine pas d'avoir du temps de reste, on y peut faire incessamment quelque nouvelle acquisition !. Ce que j'aime le mieux, et qu'on doit selon mon sens le plus souhaiter en tout ce qu'on fait pour plaire, c'est je ne sçay quoy qui se sent bien, mais qui ne s'explique pas si aisément, et je ne sçay de quelle façon me faire entendre si je ne me sers du mot de gentillesse. Cette gentillesse se remarque dans la mine, dans le procédé, dans les moindres actions du corps et de l'esprit ; et plus on la considere, plus s'en trouve charmé sans qu'on s'apperçoive d'où cela vient. Il me semble qu'elle procede principalement d'une humeur enjouée avec une grande confiance que ce qu'on fait sera bien receu. Il faut aussi que le naturel soit libre, et noble, et mesme délicat. Car tout ce qui se fait par contrainte ou par servitude, ou qui paroist tant soit peu grossier, la détruit. Et pour rendre une personne aimable en ses façons, il faut la réjoüir le plus qu'on peut, et prendre bien garde à ne la pas accabler d'instructions ennuyeuses. Les meilleurs Ecuyers que j'ay connus, m'ont dit qu'en dressant les jeunes chevaux qui leur plaisoient le plus, ils se gardoient bien de les gourmander de peur de leur faire perdre cette gentillesse, qu'ils taschoient d'augmenter par caresse, et par toutes sortes d'inventions. Si cette gentillesse estoit seule, elle ne seroit bonne à rien ; et mesme un impertinent qui l'auroit, n'en paroistroit que plus ridicule. Mais quand elle se trouve bien accompagnée, elle est d'un grand prix, parce qu'elle metles bonnes qualitez dans leur jour, et qu'elle les rend agreables. Ce qu'on appelle façonner, sied bien à une jolie femme,

Des Agrémens 13 et mesme à un galant homme, pourveu qu'il y ait de l'esprit et quelque chose de solide pour soutenir les façons, qui le plus souvent sont bien superficielles. Les façons ne doivent tendre qu'à signifier delicatement et de bonne grace des choses qu'il ne faut qu'insinuër. Mais si ce que les façons veulent faire entendre, est si peu considerable, qu'on n'y puisse donner d'attention ; je me suis souvent apperçeu qu'on s'en lasse aussi-tost. C'est à peu pres comme ceux qui parlent sans rien dire, on ne les écoute pas long-temps. Il me semble donc que ce qu'on fait comprendre par des façons, ne sçauroit estre trop reel et trop effectif, mais il ne faut pas pour cela qu'elles soient bien sensibles ni bien remarquables. Je trouve que de se bien prendre à façonner, c'est en quelque sorte bien diversifier! Le plus beau visage sans façon n'est pas piquant, et ce qu'on dit que la bouche rend agreable, et que les yeux embellissent, c'est que la bouche reçoit plus de façon que les yeux. La diversité plaist toujours en ce qui regarde les sens, pourveu que tout ce qui la compose, soit bien d'accord et bien proportionné. Plus les beaux païsages sont divers, plus les yeux en sont contens ; et les differens tons dans la Musique, quand il n'y a rien qui ne soit bien concerté, ne sont jamais en trop grand nombre. Il n'en va pas tout-à-fait de mesme pour les choses qu'on presente à l'esprit ou à l'imagination. Car il arrive souvent que cette sorte de varieté, quand elle est si grande, nous déplaist et nous embarrasse. Les plus excellens Peintres veulent que les figures . soient sinueuses dans leurs Tableaux, et qu'on y remarque une disposition à la souplesse, à peu pres comme ces plis et ces replis qu'on voit dans la flâme". Je trouve aussi que que la maniere de vivre et d'agir veut estre libre et dégagée, et qu'on n'ysente rien de forcé. De sorte, que pour avoir une extrême grace aux choses qu'on entreprend, il faut

14 Discours s'en acquitter en excellent Maistre, et que l'action soit juste, libre, et de bon air. Il s'y faut prendre comme faisoit Pericles à parler, Appelle à peindre, Cesar à conduire une armée ; et dans les exercices : comme Pignatelle! à monter à cheval, les plus adroits à faire des armes, et les meilleurs baladins à danser. Car ces Maistres consommez dans leurs mestiers ont toûjours cet air achevé qui plaist, et que les apprentifs n'ont point. Il seroit bien difficile d'estre parvenu à ce degré de perfection, à moins que d'y avoir apporté une grande disposition naturelle, et d'en avoir pris les meilleures voyes, et de plus de s'y estre long-temps exercé. Mais il en faut approcher le plus qu'on peut pour s'y prendre agreablement. Ce qu'on doit corriger de la pluspart des Maistres, c'est quelque chose de trop concerté qui sent l'art et l'étude. Il faut faire en sorte que cela paroisse naturel. Je voy des personnes qui ont plus de grace dans l'action que dans le maintien, et j'en connois d'autres qui plaisent plus dans le maintien que dans l'action. J'entends par le maintien, non pas un repos tout-à-fait assoupi ; car on ne laisse pas en cet état-là de penser et d'agir interieurement"; et mesme de témoigner par quelque action comme de la bouche ou des yeux, ce quise passe au dedans, On a de la grace à écouter comme à parler, quoi qu'elle ne soit pas si visible ; et selon que le sentiment est plus fin, plus enjoué, ou plus grave, le maintien se trouve plus délicat, plus gay, ou plus serieux. De sorte, que plus il paroist d'esprit et d'honesteté dans le maintien, plus il est agreable, Je remarque aussi que la beauté y contribüe extremement, et ce que je viens de dire pour rendre le maintien aimable, n'est pas inutile à l'action. Les anciens ont representé les Graces fort délicates, pour faire entendre que ce qui plaist consiste en des choses presque imperceptibles, comme dans un clin d'œil, dans

D + Des Agrémens 15 un sous-rire, et dans je ne sçay quoy!, qui s'échape fort aisément, et qu'on ne trouve plus si-tost qu'on le cherche. Il semble à ce compte-là que le caractere heroïque n'est pas fait pour plaire, au moins comme on le represente ordinairement, Ma vertu pour le moins ne m'abandonne pas*. Il faut bien que cela se devine, et que le procedé le donne à connoïstre. Mais ce n'est pas le moyen de faire aimer sa vertu, ni mesme de persuader qu'on a du merite, que d'en parler si ouvertement. Le plus éloquent des Romains cite en beaucoup d'endroits un Comedien* qui charmoit le monde ; et de la sorte qu'il en parle, il en estoit lui-mesme charmé ; Cependant il remarquoit en luy comme un defaut, qu'il n'étoit pas vehement, ni propre à soutenir un grand rôle ; mais s'il eust eu ce qu'un si grand juge y trouvoit à desirer, je croirois qu'il en eust beaucoup moins valu. Car les vrais Agrémens ne veulent rien qui ne soit modéré : tout ce qui passe de certaines bornes, les diminuë, ou mesme les détruit ; et la personne qui plaisoit hier plaira moins aujourd'hui, ou mesme elle ne plaira point du tout à cause qu'elle ne conservera pas le temperament qu'elle avoit employé. On aime Armide dans le camp des Chrétiens', parce qu'elle s'y presente douce et composée dans une grande moderation, mais quand Renaud la quitte, comme j'ay dit, et que dans l'excez de sa colere et de ses regrets elle ne garde plus de mesures, quelle difference d'elle à elle mesme? Ce n'est pas que la tristesse et l'abattement ne puissent plaire : et peut-estre que celui qui s'estoit sauvé des enjöiemens d'une belle femme, n'aura pü résister à ses larmes. Mais on se doit asseurer que les soûpirs moderez 2t les larmes douces sont plus à craindre que tous les -mportemens de la colere et du desespoir.

ON PR 16 Discours On ne trouve rien de plus difficile que d'inspirer comm on veut ces deux sentimens, la joye et la tristesse. Ji remarque aussi qu'il n'y a rien de plus rare dans les action: de la vie, que de rire et de pleurer de bonne grace, et qui tout sied bien aux personnes qui plaisent dans l'un et dan: l'autre. Car ce n'est pas rire de bonne grace de ne rire qu pour montrer de belles dents. Il faut que le sujetle demande et que le rire soit proportionné au sujet et à l'occasion Il est toûjours plus à propos d'y pecher dans le peu qu dans l'excez. Car il vaut mieux ne pas faire une chose qui de la mal faire. Pour ce qui regarde les larmes, je trouv qu'il se faut bien garder d'en répandre à contre-temps Outre qu'elles sentent l'hypocrisie, et qu'elles donnent de la défiance, il arrive assez souvent que lors qu'on pleur on ne cause point de tendresse, et que mesme on fait rire et qu'on se rend ridicule. Il ne faut pas que les graces soient beaucoup rejoüées! je veux dire que s'il y a quelque chose qu'on doive épargner ou plutôt qu'on doive diversifier, c'est principalemen les façons. Car l'Agrément se plaist à surprendre ; plu il est aimable, plus on le remarque, et plus il veut estr ménagé. De sorte, qu'un Agrément qu'on vient de voir et dont on est charmé, s'il se montre encore, il ne touch plus si vivement. Il faut observer les choses qui déplaisen pour s'en défaire, comme celles qui plaisent pour le acquerir. Car les plus accomplis ont presque toûjours jen sçay quoy qu'il seroit bon de ne pas avoir, comme auss la plus aimable personne du monde n'a pas tous le Agrémens. Je trouve la ressemblance des actions fort lassante comme d'aborder frequemment d'une mesme mine, soi riante, ou triste, enjouée ou severe, et je prens garde qu quelques personnes qui se piquent d'estre égales, quo que d'ailleurs elles ne soient pas sans merite, déplaisen

EE Des Agrémens 17 toûjours également. En effet cette égalité fade et sans goust qui paroist dans l'humeur et dans l'esprit de quelques gens, les rend bien desagreables, sur tout quand ce n'est ni bonté ni complaisance, mais je ne sçay quel procedé de gens polis à leur mode, qui n'en sont que plus ennuyeux. Il seroit à souhaiter que toutes les passions que le sujet demande, se pussent sentir ou deviner sur le visage et dans l'air de ceux qui veulent plaire. Les nuances vont à l'infini, et les excellens ouvriers découvrent tant de moyens pour bien faire les choses, qu'ils ne les refont que bien peu d'une mesme maniere, et de [à vient cette aimable diversité d'Agrémens. J'admire de vous, Madame, que vous en ayez toûjours de nouveaux, et que dans les plus petites choses que vous entreprenez, on trouve une facilité naturelle qui ne prend jamais le mesme tour. Le poison subtil qui fait tomber en langueur! est le plus à craindre, et ces Agrémens secrets, dont on ne peut découvrir la cause, sont aussi les plus dangereux. Ce sont les personnes qui les ont qui tiennent le plus au cœur. On ne les sçauroit oublier, parce qu'elles plaisent toûjours quand elles ne feroient que des fautes. J'ay pris garde en la pluspart des arts à ces sortes d'Agrémens, et je les sens en tout ce qui vient de vous, et mesme en beaucoup de choses dont vous devriez vous défaire. On peut observer deux sortes d'Agrémens. Les uns plaisent par eux mesmes, et font toûjours que l'on aime ceux qui les ont : comme en vous voyant, Madame, on est enchanté sans penser qu'à ce qu'on a devant les yeux. Il y a une autre nature d'Agrémens qui ne subsistent que par un rapport à quelque autre chose, et qui font bien dire qu'on reüssit dans le personnage qu'on joué, mais qui ne font point aimer celuy qui le jouë, quoy qu'il s'en acquitte en perfection. B*** vous divertissoit quand il contrefaisoit les Courtisans du Nort? qui ne sçavent ni MÉRÉ II, 2

RE 18 Discours nos modes ni nostre langue, et qui ne sont pas obligez de les sçavoir, mais vous ne l'en aimiez pas mieux. Et ce qui vous réjoüissoit de ces plaisanteries, c'est qu'elles vous remettoient dans l'esprit des choses naïves qui vous avoient fait rire. Ainsi, Madame, ce qui vous plaisoit alors n'estoit pas tant ce que vous consideriez en luy, que ce que vous aviez veu ailleurs. Mais quand on rit, ou qu'on a de l'â joye d'une chose agreable en elle-mesme, celuy qui donne ce plaisir se fait souhaiter, et quoy qu'il ne fasse pas rire, on est toûjours bien aise de le voir, au lieu que ceux qui ne plaisent que par la bouffonnerie, ne se peuvent souffrir à la longue, parce qu'on ne les à regardez que pour rire sur quelque sujet ridicule, et qu'on s'en lasse en moins de rien. De sorte que si quelqu'un se vouloit insinuër dans le cœur d'une personne delicate et qui connoist le peu de valeur de ces choses-là, quoy qu'il fust admirable dans la bouffonneriel, je ne luy conseillerois pas d'en user souvent. L'autre jour une fort belle fille contrefaisoit des Dames ridicules devant sa mere qui n'en rioit point, et qui fronçoit les sourcils, et comme cette fille enjouée s'en étonnoit ; « Que j'aurois de joye, luy dit sa mere, si vous pouviez contrefaire M. de ***? qui fait toûjours moins rire que soupirer ! » Cet avertissement peut beaucoup servir pour se faire aimer. Car quand on a ce dessein, il ne faut imiter ny contrefaire que ce qu'on trouve de plus agreable. Il me semble aussi que pour avoir de l'air à tout ce qu'on entreprend, il faut consulter son inclination et ne la pas contrarier. Un homme qui bouffonnoit souvent et fort mal, avoit une femme extrêmement délicate qui ne pouvoit souffrir cette plaisanterie, et qui la rejettoit severement. Cela l'obligea d'estre serieux ; et comme quelques personnes l'entrenoient gravement, et que ce ton le déconcertoit, « Et bien ma femme, s'écria-t-il, me voila si

Des Agrémens 19 onneste homme que j'en ay grand'honte. » Il se trouve ien quelques naturels si souples, qu'ils se tournent comme Is veulent selon les occasions, et que tout leur réussit ; nais c'est une merveille que d'en rencontrer et je voy resque toujours qu'on a peu de grace quand on va contre on geniel, Il y a des choses si desagreables qu'on s'en doit absoument défaire, comme d'estre injuste, envieux, ou malin : le quelque façon qu'on le soit, il sied mal de l'estre, il y aut renoncer tout-à-fait, mais pour celles dont l'usage l'est ni bon ni mauvais, et qui ne depend ? que de s'y rendre bien ou mal, il faut suivre sa pente, et tout ce ju'on peut en cela, c'est d'en faire un peu plus ou un peu moins. Je veux dire que celuy qui paroist plus sombre ou lus gay que la bien-seance ne veut, doit essayer par dresse ou par habitude d'y apporter quelque moderation. Ce juste temperament se peut acquerir et se rendre naturel quand on y prend garde, et la principale cause de la bieneance vient de ce que nous faisons comme il faut ce qui ous est naturel ; d'ailleurs tous les caracteres sont excellens ors qu'on s'en acquitte en perfection". Le bon air qui me semble tres-difficile est tout-à-fait lecessaire aux Agrémens, et c'est mesme une espece l'Agrément que le bon air; car il plaist toûjours. Mais l y à des Agrémens si subtils, qu'encore que le bon air y soit, il est pourtant bien difficile de s'en appercevoir, Jarce qu'on ne les voit pas eux-mesmes. Neanmoins ces Aorémens presque imperceptibles ne laissent pas de >roduire de grands effets, et ce sont ceux qui touchent le lus. Pour s'en éclaircir, que les gens qui sçavent ce que c'est que d'aimer, et qui sont vivement touchez, examinent bien ce qui les engage. Il y en a fort peu qui le puissent faire entendre quand on leur en parle, et la plusart ne le comprennent pas eux-mesmes.

—————@ 20 Discours Le bon air est plus remarquable que l'Agrément, on le reconnoist d'abord qu'il se presente. Mais il arrive souvent que des personnes qui ne surprennent pas à la premiere veuë, sont bien dangereuses à les pratiquer. C'est que de temps en temps on découvre en elles quelque nouvelle grace, et que le cœur est attaqué par quelque endroit où il ne s'estoit pas fortifié. Tout ce qui fait aimer, tout ce qui fait estimer, contribuë au bon air, et les choses contraires font aussi des effets opposez. Il ne faut rien negliger pour l'acquérir, ou pour l'augmenter, et je prens garde que les sens et l'esprit s'assemblent pour en connoistre la juste valeur. Ne voyonsnous pas que le merite nous semble de plus grand prix en un beau corps, qu'en un corps mal fait? comme aussi quand le merite est bien reconnu nous en trouvons la personne plus aimable. La mesme chose arrive de ce qui ne tombe que sous les sens ; lors qu'on est satisfait du visage, le son de la voix en paroist plus agreablet. Et d'où vient qu'on se plaist à regarder, et mesme à toucher de ces fruits qu'on aime? D'où vient qu'ils se montrent beaux, et qu'ils flatent la veuë? C'est principalement parce qu'ils sont de bon goust, et de bonne odeur. Si bien que pour exceller dans le bon air, il faut rechercher toute sorte d'avantages tant du corps que de l'esprit, et se défaire le plus qu'on peut de ses moindres defauts, L'air le plus conforme au rôle qui se presente et qui vient le mieux à la personne qui le jouë, est la principale cause de la bien-seance. Monsieur de *** se presentoit comme un galant homme et se faisoit souhaiter, mais *** qui se campe en maistre-d'armes ne se trouve pas à dire quand il est absent". Je remarque aussi que ce faste que de certaines gens affectent, ne leur est pas avantageux. L'air noble et qui sent son bien*, a bonne grace en toutes sortes de conditions, et mesme une certaine grandeur qui

que ee à 7 Des Agrémens 21 vient du cœur et de l'esprit. On se plaist à la considerer en quelque lieu qu'elle se montre et comme elle ne donne jamais une fausse idée, on est aussi aise qu'elle soit en un particulier qu'en un Prince. Il n'en va pas ainsi de cette autre grandeur qui vient de la fortune : elle sied bien aux grands Princes comme aux grandes Princesses, parce qu'on ne s'y peut méconter, et qu'ils sont en effet ce qu'ils paroissent. Mais elle nuit à ceux qui n'en ont que l'apparence ; de sorte qu'un homme qui n'est pas un grand Seigneur, et qui se trouve assez mal-heureux pour en avoir la mine, doit essayer de s'en défaire, parce que d'abord on s'y trompe, et qu'ensuite on vient à le mépriser. Si j'eusse esté en la place d'Ephestion, cette Princesse de Perse m'eust fait dépit de m'avoir pris pour Alexandre! et je voy qu'une grande mine qui se fait beaucoup remarquer, n'est pas toûjours celle qui réussit le mieux. On peut l'avoir fort bonne sans l'avoir si grande. Un jeune homme tres-satisfait de la sienne, me demandoit ce que j'en croyois : « Vous reluisez plus, luy dis-je, que je ne voudrois, et vous devriez vous en corriger. » Comme on n'aime pas les ornemens qui parent beaucoup et qui ne sont que de peu de valeur, il me semble aussi qu'une mine qui promet quelque chose de grand, et qui se trouve mal soûtenuë est fort des-avantageuse. Il ne faut pas non plus avoir rien dans sa mine, ni dans son procedé, ni dans ses discours, qui contrarie à cette grandeur, ni qui sente une nourriture basse et mal-heureuse. Mais il se faut bien garder de rien faire qui marque cette grandeur. Un honneste homme doit vivre à peu pres comme un grand Prince qui se rencontre en un pais étranger sans sujets et sans suite, et que la fortune reduit à se conduire comme un honneste particulier. Je voy mesme que c'est un mal-heur à quelques gens d'avoir de ces noms si connus": quand ils font demander s'ils n'in

rs, 22 Discours commodément point, on croit voir entrer un grand Seigneur, ou quelque personne qu'on attend avec beaucoup de joye, et ce n'est pas cela. La grandeur sied bien en plusieurs choses, comme dans les spectacles. Il me semble aussi qu'elle a bonne grace pour les edifices des Princes, mais ce qu'on en voit de plus grand en apparence n'est pas ce qu'on doit le plus admirer. Le Louvre est plus grand que Versailles, mais Versailles est plus beau, plus noble, et plus agreable que le Louvre!, et mesme il sent plus cette veritable grandeur qui plaist aux personnes de bon goust. Enfin cét air de grandeur qu'on aime, et qui dépend de la fortune, se découvre dans le procedé des maistres du monde, parce que dès leur enfance ils sont accoustumez à regarder au dessous d'eux tout ce qui les environne, et à commander en souverains d'une maniere douce et majestueuse. Car le commandement des inferieurs, qui sent presque toüjours plus l'esclave arrogant que le maistre absolu, n'a rien de civil ni de noble comme on le peut observer en la pluspart de ceux qui font tant de bruit autour des grands Princes. Il me semble qu'il n'y a rien de plus haut prix que le bon air, et qu'on ne s'y sçauroit trop attacher. Quelques-uns s'imaginent que c'est une faveur du Ciel, et que ceux qui ne l'ont pas receuë, n'y peuvent pretendre. Mais cela n'est point vray. Je ne confonds pas ici le bon air avec les Agrémens, et quand je les confondrois je ne serois pas d'accord pour cela qu'on n'y püst faire du progres. Car les Agrémens dependent si peu de l'étoile', comme on dit, que la mesme personne qu'on trouve aimable aujourd'hui, ne se pourra souffrir demain. C'est qu'elle se prend mieux à de certaines choses qu'à d'autres. De là vient qu'on peut aimer des gens à la longue, que d'abord on trouvoit insupportables. Car lors qu'on veut plaire, on en cherche les moyens. Que si le premier reüssit

Des Agrémens 23 mal, on a recours à un autre, et par une suite de reflexions et à force de se corriger on se rend honneste homme, et par consequent agreable, Je sçay bien que les causes de l'Agrément sont fort cachées, mais celles du bon air sont plus sensibles : on les découvre mieux ; car le bon air ne consiste qu'à prendre les bonnes voyes, s'instruisant des meilleurs Maistres, ou plutôt inventant de soy-mesme si l'esprit s'en trouve capable. J'ay veu des personnes qui n'avoient que deux mois d'étude ou d'exercice se mieux prendre à ce qu'on leur montrait que d'autres qui avoient appris deux ans ; et cela par la difference de leurs Maistres ; car on remarque facilement ce qui vient des avantages du corps et de l'esprit. Et pour ce qui regarde ce bon air, on en peut observer de deux sortes. Le premier et le plus commun est celui qui cherche la pompe et l'éclat : l'autre est plus modeste et plus caché. Le premier a beaucoup de rapport avec la beauté, et je trouve qu'il lasse aisément ; mais cet autre qui se montre moins à découvert, plus on le considere et plus on l'aime. Il y a toujours dans le premier je ne sçay quoy de faux et quelque espece d'illusion ; le dernier est plus réel quoy que plus imperceptible ; et je voy qu'il approche de l'Agrément. L'un donne plus dans la veüe aux jeunes gens qui d'ordinaire sont bien-aises d'estre ébloüis, et l'autre plaist davantage à ceux qui ont le goust fait. Je trouve aussi que pour se rendre agreable on ne peut trop chercher la bien-seance, mais il ne faut pas l'affecter ; et cela est si vray, quelors qu'on l'affecte, celui qui l'aime le plus doit estre le premier à s'en moquer. Mais qu'est-ce que l'affecter ? C'est témoigner qu'on s'en inquiete pour des choses de peu de consequence : comme de consulter scrupuleusement et serieusement si le jaune sied mieux que le bleu, si le verd n'est point trop gay ; s'il faut attendre

tt 24 Discours deux ou trois jours à rendre une visite, si elle n'est point un peu trop longue ou trop courte; et principalement lors qu'il se presente une chose honneste et qui plaist, de ne l'oser faire, parce que ce n'est pas la coûtume des sots et des sottés!. L'affectation la plus méprisable, c'est quand la fausse gloire et la vanité s'y meslent, comme de baisser les yeux et de rougir d'être dans un carrosse qui n'est pas comme on voudroit ; de croire qu'on se fait tort d'avoüer un parent parce qu'il est pauvre ou peu connu. Quoy donc? ne fait-il pas plus d'honneur s'il est galant homme qu'un grand Seigneur de peu de merite? La vraye bien-seance ne depend point de la fortune, elle vient du cœur et de l'esprit ; tout le reste est peu considerable. Une Dame du monde jeune et belle, et qui se plaist à se faire considerer, donne aisément dans cette fausse bien-seance : et je les avertis toutes qu'elles feroient bien de prendre le contre-pied, et qu'elles reüssiroient beaucoup mieux. Il y en avoit une d'un haut merite, et dont toute la Cour estoit enchantée. Un jour que sa chambre en estoit pleine on luy vint dire qu'il y avoit un homme qui n'osoit entrer. C'estoit un habitant d'une petite Ville habillé à sa mode, et qui s'expliquoit de mesme. Elle sortit pour luy parler, et voyant que cet homme luy appartenoit par quelque alliance, elle l'embrasse, le mène dans sa chambre, l'appelle son cousin et luy demande des nouvelles de sa femme, et d'autres personnes de sa connoissance ; et parce qu'il avoit quelque affaire au Parlement, elle le presenta à tous ses amis, et les pria tres-instamment de solliciter pour luy, s'il avoit besoin d'eux. Je ne croy pas qu'elle ait jamais paru plus aimable qu'en cette rencontre, et tous ceux qui s'y trouverent me dirent que c'estoit leur sentiment. Saint Surin" estoit fort honneste homme, et tout le monde recherchoit son amitié ; il estoit propre jusqu'à l'excez, et neanmoins tout ce qui sentoit le faste le choquoit.

ae Se EP ER ER EEE Des Agrémens 25 l s'attachoit beaucoup à
plaire aux femmes ; et peu de zens y ont mieux reüssi. Cependant il n'avoit
d'ordinaire que du linge uny, et des habits d'une étoffe de si peu l'éclat et de
valeur que la plupart n'en voudroient pas Jorter à la campagne. Mais il
estoit si curieux de tout ce qui ne paroissoit point, qu'on jugeoit bien par là
qu'il ne raignoit pas la despense. Un de ses amis le trouva dans e Palais
comme il achetoit je ne sçay quoy, et quand ce qu'il avoit pris fut plié, celui
qui l'avoit rencontré luy roulut donner un Laquais, parce qu'il estoit seul : «
J'aurois ionte, dit-il en riant, de porter cela si c'estoit un larcin, nais je l'ay
payé et, je pense, plus cherement qu'il ne faloit.» Parmi ceux qui se veulent
rendre agreables, les uns qui le songent qu'à faire du bruit, taschent de
plaire à tout le nonde, et presque indifferemment. Tout les touche et rien le
les arreste, et comme ils ne sont jamais fort contens, Is n'ont pas aussi de
grands déplaisirs : ils se consolent Jien-aisément d'une absence, ou d'un
changement, et es personnes qui les perdent n'en sont pas non plus au
lesespoir. Les autres qui sont d'une complexion difficile t reservée, n'aiment
qu'en peu d'endroits, et ne cherchent qu'à plaire aux personnes qui leur
sont cheres. Les affections de ceux-cy, quoy qu'elles soient violentes, durent
ong-temps, et quand le merite les accompagne et que la onformité s'y
rencontre, elles sont fort à souhaiter, Il y | presque en tout du bien et du mal,
et c'est une belle cience que de sçavoir prendre l'un et laisser l'autre, omme
en ces differentes manieres de proceder. Car Il ne semble qu'on ne sçauroit
trop plaire au monde, puis qu'il arrive de cela que le bien qu'on fait dire de
soy fait qu'on est bien receu par tout, et comme à l'envy, et qu'on a qu'à
choisir lors qu'on se veut engager. Mais il est mpossible d'estre heureux en
ses affections quand elles ont si partagées. D'autre costé celui qui ne pense
qu'à

RE 26 Discours se rendre agreable à la personne qui luy plaist, quoy qu'il soit bien fait et fort galant homme, il n'est pourtant pas asseuré de la gagner, soit qu'elle ne veuille point aime: celui qui n'est aimé de personne ; car l'exemple en ces choses-là peut beaucoup : soit qu'un autre ait pris les devans, soit enfin que son inclination la porte à d'autres pensées. Ce que je dis des hommes se peut observer des femmes, ce sont les mesmes sentimens, et qui pourroit disposer de son cœur à sa fantaisie, ne sçauroit trop éviter les extremitez. Il ne sied pas toûjours mal de souffrir l'injustice quand on la méprise, ou qu'on estime peu ceux qui la font. Mais de la souffrir par sottise ou par une bassesse de cœur, je ne voy rien de plus méprisable!, Il ne faut pas songer à vivre en de certaines rencontres, et celui-là n'est pas moins imprudent qu'injuste, qui réduit un autre à cette extrémité. Mais la vraie devotion et l'humilité chrétienne ont toûjours bonne grace. Le principe en est si grand et si noble, qu'il embellit et fait aimer toutes les actions de la vie ; et je trouve que les sentimens de ces premiers Chrétiens qui se réjoüissoient que le Seigneur les eust jugez dignes d'endurer la honte et l'opprobre pour sa gloire, estoient bien au dessus de ces lettres si hautaines qu'Alexandre écrivoit au Roi de Perse? Ce que je viens de dire me fait souvenir qu'il y a des gens assez scrupuleux pour trouver mauvais qu'on écrive sur le sujet des Agrémens ; « Car, disent-ils, n'apprend-on pas assez dans le monde ce qui doit plaire sans le chercher dans les livres? Outre qu'il est bien dangereux d'estre si subtil à penetrer combien les choses parfaites sont agreables, parce que cette connoissance qui nous en découvre le prix, nous les fait trop rechercher.» Ils sont persuadez que cet excez peut beaucoup nuire ; et mesme dans la devotion. De sorte, qu'à leur jugement on fait

Des Agrémens 27 Jien de plaire dans les choses saintes pour les rendre agreables. Mais que pour celles du monde on ne s'y çauroit prendre d'assez mauvaise grace, puis qu'on ne es aime que trop. Je ne suis pas de ceux dont les opinions soient à craindre, es miennes qui n'ont ni poids ni autorité, ne tirent pas | consequence, et c'est pourquoy je dis librement tout ce qui me passe dans l'imagination. De plus je n'establis quoy que ce soit, et je me soûmets docilement à ceux qui çavent mieux que moy les choses dont je veux discourir. Que si la verité se montre devant mes yeux sans voile et ans nuage, j'essaye de la faire voir aux autres. Mais s'il irrive qu'apres leur avoir dit mes raisons, mon sentiment le leur revienne pas, et que je n'en puisse changer, je eur cede en apparence, et je ne dispute pas volontiers, si e ne suis fort piqué. Car lorsque la verité se presente isiblement, si d'abord ceux qui la regardent n'en sont Jenetrez, c'est qu'ils n'ont pas les yeux faits à la connoistre, ou qu'ils sont prévenus ; et je prens garde que tout ce qu'on leur peut dire ne sert qu'à les estourdir et que c'est ju temps mal employé. Pour satisfaire ou pour éclaircir les personnes dont fay parlé, j'avouë que la Cour n'est pas inutile à s'instruire les Agrémens et de la bien-seance, et que c'est l'endroit e plus propre à s'y perfectionner. Mais il est certain qu'on iuroit beau frequenter les plus honnestes gens, et les Dames les plus galantes qui soient à la Cour : à moins que le penser souvent à ce qui sied le mieux, et de s'y appliquer vec un grand soin, il seroit bien difficile d'en acquerir la erfection. Je puis mesme assurer que quelque habile qu'on soit en matiere de bien-seance, on est souvent en langer d'y faire quelque faux pas. Pour n'en point douter, n n'a qu'à suivre de pres les plus accomplis. Et je trouve ussi qu'à bien examiner les auteurs les plus épurez, on

Line TE Ps 28 Discours remarque en leurs écrits assez de choses qui paroissent de mauvais air, et cela nuit beaucoup à tout ce qu'on y voit de meilleur et de plus achevé. Pour ce qui est du peril que l'on craint d'avoir le goust trop exquis en fait d'Agrémens, parce qu'on les aime quand on les sçait bien connoistre, il faut conclure tout le contraire; car lors qu'on ne se plaist qu'aux vrais Agrémens, comme on n'en voit que de loin à loin, on a presque toujourns le cœur assez tranquille du costé des affections. En effet celuy qui ne s'attache aux choses qu'autant qu'elles sont aimables, ne vient pas ordinairement à les trop aimer. Du reste ceux qui sont persuadez que le soin de plaire s'accommode mal avec la devotion, ne se souviennent pas qu'un grand Saint!, qui dit luy-mesme que tout le monde le trouve agreable, n'approuve rien sans le bien-seance, et que c'est ce qu'il recommande le plus pressamment. Il me semble aussi que le plus parfait modele, et celuy que nous devons le plus imiter, aimoi tout ce qui se faisoit de bonne grace, comme ces excellent: parfums qui furent répandus sur luy^o: et peut-on rie s'imaginer de plus agreable que ses moindres discours e ses moindres actions? On trouve en quelque endroit qu'i ne faut pas donner aux chiens le pain des enfans, et commi nostre Seigneur le disoit à une femme qui n'estoit pa: Israélite, et qui luy demandoit une grace ; « Encore Sei: gneur, répondit-elle, les petits chiens ne laissent pa: d'amasser les miettes qui tombent sous la table de enfans*, » Cela ne se pouvoit mieux dire ny mieux penser et le Seigneur fit paroistre la joye qu'il en eut, et lu accorda ce qu'elle avoit souhaité, On peut encore observer qu'il aimoit tant la bien-seanc qu'il en donnoit des instructions. « Si l'on vous appell S à un festin, gardez-vous bien, disoit le Seigneur', d'

ns Des Agrémens 29 endre la premiere place, de peur que le maistre en rivant ne vous la demande pour un autre ; car vous en riez honteux. Mettez-vous plustost dans la derniere, in qu'il vous fasse monter plus haut, et ce vous sera de honneur. » Celuy qui garde en tout la bien-seance vit toûjours en! ; car elle consiste en cela, que ce qu'on fait ou son dit, ne soit pas seulement bon en soy-mesme, ais aussi qu'à toutes sortes d'égards, il ne s'y trouve en à redire : et que peut-on désirer de meilleur? Aussi plus grand defect des mauvaises choses, c'est qu'elles nt des-agreables. Je croy mesme que c'est un peché que > déplaire quand on s'en peut empescher quoy qu'on > fasse point d'autre mal ; et le scandale que le Sauveur fend sous des peines si rigoureuses", qu'a-t-il de auvais que de déplaire ou d'apporter de l'ennuy? Il > faut pas douter que celuy qui pourroit ne pas estre >s-agreable, et qui demeure comme il est, ne commette l grand peché de paresse quand ce ne seroit qu'il rend en difficile à son égard un des principaux commandemens aimer nostre prochain comme nous-mesmes. Car il e semble qu'il est presque impossible d'aimer ce qui plaist. Le sentiment l'emporte sur la raison, et le voir n'en est pas le maistre. Quand je pense que le Seigneur aime celuy-cy, et qu'il it celuy-là sans qu'on sçache pourquoy ; je n'en trouve int d'autre raison qu'un fonds d'Agrémens qu'il voit ns l'un et qu'il ne trouve pas dans l'autre, et je suis rsuadé que le meilleur moyen, et peut-estre le seul ur se sauver c'est de luy plaire'. Enfin qui me demanroit une marque infaillible pour connoistre le bien et mal, je n'en pourrois donner ny chercher une plus forte } moins trompeuse, que la decence et l'indecence* ; r ce qui sied bien est bon, et ce qui sied mal est mauvais ;

30 Discours De sorte que plus tout ce qu'on fait approche de l'un où de l'autre, plus on y voit ou de vertu ou de vice. Quant à ceux qui veulent bien qu'on ait de la grace à parler, pourveu que ce soit sur des sujets de pieté pout les rendre aimables, j'ay à leur dire que ce qui plaist dans le discours n'est pas de ces choses qu'on prend ou qu'on laisse comme on veut, il faut estre agreable en tout ce qu'on dit pour l'estre lors qu'on traite des choses saintes L Car soit qu'on se mesle de parler ou d'écrire, l'esprit se tourne d'une façon ou d'une autre, et puis on s'en tient là. Je ne voy presque rien de si bon qui ne puisse nuire par un mauvais usage, et ceux qui desapprouvent les Agrémens, parce qu'on voit quelques personnes qui s'en servent mal, devraient considerer que les méchans et les injustes, quand ils sentent qu'on les haït, sont beaucoup plus pernicious et plus à craindre qu'ils ne seroient si of les aimoit. Cesar qui plaisoit à tous ceux qui le pratiquoient n'estoit pas, à ce qu'on dit, le plus homme de bien qui fust en ce temps-là, mais on l'aimoit à cause qu'il estoit agreable, et parce qu'on l'aimoit il estoit humain. Que s'il se fust attiré la haine publique, sa douceur se fus changée en cruauté, et comme un habile homme ne trouve rien qui luy soit difficile, il eust fait plus de mal que Neron. Quand on à un dessein criminel, celui qui n'y peut reüssir par la douceur ou par quelque maniere agreable a bien souvent recours à la violence, à la trahison, aus empoisonnemens, et à des moyens si barbares, que s tous les Agrémens estoient assemblez en la plus méchante personne du monde, jamais ils ne pourroient tant nuire que le moins injuste de ces autres moyens. Je remarque aussi qu'on ne fuit pas seulement ceus qui déplaisent, mais qu'on haït tout ce qui leur appartient et qu'on ne leur veut ressembler que le moins qu'on peut S'ils loient la paix, ils font souhaiter la guerre ; s'ils son

RE Des Agrémens 31 evots et reoclez, on veut estre libertin et des-ordonné. y sans doute, mais on peut dire aussi que d'une personne ui plaist les défauts mesme sont de quelque prix, et qu'on anche aisément à les imiter. J'avouë qu'il est bien difficile e n'avoir rien qui ne soit bon, mais pour une mauvaise hose qu'on trouve dans une personne agreable, on découvre 1 elle un grand nombre d'excellentes qualitez qu'on ne anque pas d'acquérir en la frequentant, pour peu que naturel y soit tourné. Encore je prens garde qu'il est npossible de plaire à ceux qui jugent sainement, sans celler en ce qui regarde les bonnes mœurs, car les ais et profonds Agrémens ne dépendent pas d'un soûrire iteur, d'aborder galamment, ou de dire quelque chose propos, quoy que cela ne soit pas à négliger. Ce sont des aces superficielles qui s'en vont bien viste, mais il y en de solides qui ne passent point, et qui viennent d'un erite exquis. En effet plus celuy qui parle ou qui se mmunique par ses écrits, à le cœur et l'esprit comblé > choses rares, plus on l'aime et plus on cherche à [uy ssembler. Un peu de Poësie que je tiens de vous, Maime, et qui me repasse doucement dans l'imagination, y vient pas mal : Toûjours d'un air qui plaist l'esprit se fait entendre, S'il est plein d'Agrément ; Et le cœur bien touché d'une passion tendre, S'explique tendrement. Il ne faut qu'un honneste homme pour inspirer les nnes mœurs au plus méchant peuple de la terre, et pour nner envie à tous ceux d'une cour sauvage et grossiere, être honnestes gens : ce que je dis d'un honneste homme, doit entendre aussi d'une honneste femme.

| 32 Discours Les gens du monde sont quelquefois obligez de se mêler de tout, et mesme de ce qu'ils sçavent le moins. Quand cela leur arrive ils ne s'y doivent pas conduire comme les artisans de profession, qui n'ont guere pou but que de finir leur ouvrage. Car un galant homme doit moins songer à se perfectionner dans les choses qu'il entreprend, qu'à s'en acquitter en galant homme. Ce n'est pas que la science de bien faire une chose ne soi un grand avantage pour la faire agreablement, et que les excellens ouvriers n'ayent dans leur maniere je ne sça} quoy de maistre qui plaist toûjours. Mais si les gens du monde avoient ce je ne sçay quoy de maistre qui paroît si libre et si peu contraint, il leur sieroit encore mieux Cet air aisé qui vient de l'heureuse naissance et d'une excellente habitude est nécessaire aux Agrémens, de sortt que celuy qui se mesle d'une chose, quoy qu'elle soi tres-difficile, s'y doit pourtant prendre d'une maniere & dégagée, qu'on en vienne à s'imaginer qu'elle ne lux couste rien. Il y a des Agrémens qui ne sont pas d'une fine trempe et qu'on peut acquerir sans beaucoup se tourmenter Les gens qui sçavent la Cour, et qui ne sont pas tout-à-fai sans esprit se peuvent bien asseurer de plaire au plu grand nombre, ou du moins de ne le pas choquer. In faut pour cela qu'observer ce qu'on approuve dans l monde, quoy qu'à dire le vray les sentimens soient s divers que ce qui paroist aimable aux uns n'est pas suppor table aux autres. Mais il y a des façons de vivre et d'agi qui sont presque toûjours bien receuës. Cela consiste e: je ne sçay quel procedé fort commun qui depend beau coup moins d'avoir d'excellentes qualitez, que de n'e pas avoir de mauvaises, comme de n'être incommode personne, et de laisser les choses comme elles sont. Ca pour estre bien dans le monde, il n'est pas necessair

0 Des Agrémens 33 l'avoir rien d'exquis : cela mesme pourroit nuire en lusieurs rencontres, parce que lors qu'on excelle, il rrive toûjours qu'on efface beaucoup de gens, et qu'enuite on s'attire l'envie: mais la mediocrité ne choque Jersonne, si ce n'est peut-estre de vrais amis qui veulent qu'on donne de l'admiration. Ceux qui ne vont pas au dessus de cette mediocrité, ont peu de bruit dans le monde, mais on les y laisse vivre ranquilleement : on n'est pas au desespoir de s'en separer, nais quand on les voit on les souffre. Il seroit à souhaiter ue de certaines personnes s'en voulussent tenir là; nais qu'on auroit de peine à les y reduire ! et j'en connois ine, si je ne me trompe, qui consentiroit plutôt de hoquer ceux qui l'approchent, que de leur plaire mediorement., Cette maniere seroit pourtant bien commode jour tout le monde, parce qu'elle ne couste guere, et qu'elle ne fait pas de grands desordres. Cependant apres y avoir bien pensé, je trouve qu'on le sçauroit trop plaire, et qu'il faut exceller si l'on peut lans les choses qu'on entreprend, ou ne s'en pas mesler ; nais principalement tout ce qui n'est point necessaire, t qui ne tend qu'à donner du plaisir, ne sçauroit estre l'une maniere trop aimable ny trop parfaite : et puis il ne semble que selon qu'une Dame est plus ou moins greable, on en parle aussi plus ou moins avantageusement, t que tout le reste est compté pour peu de chose. Lors qu'on est malade ou qu'on a du chagrin et de 'embarras, on ne trouve que peu de chose à son goust, l faut avoir bien des égards, bien de l'adresse et de l'inention, mais principalement beaucoup de douceur, pour aire aux personnes qui sont en cet estat-là!, Le plus abile ne sçait quelquefois par où s'y prendre, et ce qui ne semble de meilleur en pareille occasion, c'est de leur aire sentir sans le dire, ou du moins sans les engager à MÉRÉ IL, 3

—————@0 0e 24 Discours des civilitez ennuyeuses, qu'on ne les voit que pour les servir, et qu'on n'a rien de cher pour cela. Il faut avoir un grand soin de ce qui reüssit le mieux, on le rencontre souvent quand on le cherche ; cependant il ne faut pas témoigner de s'en mettre en peine, et quoy que le soin soit deviné, pourveu qu'il ne soit pas visible il ne peut nuire; car c'est l'empressement qui déplaist.. Cette maniere qui semble negligée fait excuser ceux qui n'ont pas atteint la perfection : et quand on excelle, elle donne à penser qu'on pourroit aller plus loin ; c'est une tromperie obligeante qui ne tend qu'à rendre la vie heureuse. Cette grande recherche de la bien-seance fait de bons effets jusques dans les moindres façons de parler. Et ce qui merite bien d'estre remarqué, c'est qu'un mot s'employe agreablement dans une rencontre, et qu'il sied fort mal dans une autre. Beaucoup de gens en parlant d'eux, mesmes se servent de ce mot «on l», et je voy qu'une Dame dira plutost, « On ne vous haït pas », « on vous aime », qu'elle ne dira ; « Je ne vous hai pas », ou « je vous aime » ; et parce que cette expression vient de modestie, elle ne peut avoir que fort bonne grace, Mais si c'est une fausse finesse, comme on pretend, on n'en demeure pas d'accord, elle est bien des-agreable ; et je connois des personnes qui ne la peuvent souffrir. Mais quelque soin qu'on ait de ne rien faire qui déplaie, il faut avoir de la confiance. Car celui qui croit que le personnage qu'il jouë luy sied mal, ne le sçauroit bien jouër : il en est comme de la mauvaise honte qui craint de rougir, la couleur luy monte au visage : et qui se défie d'avoir de la grace, ne l'a jamais bonne. Je connois des gens qui plaisent par quelque maniere. agreable, et par quelque apparence d'honesteté, quand on ne les voit qu'en passant et dans la foule ; mais qu'on

oo Des Agrémens 35 ait bien si-tost qu'on les pratique en particulier. Cela leur vient d'un naturel dur, envieux, bizarre, ingrat, contrariant, réservé, soupçonneux, orgueilleux, et particulièrement de ce qu'ils n'estiment les bonnes qualités que pour faire du bruit. J'ay prédit à quelques-uns de cette trempe que de leur vie ils ne seroient aimez de personne, et je ne m'entens pas mal en de pareilles conjonctures. Il se faut défaire des préventions pour bien juger des agrémens : et j'appelle prévention ce qui fait pencher plutôt d'un côté que d'un autre, et qui n'est pas du sujet qu'on regarde. Car la réputation, la beauté, l'amour, la fortune, les habits, la magnificence, et leurs contraires ont des effets différens, empêchent presque toujours de connoître la juste valeur de ce qu'on examine. Et pour l'oy quand je lis Platon ou le Tasse, et que je veux juger sainement de l'endroit où je tombe, je n'ay pas plus d'égard à ces grands noms, que si je lisois les. et les. e... Et lors que je vous entens parler, Madame, et que vous me demandez mon sentiment de certaines choses que vous dites, j'oublie ce que vous avez d'ailleurs qui laissent tant, comme si j'écoutois Madame de ***, Mais au contraire pour bien juger d'une personne agréable, on ne doit pas considérer séparément ce qui plaît en elle ; car pour en connoître le prix il faut la regarder toute entière comme un tableau. Une femme fort bien-faite ne paroît pas si belle seule que lors qu'elle se montre parmi d'autres personnes qui ne sont pas belles. Mais il n'en va pas ainsi des choses qui plaisent dans un même sujet : elles se font de l'honneur l'une à l'autre en s'assemblant ; et quand la bouche est belle on en trouve la taille plus à son ré : comme aussi une Dame qui rit de bonne grace, s'il arrive qu'elle parle impertinemment, ce qu'elle dit nuit beaucoup à son rire. De sorte que pour plaire, quoy qu'on

—————a—EZEZE 26 Discours ne puisse estre trop exquis, il semble neanmoins qu'on n'y doit pas tant songer qu'à n'avoir rien de choquant. Mais quand on s'est assuré de ce costé-là, il faut exceller si l'on peut en tout ce qui se presente, et considerer de temps en temps l'idée de la perfection. Quoy qu'une chose soit belle et reguliere, à moins qu'on ne puisse dire qu'elle est agreable, ceux qui ont le goust fin la laissent volontiers apres l'avoir loüée, et je ne voy rien qui soit plus avantageux à toutes sortes d'ouvrages, et mesme à toutes les actions de la vie, que de plaire et d'estre de bon air. Les personnes qui jugent bien de ces choses qui regardent les Agrémens, ne se trompent guere dans les autres, et c'est un grand avantage que de bien juger de tout ; car quand on rebutte une bonne chose, of témoigne par là qu'on ne s'y connoist pas, ou qu'on est injuste : et d'en approuver une mauvaise, c'est encore pis, parce qu'on seroit capable de la faire si l'occasion s'en presentoit. Mais il sied bien d'excuser le plus souvent ce qui déplaist, et mesme de n'en rien dire. La grande beauté commence à paroistre dans la grande jeunesse, mais il arrive peu que le parfait Agrément s'y fasse remarquer ; et je voy que les jeunes gens ont d'ordinaire mauvaise grace. Considerez ces jeunes Comediens, quoy que beaux et bien faits, à peine les peut-on souffrir. Et prenez garde aussi que les plus belles femmes ne sont pas si dangereuses quand elles sont si jeunes, que dans un âge plus avancé. Si elles perdent d'un costé elles gagnent d'un autre, et ce qu'elles gagnent les fait aimer. Mais d'où vient que les jeunes gens n'ont point de grace? C'est qu'un jeune homme ne sçait que fort peu de chose, et qu'il es encore Ecolier en tout sil parle il ne sçait ce qu'il dit, e s'il agit il ne sçait par où s'y prendre, de sorte qu'il ne fau pas s'estonner s'il a peu de grace. Car on remarque biet dans la pluspart des choses que le bon air et les vrai:

Des Agrémens 37 Agrémens dependent fort d'un beau genie et d'une disposition naturelle : mais on ne les voit jamais en perfection que dans un art consommé ; et cet art ne se peut acquérir qu'en pratiquant les meilleures voyes et par une longue habitude. Il me semble que plus les parties dont une chose est composée sont comme il faut, plus elle est agreable : je dis plus elles sont comme il faut, et non pas plus elles sont elles. Car on ne les doit pas examiner tout-à-fait en elles mesmes, mais par un juste rapport qui montre qu'elles ont faites les unes pour les autres, Cette femme, dit-on, n'est pas effectivement comme on voudroit, mais peut-on voir un plus beau teint ou de plus beaux cheveux? Cela eut ébloûir de jeunes gens, mais ceux qui s'y connoissent le l'en trouvent que moins à leur gré. On peut bien aimer une personne qui n'a rien de beau ny de laid, mais à mon sens c'est un grand mal-heur que d'estre belle et laide tout ensemble. A moins que d'observer ces proportions on ne voit rien sans defect ; car tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit est une espece d'Architecture : il y faut de la Symmetrie!. On a dit d'un Empereur" qu'il estoit plus beau qu'agreable, et je croy qu'il vaudroit mieux estre fait comme sope, que de ressembler à cet Empereur. Car cet Esope quoy qu'il n'eust pas les traits du visage bien reguliers, tant qu'il fust d'une taille mal ordonnée, on dit que sa mine étoüissoit : et puis on voit assez par ses inventions qu'il estoit de bonne compagnie. Les Dames qui songent plus à devenir belles qu'agrebles, sont mal conseillées : quand cela leur arrive, c'est le plus mauvais moyen du monde pour se faire aimer long-temps. Car dès qu'on possède une belle chose, il arrive pour l'ordinaire qu'on ne l'estime plus tant; et de là vient que la pluspart du monde ne sçait ny goûter

PT M 38 Discours son bon-heur ny se servir de ses avantages.

Mais il n'en va pas ainsi d'une chose agreable ; En effet lors qu'on aime une femme parce qu'elle est belle, cet amour passe quelquefois bien viste: mais quand ce sont de vrais et de profonds Agrémens qui font naistre l'affection, on n'en revient pas de la sorte ; et d'ordinaire plus on a de faveur plus on est charmé. Je croirois mesme que celles qui pourroient plaire sans estre belles, ne devroient pas tant souhaiter de l'estre, et que la beauté, pour le moins Îa grande et l'extrême, leur pourroit estre inutile et mesme nuisible, parce qu'elle étouffe! et qu'elle accable : au lieu qu'une personne bien faite, bien formée et que les graces suivent par tout, est toûjours aimable. Et d'où vient qu'on aimoit tant ces manieres d'Athenes? C'est qu'il y avoit peu de cette grande beauté si éclatante, et beaucoup de celle qu'on ne fait qu'entrevoir. Cette beauté si rayonnante est presque toûjours fausse ; et ce qui fait qu'on s'en dégoûte à la longue, quoy que d'abord on y soit pris; c'est premierement, comme je viens de dire, qu'elle occupe trop et qu'on ne veut pas estre long-temps ébloüy. D'ailleurs on s'ennuye aisément de n'avoir devant les yeux qu'une mesme chose, et cette sorte de beauté se presente toûjours également : quand on l'a veuë une fois on n'y découvre plus rien qui surprenne, mais un grand fonds d'Agrémens ne se peut épuiser, il en sort toûjours de nouveaux qu'on n'avoit pas apperceus. C'est ce qui ranime et qui fait qu'on ne s'en lasse point. Il me semble que la cause de ces vrais Agrémens consiste en ce que les choses sont dans une grande perfection, et faites les unes pour les autres: mais il faut principalement que l'éclat en soit bien temperé, et qu'on les aime encore un peu mieux à la seconde veuë qu'à la premiere, Quelquesuns disent que cela ne dépend que du goust, et ce sont de ces raisons qui n'apprennent rien. Il depend bien du

nm Des Agrémens 39 goust d'estre touché comme on doit de tout ce qui se presente, et peu de gens ont le goust bon. Mais peut-il dependre du goust qu'une chose soit ce qu'elle est, qu'elle soit ronde ou en ovale, qu'elle soit blanche ou noire ou de quelque autre couleur? Les autres sont persuadez que la perfection n'y sert de rien, et que cela vient de si peu de Chose qu'on ne sçait ce que c'est. Ce sont encore de ces discours qui ne rendent pas plus habile ; car la difference qui se trouve entre deux choses, dont l'une excelle par dessus l'autre, n'est pas toujours si visible que tout le monde la puisse connoistre, quoy que tout le monde en puisse estre differemment touché. Car bien souvent le sentiment est plus subtil et plus penetrant que l'esprit: De sorte que pour faire aimer tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit, on ne sçauroit estre assez persuadé que la beauté qui n'a point de grace n'est pas faite pour estre aimée, et que les choses qui plaisent sans estre belles, sont plus à rechercher que celles qui sont belles sans Agrément. Le contraire de cette beauté qui n'est pas piquante, est un certain sel, dont les Anciens ont tant parlé ; on en tire de grands avantages pour les moindres actions de la vie. C'est ce qui fait qu'on ne se lasse point des honnestes gens d'un haut merite, qu'on se plaist à tout ce qu'on en voit, et mesme à tout ce que le monde en rapporte, qu'on les souhaite pour amis, et quelquefois mesme pour ennemis, parce qu'on est bien-aise, de quelque façon que ce soit, d'avoir affaire à des personnes de ce prix-là. Car il ne faut pas s'imaginer que ce soit je ne sçay quoy de superficiel ; est un grand fonds de qualitez exquisés qui se répand de tous costez, et qui fait qu'on aime encore Alcibiade, Cleopatre, et d'autres personnes rares qu'on n'a jamais veuës. Il sera bon d'observer que plus on a de talent, et de connoissance, plus on trouve d'occasions de se rendre agreable. Ainsi la Peinture, la Sculpture, l'Architecture,

0 40 Discours la decoration, et les ornemens des Palais, la Musique, la Poësie, les Carrousels, les exercices, les grands festins, les façons de se parer, et tant d'autres choses qui n'ont pour but que la magnificence et les AETÉMEs ne sont pas inutiles pour plaire, et mesme en tout ce du on fait de moins considerable. Car toutes les choses qu'on trouve à son gré, ont quelque rapport entre elles, du moins en ce qui fait qu'on les trouve à son gré, et le goust qu'on prend de ce qui plaist dans une chose, donne à connoistre ce qui doit plaire dans une autre ; et comme il faut qu'elle soit pour estre agreable. De sorte que c'est un grand avantage de se connoistre à tout ce que je viens de dire, et d'avoir observé les manieres de ceux qui s'y sont rendus admirables. Ce qui fait le plus souvent qu'on déplaist, c'est qu'on cherche à plaire, et qu'on en prend le contre-pied. Cette remarque est vraie en toutes les choses du monde ; car ce dessein de plaire, et je ne sçay quelle curiosité qui tend à cela, mais qui n'en connoist pas les moyens, est pour l'ordinaire ce qui choque le plus. Dire de bons mots qui ne sont pas bons, user de belles façons de parler qui ne sont pas belles, faire de mauvaises railleries, se parer de faux ornemens, et s'ajuster de mauvaise grace, on voit bien que cela ne tend qu'à divertir ou qu'à se rendre agreable : et c'est la plus seure voye pour se faire moquer de soy. Le meilleur avis qu'on puisse prendre, c'est de ne rechercher que ce qu'on est asseuré qui sied bien. Encore ne faut-il pas qu'il y paroisse d'affectation. Il y a peu de femmes qui s'y connoissent, Celle-cy veut estre plus blanche que la parfaite beauté ne le souffre, et si elle estoit un peu rembrunie, on l'en trouveroit plus aimable. Cette autre ne sçauroit paroistre assez blonde, et peut-estre que les cheveux noirs" luy viendroient mieux. Cette autre croiroit charmer le monde si elle pouvoit devenir plus douce, plus retenuë et plus enfant qu'une Poupée ; et la pluspart pour estre de

Des Agrémens AI le bonne compagnie ne cherchent que les manieres de la Cour. Mais ces manieres quand elles sont sans esprit, sont lus lassantes que celles de la campagne. J'en connois aussi qui veulent trop de parure et qui sont lus aises d'estre riches que belles. Les grands ornemens iuisent quelquefois à la beauté. Quand une belle femme St si parée, on n'en connoist bien que les habits et les ierreries, du moins c'est ce qu'on a le plus regardé. Ce l'est pas juger de ce qui seroit le plus avantageux, et je suis sseuré qu'un excellent peintre qui sçauroit le plus fin du nestier n'en useroit pas de la sorte, s'il vouloit faire aimer a beauté d'une femme ou d'une Deesse, et qu'il se garderoit ien de mettre sur sa personne ny mesme dans le tableau, ien de trop éclatant qui püût attacher la veuë ou la pensée. Je trouve aussi que parmy tant d'hommes qui voudroient aire, ceux qui prennent les bonnes voyes, ne sont pas en rand nombre. Les uns ne cherchent qu'à se rendre agrebles par de bons mots, et n'en perdent jamais la moindre jccasion ; sans compter pour rien que l'on s'en lasse en peu le temps, ils courent fortune d'en dire de fort mauvais. Il aut avoir l'esprit bien juste et ie goust bien confirmé, pour n dire souvent qui fassent de bons effets; et je prens garde qu'un faux bon mot apporte plus de honte à celui qui le lit, que vingt bons mots ne iuy font d'honneur. Quelques utres sans dire de bons mots, ne laissent pas de vouloir estre laisans. Il en vient de N... en abundance, Et si Madame e ***1 y donnoit ordre, elle obligeroit beaucoup de ens. Il en vient aussi d'ailleurs, et celui que vous sçavez ui passoit pour le plus agreable homme de la Cour, stoit persuadé qu'on ne sçauroit plaire plus sensiblement ue par la plaisanterie, et je l'eusse averty s'il m'en eust oulu croire, non pas qu'il y a des gens bien serieux, et une gravité exemplaire ; car on les fait quelquefois [âtost rire que les autres ; mais qu'il y a des occasions

EE 42 Discours | si tristes que la meilleure chose pour peu qu'elle fust enjouée, y seroit mal receuë. Je l'eusse encore averty qu'il faut prendre son temps pour faire rire, et que mesme dans la bonne chere, où tout semble estre fait pour apporter de la joye, une plaisanterie peut venir mal à propos. J'en connois d'autres quine veulent plaire que par la galanterie, et ceux-là n'entreprennent pas une affaire bien aisée. Car outre que la galanterie est fort sujette à estre fausse, et que la Cour de France s'y connoist mieux que les autres Cours, il faut tant d'esprit, et tant d'invention pour atteindre à celle qui plaist aux personnes de bon goust, qu'on ne trouve rien de plus mal-aisé. « Vous voulez sçavoir, disoit un ancien Grec à un de ses amis!, pourquoy j'allegue si souvent Alcibiade, et d'où vient que j'en fais tant d'estime. Vous me demandez s'il excelle en quelque chose de particulier, s'il sçait bien cé qu'on apprend des Philosophes, s'il est adroit aux exercices, s'il est capable de commander une armée, ou de gouverner un estat, À cela je n'ay rien à vous répondre si ce n'est que je l'ay long-temps pratiqué parmy les Atheniens, que je l'ay estudié auprès de la Reine de Lacedemone, et à la Cour du Roy de Perse, mais que dans les Cours et dans les Republiques, aupres des Rois et des Reïnes, parmy les Courtisans et les Dames, je l'ay veu de tout et des premiers, qu'il avoit je ne sçay quoy de brillant, qui le distinguoit en quelque lieu qu'il fust, et je ne sçay quoy d'accommodant qui le faisoit citoyen de toutes les Villes: Je vous assure aussi que je n'ay rien remarqué dans ses discours ny dans ses actions, qui ne m'ait extrêmement plû, et que c'est l'homme que je connoisse à qui j'aimerois le mieux ressembler. » | Peut-estre, Madame, que ce ne seroit pas un mauvais modele pour de jeunes gens, qui le pourroient imiter : car avec ces belles qualitez, il estoit encore fort brave. Il faloit

Des Agrémens 43 comme on en parle, qu'il eust bien de cette maniere galante, où si peu de gens ont reüssi. _ Le plus fâcheux inconvenient que je remarque dans la galanterie, c'est que pour l'ordinaire elle est fausse : et quoyque la fausseté soit par tout desagreable, c'est principalement dans la galanterie qu'on ne la peut souffrir. Pour estre veritable et comme elle doit estre, il faut qu'elle se pratique d'une maniere qui plaise, et de plus qu'elle soit bien naturelle. Car ce n'est pas assez de faire une chose galamment et de bonne grace, à moins qu'elle ne parte du cœur, parce qu'autrement ce n'est qu'un personnage qu'on jouë, et qu'on se dement à la premiere occasion : de sorte que ce qu'on a fait galamment, n'estant pas soutenu ne paroist plus galant, et cela fait dire que la galanterie est fausse. Il ne suffit pas non plus qu'elle soit naturelle, il y faut de l'adresse et de l'esprit; l'action ne veut estre ny grossiere ny commune : elle doit plaire aux personnes qui sçavent juger ; car le but de la galanterie est de plaire, et mesme d'un tour surprenant ; et quand elle ne plaist point, on peut conclure qu'elle est fausse. Lorsqu'on a quelque interest à démêler avec des gens qu'on estime, et mesme avec une femme qu'on aime, il me semble que quand on n'auroit égard qu'à la bien-seance, elle veut qu'on agisse solidement, et que l'extrême galanterie y seroit trop superficielle. Mesme les Dames les plus galantes ne s'y plaisent pas en ces occasions : et je prens garde qu'on les oblige bien plus de relascher tant soit peu de ses droits avec un visage content qui leur témoigne qu'on les considere, que de leur abandonner tout, et leur donner du soupçon que la vanité s'y mêle. On peut encore observer qu'il y a deux sortes de galanterie. L'une vient purement de l'esprit et de l'honnesteté, c'est la moins commune, la plus excellente et celle qui plaist toujours aux gens qui s'y connoissent. L'autre

D gi Be LES 44 Discours _ paroist dans les habits, dans les modes, dans les Bals, dans les Carrousels, dans les courses de Bague, et dans les aventures d'amour et de guerre. Les jeunes personnes qui n'ont pas encore de goust, aiment bien cette galanterie, qui n'est pas difficile, et qu'on peut acquerir sans estre fort honneste homme. Ces deux manieres de galanterie subsistent separement, et plaisent plus ou moins selon le temperament de ceux qui les considerent ; mais quand elles sont ensemble, elles se donnent si bon air l'une à l'autre qu'on ne voit rien de plus agreable. C'est je ne sçay quoy de cette galanterie d'aventures qui rendoit Alexandre si brillant. Il avoit une ambition démesurée qui luy faisoit tout hazarder, et le monde se plaist aux entreprises surprenantes. Cela le fait encore aimer de beaucoup de personnes qui ne jugent pas sainement ; car ce grand Prince tenoit bien-fort de ces Conquerans qui ne: s'attachent qu'à leur métier, et qui negligent tout le reste. Les Mores sont fort galans de cette espece de galanterie, et ce sont eux à ce qu'on dit, qui l'ont bien connuë, et principalement ceux de Grenade. Leur Historien témoigne assez que cette Cour ne pensoit qu'à se faire aimer par la galanterie : et sans mentir leurs habits et leurs Carrouzels estoient fort galans, mais leur façon de vivre et de converser n'estoit pas ordinairement si bien imaginée ; et ce qui m'en plaist le moins ce sont ces couleurs qui signifioient tant de choses. Car si quelqu'un avoit du verd, quelqu'autre ne manquoit pas de luy parler de ses esperances!. De sorte que leurs entretiens ne faisoient point d'honneur à leurs: Carrousels ; et je croy que la bonne galanterie n'est autre chose que la parfaite honnesteté, accompagnée des vrais Agrémens en tout ce qu'elle fait ou qu'elle dit, et d'une: maniere noble et délicate. Il mesemble aussi que pour estre galant d'un air qui plaise, il faut l'estre encore plus en effet qu'en apparence,

oo Des Agrémens 45 t ne rien sentir en son cœur qui s'y veuille opposer : car le combat des passions sied mal en pareille rencontre. Il n'en a pas de la sorte en ce qui regarde l'honneur. Un homme pour aller servir son Prince, ou le Prince mesme pour 'interest de sa gloire, est obligé de quitter la seule personne qui luy fait aimer la vie, et qui se desesperes en ce depart ; Jourveu qu'en toutes les tendresses d'un adieu si sensible, l'ait assez de force pour ne rien faire contre la bienséance, plus il est combattu plus il a de merite, et ceux qui s'en apperçoivent l'en estiment davantage. Il seroit à souhaiter pour estre toujours agreable, d'exceller en tout ce qui sied bien aux honnestes gens, sans neanmoins se piquer de rien : je veux dire sans rien faire qui ne s'offre de soy-mesme, et sans rien dire qui puisse émoigner qu'on se veut faire valoir. Car les choses qui viennent d'elles-mesmes quand on s'en acquitte bien, ont outre une autre grace que celles qui semblent recherchées. Celuy qui veut juger du prix de l'Agrément, et ne s'y laisse tromper, en doit examiner la cause. Car il ne faut pas douter que les Agrémens ne soient d'autant plus estimables que ce qui les produit est de plus grande valeur. Ainsi ceux qui viennent de l'excellence de l'esprit et de la parfaite honnêteté, sont au dessus de tous les autres. Et pour estre agreable comme on le doit souhaiter, il faut songer à faire par des Agrémens qui ne lassent point. En verité tant d'hommes qui grondent contre la legereté des femmes, comme aussi tant de femmes qui de leur costé les accusent l'inconstance : en verité les uns ny les autres ne se derroient plaindre que de ne pas avoir de ces Agrémens. Car il est certain qu'on ne les sçauroit assez rechercher, tant que plus on voit les personnes qui les ont, plus on les aime. Si bien qu'une personne qui se fait aimer de la sorte, l'a rien à craindre qu'une longue absence, ou des Agrémens de plus haut prix. Il ne faut donc pas que les femmes

———— 46 Discours prennent trop de confiance en leur beauté ny les hommes en leur bonne mine. C'est l'adresse et le tour de l'esprit qui font presque tout, pourveu que la personne n'ait rien de choquant. Cette aimable Reine d'Egypte avoit peu d'éclat, et de la sorte que le monde en parloit elle n'estoit pas si belle que d'abord on en fust surpris ; mais quand on venoit à la considerer, c'estoit un charme: et ce fut pat ses manieres delicates qu'elle tint Cesar trois ou quatre ans; comme enchanté ; luy qui pour obtenir ce qui luy plaisoit n'avoit qu'à le vouloir, et qui d'ailleurs ne demouroit pas volontiers en repos. Pour une preuve bien seure que c'estoit l'esprit qui faisoit tant souhaiter cette Princesse; c'est qu'Antoine qui pouvoit choisir aussi bien que Cesar, ne la vit que dans un Âge où peu de femmes sont encore belles, et qu'il en devint si éperdument amoureux qu'il aima mieux renoncer à l'Empire du monde que de la perdre de veuë. Car ce ne fut pas Auguste qui le mit en desordre, ce fut un transport d'un homme accablé d'amour: En effet ce grand Capitaine qui par sa valeur s'estoit rendu si considerable, et qui avoit tant veu les ennemis, né pensoit à rien moins qu'à prendre la fuite. Il estoit trop habile et de trop grand cœur, et l'occasion estoit trop importante ; mais quand il s'apperçeut que la Reine sé retiroit, et qu'elle prenoit la route d'Egypte, il ne songea plus qu'à elle, et ne pût s'empescher de la suivre? Helene par la mesme voye Aux rares beautez de son corps Ajoustant de l'esprit les aimables thresors, Causa l'embrasement de Troye. Si son esprit n'eust eu des charmes Ce peuple n'eust jamais voulu, Contre le droit des gens d'un pouvoir absolu, Pour la garder prendre les armes.

Des Agrémens 47 La Grece aussi l'eust oubliée Entre les bras de son amant, Mais elle se souvint de son esprit charmant, Et la guerre fut publiée. Il y a beaucoup d'apparence, Madame, que sa beauté estoit pas seule, puis que tous les Dieux se partagerent, our la donner à ceux qu'ils favorisoient l, et si elle n'eust l que son visage, et sa taille, c'eust esté leur faire un ediocre present. Je m' imagine que ce qu'ils estimoient l elle de plus haut prix, estoit l'adresse qu'elle avoit de laire, et de se faire aimer par ses entretiens, Car je me uviens que les Divinitez de ce temps-là faisoient cas de éloquence, et qu'Ulissee en revenant de ce long Siege assa chez deux Deesses, qui devinrent l'une apres l'autre noureuses de [uy. Il n'estoit ny beau ny jeune, mais il avoit parler ; et la premiere de ces Deesses qui se esloit d'enchanter a peu pres comme Madame de *** it elle-mesme enchantée. Pour ce qui est de cette autre leessee qui le receut en son Palais, elle se plaisoit tant à écouter que lors qu'il en prit congé elle fut desesperée, souhaita plus de cent fois de pouvoir mourir"?. Quoy qu'Homere ne s'étende pas sur l'eloquence Helene, luy qui parle tant de celle d'Ulissee, et de Nestor, ne laisse pas de faire sentir par un mystere de poësie on avoit du plaisir à l'entendre ; et voicy en peu de ots ce qui me le donne à penser. Ulissee fut long-temps res la prise de Troye sans pouvoir revenir en son Isle Itaque : Son fils Telemaque en estoit en peine, et pour avoir s'il estoit mort ou vivant, il alla voir Nestor qui >: [uy put apprendre ce qu'il estoit devenu. Delà ce jeune mme continuant son voyage se rendit chez Menelas où vit Helene, et soupa avec elle. Il estoit fort triste, et parce le cette Princesse en eut pitié, elle usa d'un charme pour

oo 48 Discours luy faire oublier tous ses déplaisirs. Ce charme, dit Homere, estoit une liqueur qu'elle versa dans le vin avant que de se mettre à table, et ce breuvage estoit si puissant qu'après en avoir gousté, il estoit impossible de répandre une larme de tout ce jour-là. Elle avoit encore un beau secret qu'elle tenoit de la Deesse des Graces. Vous sçavez qu'il n'y a point de Dame qui puisse imiter le son de vos paroles : Mais si elle vous eust observée, elle eust si parfaitement pris vos tons et vos manieres, qu'on l'eust prise pour vous. Il me semble que pour juger sainement si une chose est agreable, on ne la doit considerer qu'en elle mesme. Une belle femme et de bon air ne laisse pas d'avoir de la grace à parler, quoy qu'elle n'y soit pas fort habile ; et si elle vouloit qu'on l'en avertist pour s'y perfectionner, il ne faudroit qu'examiner ce qu'elle diroit, et sa maniere de dire, sans prendre garde qu'à cela. C'est un grand avantage pour ne s'abuser en rien que de pouvoir regarder les choses comme elles sont, sans avoir égard à celles qui les environnent. Car tout ce qu'on voit s'embellit ou s'enlaidit de la beauté ou de la laideur de ce qui l'accompagne, at moins dans un mesme sujet. De beaux yeux rendent bouche plus agreable, et si le teint n'est pas comme on veut, le tour du visage en plaira moins. Si bien que l'Ê: moindre circonstance impose, et que pour ne se pas tromper en ce qui plaist ou qui déplaist, on a besoin d'un discernement bien juste. J'en ay déjà parlé, mais il est bon quelquefois pour mieux faire comprendre une chose, de l: toucher à diverses reprises ; car un endroit peut éclaircir: un autre endroit, où l'on n'en dit pas assez pour estr tout-à-fait entendu : et bien souvent c'est de dessein qu'on n'en dit pas assez, parce que la plupart s'ennuyent: d'estre long-temps sur un mesme sujet, à moins qu'on n l'égaye et qu'on n'y découvre de nouvelles veuës.

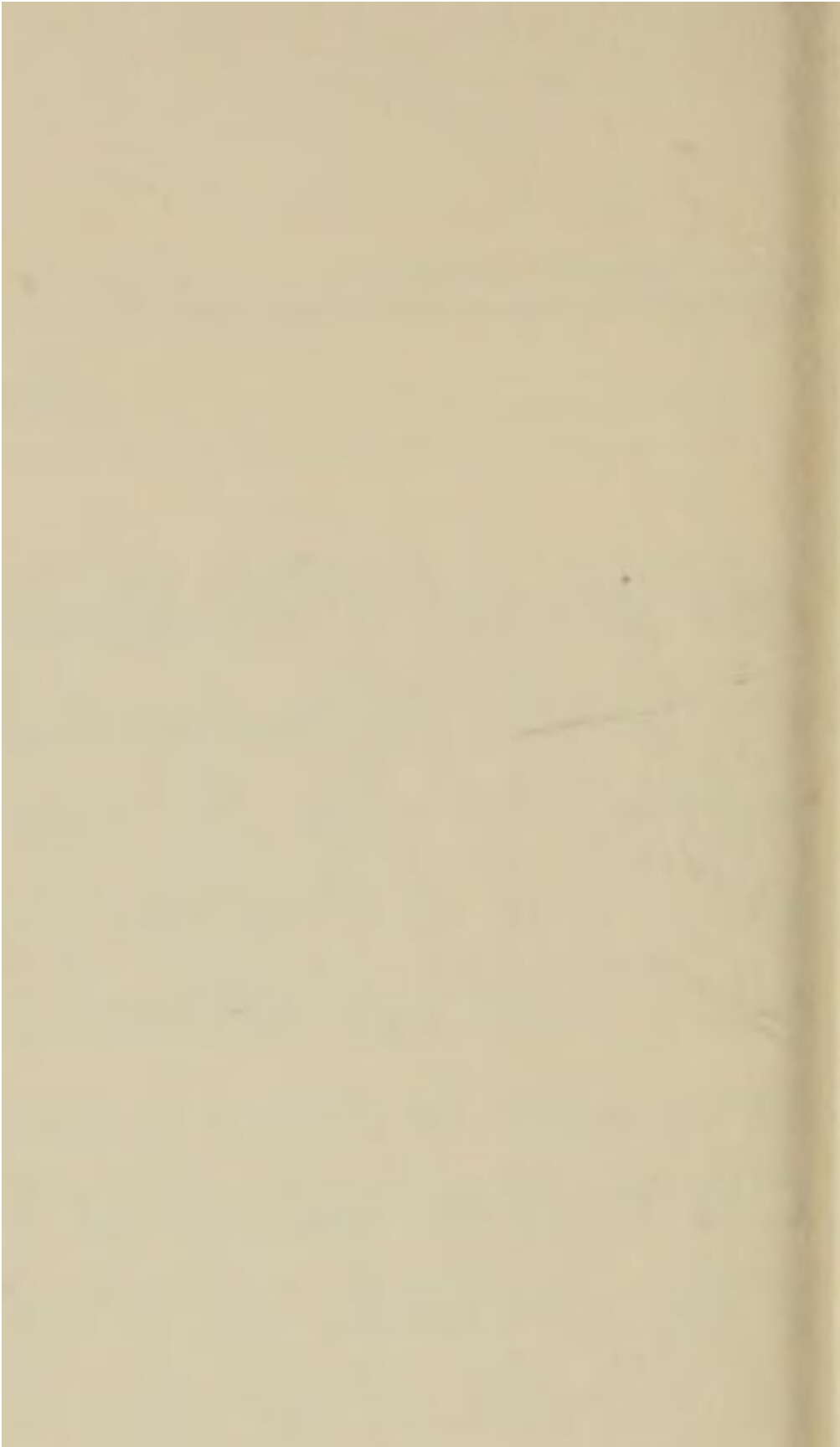
EE Des Agrémens 49 Je connois des personnes qui seroient d'avis que pour estre agreable et mesme pour vivre heureusement on 'eust point de passions. Il y a mesme eu des gens fort everes, mais de peu de sens, qui se sont autrefois imaginez u'elles sont toutes mauvaises. Mais elles sont ordinairement si bonnes, que tant s'en faut qu'on les doive retranher, on fait bien d'en augmenter le nombre, et d'estre uché de tout ce qui plaist aux personnes raisonnables. ar si peu qu'on leur revienne d'ailleurs, c'est un moyen ien seur pour en estre aimé. De sorte que quand on se ourroit défaire de toutes les passions, ce qui seroit assez ifficile, il s'en faudroit pourtant bien garder, parce que luy qui ne souhaïteroit rien, et qui ne seroit sensible à uoy que ce soit, trouveroit la vie ennuyeuse, et déplairoit tout le monde et à soy-mesme. D'ailleurs ce sont princialement, les passions qui font exceller les meilleurs uvriers. Car quand on le veut ardemment, on en cherche s plus seurs moyens. Et c'est par ce grand soin qu'on se nd habile en tout ce qu'on entreprend. Mais comme il y a des passions qui donnent bon air, qui sont à rechercher, on en remarque d'autres qui le nnent mauvais, et qui nuisent toûjours. La joye honste et spirituelle se fait aimer ; et l'humeur aspre et ondeuse est en aversion. La colere ne sied pas mal lors'elle est raisonnable et proportionnée au sujet qu'on a s'emporter. La tristesse aussi, pourveu qu'elle soit uce, et que le merite l'accompagne, peut faire de bons ets. Elle inspire la tendresse, et quelquefois on est plus e de voir les personnes les plus melancholiques que les enjoüées. Mais le chagrin, c'est à dire la tristesse et colere quand elles sont ensemble ne produisent rien greable. C'est qu'elles s'ostent reciproquement l'une à utre ce qu'on leur trouve de bon, lorsqu'on les voit arées. Car la colere empesche d'avoir pitié de la trisMÉRÉ IL. 4

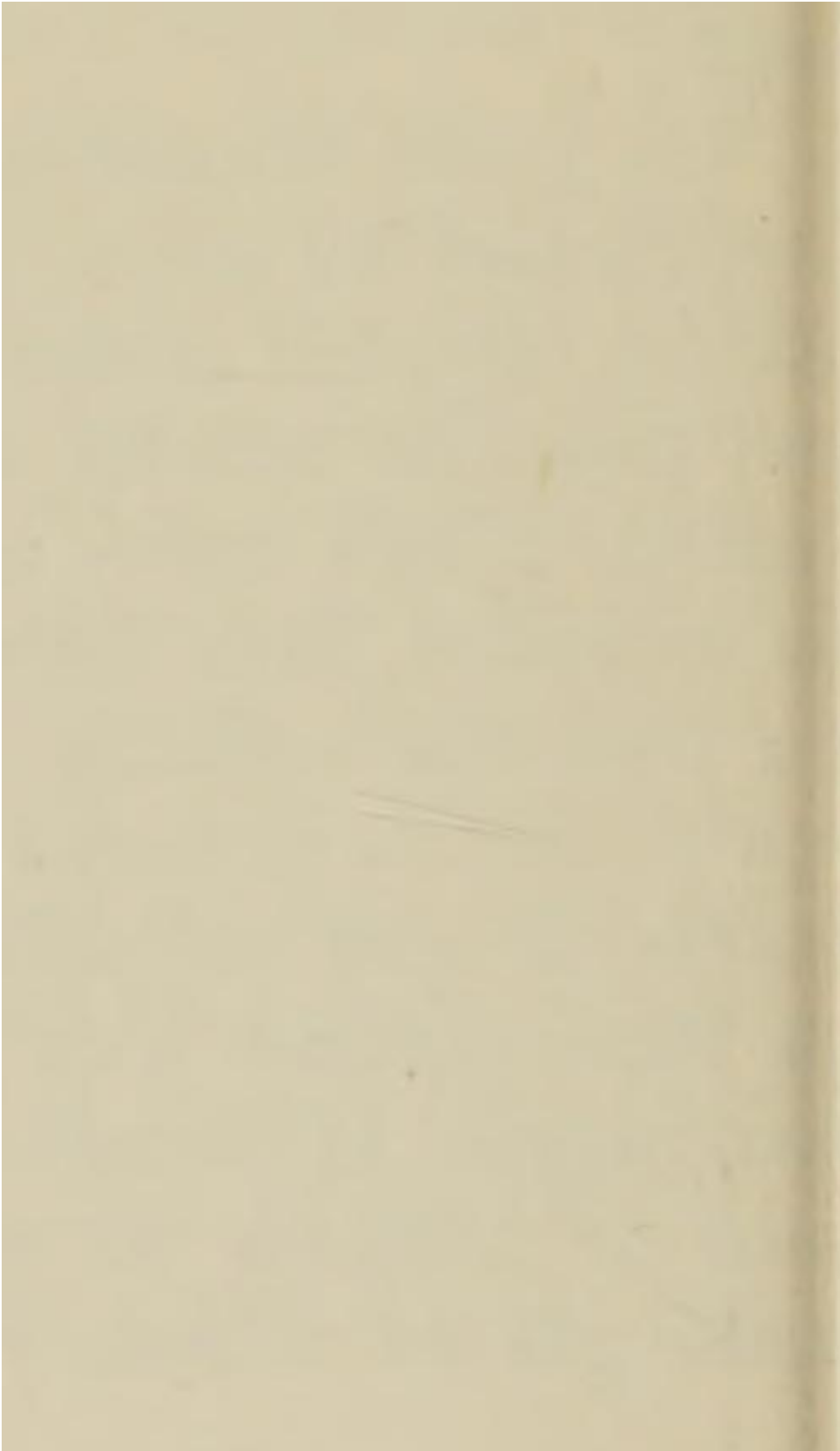
RE RS 50 Discours tesse, à cause qu'elle donne à penser que la tristesse veu nuire, et la tristesse aussi témoigne que la colere est timide et qu'elle desespere de se pouvoir venger. L'avarice rent méprisable tout ce qu'on a de meilleur ; et l'envie est um marque d'un méchant cœur, et d'un esprit de peu d'éten: duë. L'émulation mesme sied mal, parce qu'elle approchi de l'imitation, et qu'on n'admire pas les imitateurs. Ca il se faut souvenir que les passions se répandent sur tout € qu'on fait ou qu'on dit ; et selon que celuy qui les considete les aime ou les haït, il en sent les effets sur le visage ot dans les actions, ou dans les discours des personnes qui se presentent. Il me semble que rien ne peut tant contribuer aux vrais Agrémens que le dessein de gagner une personne delicate. et qui connoist ce qui sied le mieux. C'est par là que le cœur se remplit de nobles sentimens, et l'esprit d'agreables pensées. Je trouve une chose qui merite bien d'être observée en cette affection douce et violente. C'est qu'elle rebute les subtilitez de l'esprit, et sur tout quand la tristesse s'y mesle, Mais les delicatesses du cœur y sont bien receuës, parce que la nature les inspire, et qu'elles ne soni pas recherchées, comme celles de l'esprit. Tancrede qui se plaint si finement sur le tombeau de Clorinde, n'esi plaint de personne!, et quelle tendresse n'eust-il poin! causée, s'il n'y eust eu que son sentiment qui se fust bier expliqué? Mais pour les delicatesses du cœur, cette bell Princesse que vous sçavez qui cherche le plus brave de ennemis pour le tuër, le rencontre seul endormy, et comm elle s'en approche à dessein de s'en défaire, elle trouve e# luy tant de grace qu'elle en devient amoureuse, et l'amou luy retient le bras ; mais ne pouvant si-tost changer d resolution elle delibere si elle doit employer de gran coups pour ne le pas faire languir, ou de legeres blesseur

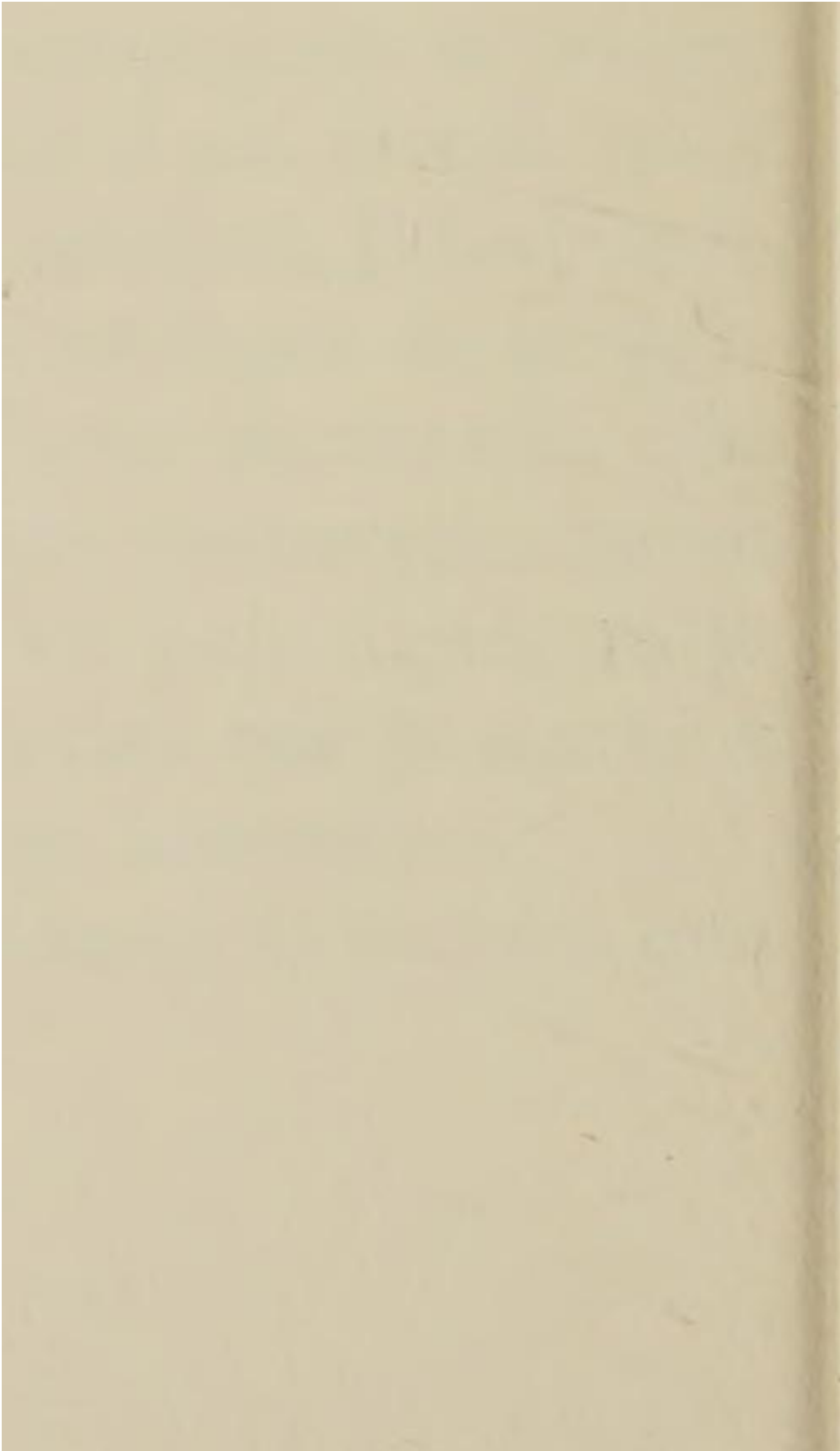
A Des Agrémens SI pour le traiter moins rudement!, C'est la tendresse qui donne ces divers égards qu'on se plaist à considerer parce qu'ils sont naturels, et que plus on aime plus le cœur se sSubtilise". C'est assez de cela pour connoistre ce qui doit plaire, ou qui peut choquer, et pour examiner ce qui peut nuire ou qui peut servir en tous les mouvemens de l'ame. Il est fort à souhaiter d'avoir une grande connoissance des Agrémens, et de ce qui sied le mieux en toutes sortes de sujets et d'occasions, Sans cette connoissance quelque habile et sçavant qu'on soit d'ailleurs, on court toûjours fortune de faire beaucoup de choses de mauvaise grace, et la moindre faute contre la bien-seance, peut extrêmement nuire aux personnes qui veulent plaire et se faire aimer, Ce n'est pas encore assez de se connoistre à ce qui sied le mieux, il faut essayer de le pratiquer, sur tout parmy les femmes qui sont naturellement galantes. Celles de Paris et des grandes Villes le sont plus dans leur parure que dans leur façon de proceder ; et celles qui vivent loin du monde le sont moins dans leurs habits que dans leurs pensées, C'est qu'elles font plus de reflexions. Outre qu'on à fort bien observé que la solitude inspire l'amour, et cette passion dispose le cœur et l'esprit à cette sorte de galanterie qui ne paroist qu'à se communiquer agreablement., Je connois des gens qui sçavent le monde et qui sont assez bien receus, qu'on ne sçauroit pourtant mener jusqu'à la connoissance de ce qui sied le mieux. Leur esprit demeure en chemin. Il s'en trouve d'autres qui vont par tout, et qui sentent les plus fines delicatesses qui se peuvent remarquer dans la bien-seance. Il ne tient qu'à ceux-cy d'en trouver la perfection. On en voit aussi, mais ils sont bien rares, qui sont au dessus de la bienseance, et qui la negligent souvent, parce qu'ils pensent des choses de plus haut prix, On ne laisse pas neanmoins de les aimer, et mesme d'en estre charmé, comme on

ER RS EN 52 Discours l'étoit de Socrate qu'on a veu quelquefois depuis le matin jusqu'au soir dans un profond silence, et comme ravy en luy-mesme!; c'est qu'on juge bien que ce n'est que, par distraction ou par caprice qu'ils ne sont pas toujours comme on les demanderoit : et puis le merite extraordinaire fait tout excuser. C'est par le procedé d'honneste homme qu'on se rend agreable en disant de bonnes choses d'une maniere qui plaise ; les bonnes choses sont ou jolies ou belles, les jolies donnent plus de joye, et les belles plus d'admiration ; mais il faut qu'elles soient belles d'une vraye beauté. Il y a toujours dans les jolies choses je ne sçay quoy qui réjoüit, et c'est ce qui fait qu'en toutes les Cours elles sont bien receuës. Mais il se rencontre aisément que les belles choses qu'on dit ne sont point belles : ce n'est bien-souvent que du fard, et je n'en voy guere dire de celles-là qu'à des gens qui ont beaucoup de lecture et peu d'esprit. Mais quand elles sont belles d'une veritable beauté, elles tiennent le premier rang. Ce n'est pas qu'il n'y ait du faux dans les jolies choses comme dans les belles, mais on le remarque en moins de rien ; et ce qui fait qu'on se trompe bien plus facilement à juger d'une belle chose, c'est qu'elle ébloüit. Mais comme celle qui n'est que jolie a peu d'éclat, elle laisse la veuë et le jugement libres. Qui voudroit examiner tous les moyens pour se rendre agreable n'auroit pas si-tost fait, mais il est certain qu'il n'y a pas une bonne qualité qui n'y contribuë. Il faut donc que les personnes qui veulent plaire taschent de se perfectionner en ce qui regarde le commerce du monde. Car" il ne faut pas s'imaginer que l'Agrement vienne sans qu'on l'appelle : il n'y a rien, selon que j'en puis juger, où la bonne nourriture ait tant de part, ny rien que je sçache à quoy les meilleurs maistres soient plus necessaires. Je remarque aussi que ce n'est pas assez de ne faire que

oo, Des Agrémens 53 des actions d'honneste homme, et de n'estre ny fripon ny médisant, ny mocqueur, ny leger, ny lasche, ny menteur, ny ingrat, ny rien de tout ce qui choque les bonnes mœurs ; mais que si l'inclination ou la pente y est tournée, il faut faire tous ses efforts pour changer ce mauvais naturel, et se rendre le cœur comme l'ont ceux qui sont les mieux nez. Car encore qu'on ne fasse jamais les actions d'un fourbe, d'un envieux, ou d'un méchant, si le naturel y panche, il en paroist je ne sçay quoy sur le visage qui sied toujours mal. Un grand Phisionomiste qui jugeoit des mœurs par les ipparences du corps, un jour envisageant Socrate que la Grece regardoit comme un exemple de bonté, le prit pour un meschant homme, et le dit sans rien déguiser. Tout le monde s'écria contre un jugement qui sembloit si faux et si temeraire. Mais Socrate appaisa la multitude, et dit avec sa franchise ordinaire qu'il estoit né fort meschant, mais qu'il avoit eu recours à la vertul. Si donc Socrate se fust défait de cette inclination qui le portoit à estre meschant, e Phisionomiste n'en eust pas fait un jugement si desavantageux, et Socrate eust esté plus agreable. Car il sied al de paroïistre un meschant homme quoy qu'on n'en asse pas les actions, et qu'en effet on ne le soit pas".

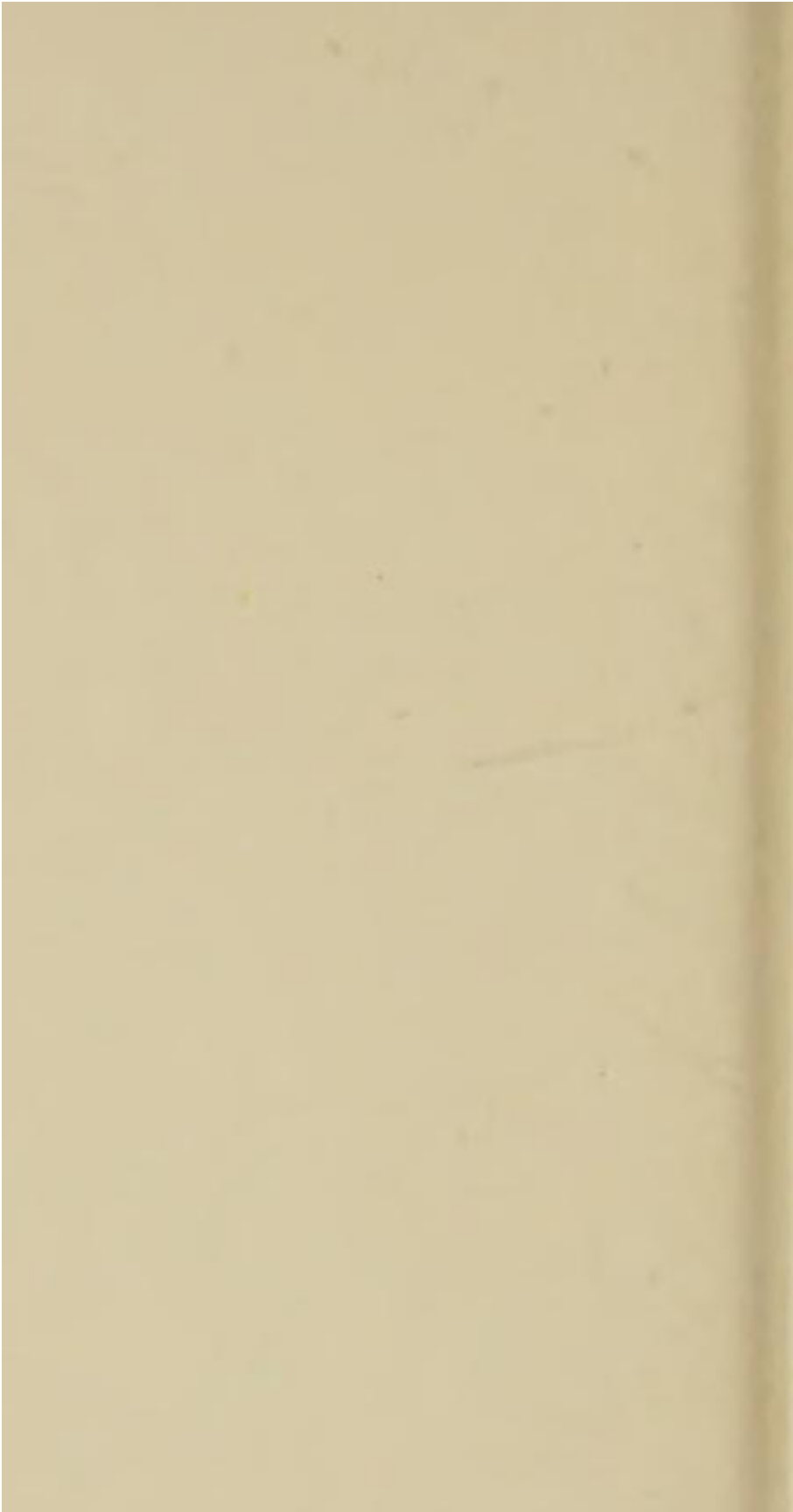


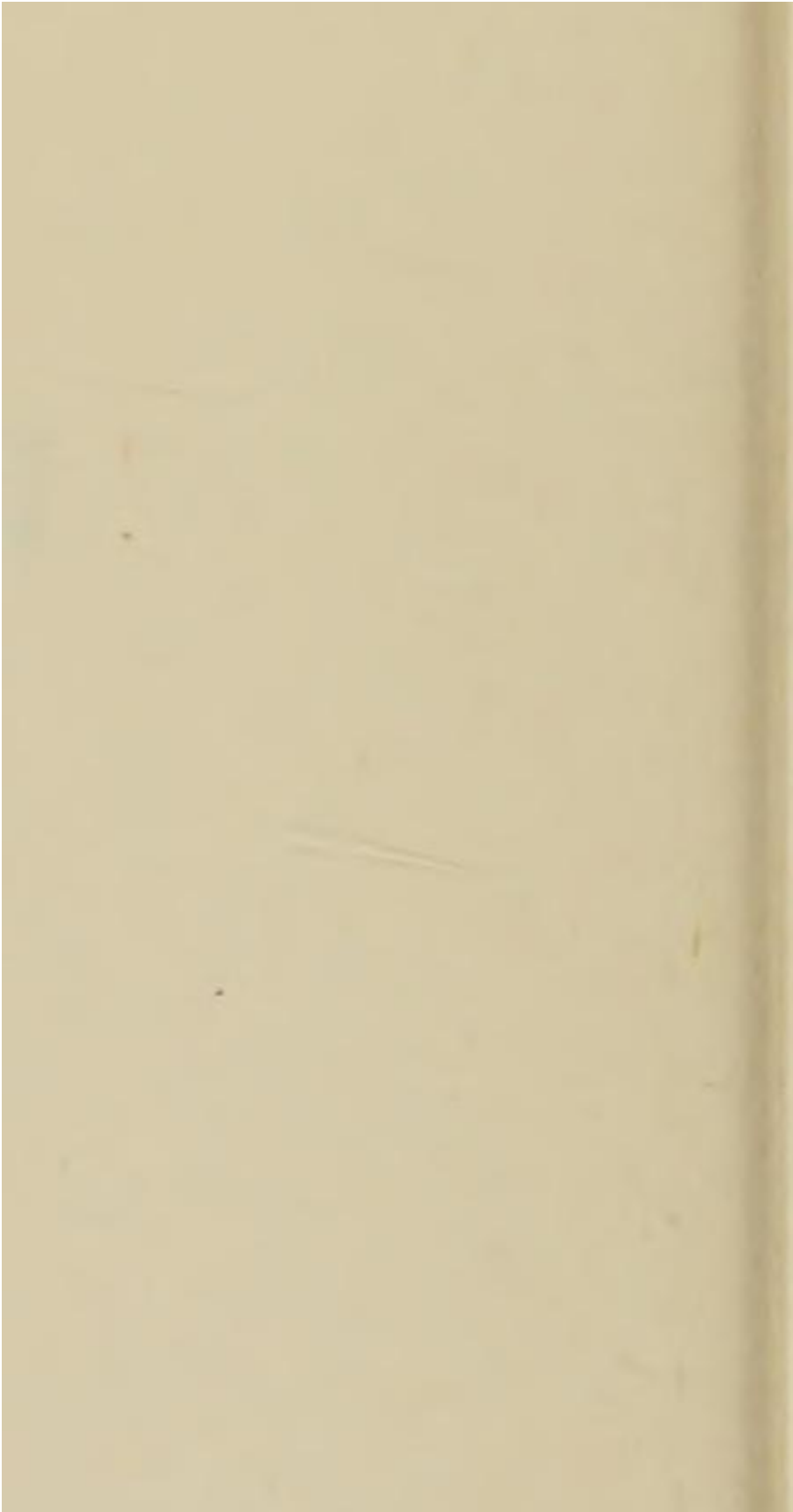


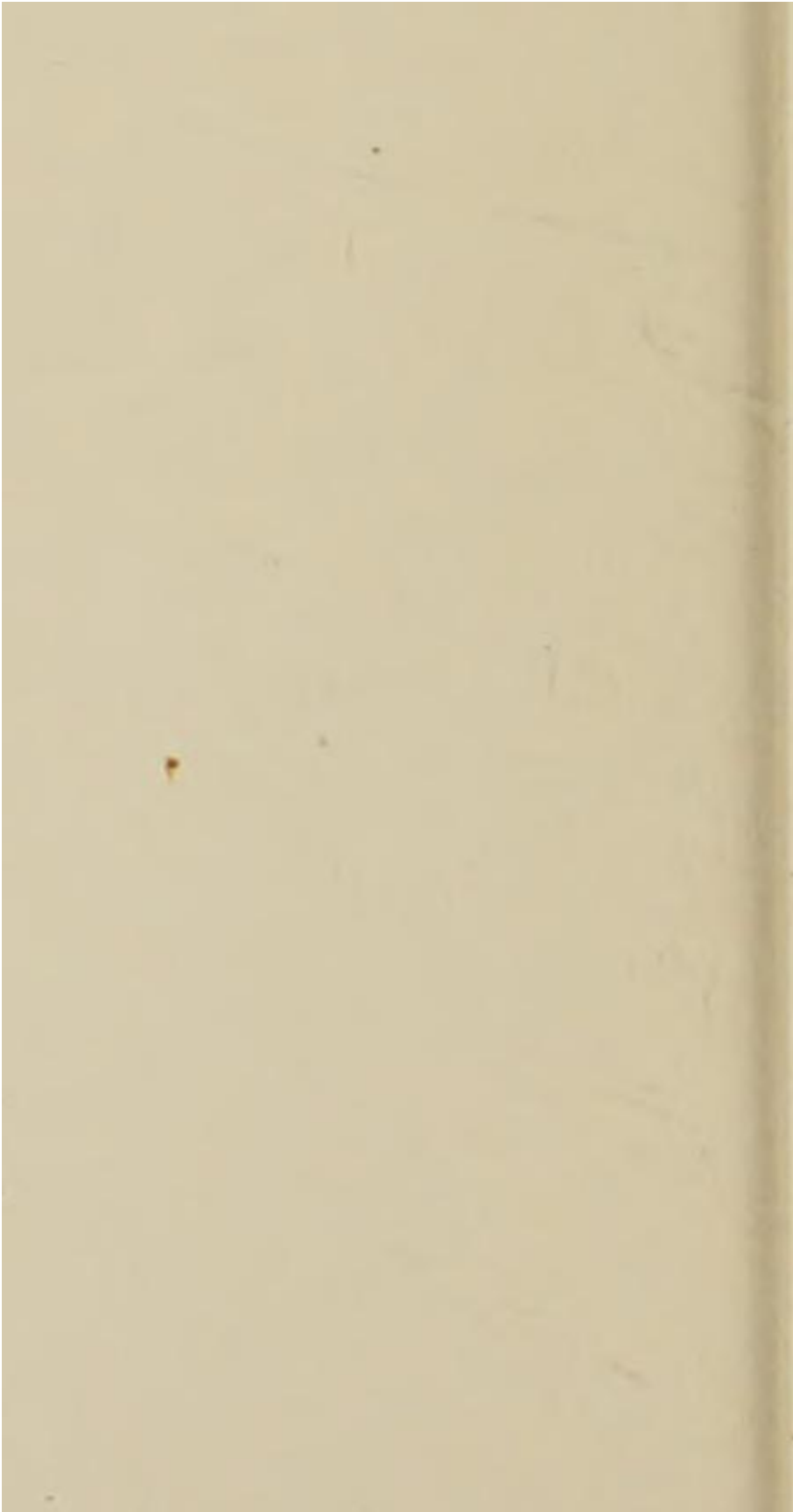


The text on this page is estimated to be only 48.00% accurate

De l'Esprit







De l'Esprit À MADAME DE *** 1 Il me semble, Madame, que vous aimez plus que vous e devriez la modestie, et je trouve pourtant que vous ne issez pas quelquefois de vous en éloigner. Cela vient eut-estre de ce que vous n'avez guere considéré ce que est, et que vous croyez que plus on s'abaisse, plus on st modeste. Mais sçachez, s'il vous plaist, Madame, qu'en isant trop peu de cas de soy-mesme on ne peche pas joins contre la vraie modestie, qu'en s'estimant plus u'on ne doit". Cette vertu, comme toutes les autres, onsisite dans un juste milieu; Et pourquoy ne pouvez ous demeurer d'accord des rares qualitez de vostre esprit, ous qui l'avez si bien fait et si peu commun, que quand ous seriez moins belle vous ne laisseriez pas d'estre la lus aimable personne du monde? « Mais quoy, dites vous, si j'avois tant d'esprit, ceux ui m'ont vuë m'en auroient dit quelque chose, et qui que > soit, excepté vous, qui ne pensez qu'à me plaire, ne en est encore avisé » ; et puis vous m'alleguez deux ou ois personnes dont les seuls noms font souvenir qu'il y a > l'esprit parmi les Dames. Je vous avoüe qu'on ne parle on plus de vôtre esprit que si vous n'en aviez point ; mais issi, Madame, je vous apprens qu'on a toujôûrs parlé »s Graces, et je ne me souviens pas qu'on ait jamais rien

RE LR 58 Discours dit de leur esprit. C'est qu'on trouve en elles beaucoup d'autres sujets d'entretien, et que lors qu'on les considere elles plaisent tant qu'on ne veut discourir que de leurs charmes. D'ailleurs, comme les choses vont, et de la sorte que vous en usez, il est impossible que cela soit autrement. C'est le faux esprit qui donne à penser parmy la pluspart des gens qu'on a de l'esprit, et ce qui fait qu'on n'en à point, ou du moins qu'on ne l'a pas comme il faut: droit, est bien souvent la principale cause qu'on est en reputation d'en avoir. Vous parlez simplement, vous ne dites ny de beaux mots, ny de belles choses ; vous estes retenuë à juger, vous ne decidez de rien qu'en vous-mesme, et lors que vous revenez de la Comedie ou du Ballet, vous n'en parlez pour l'ordiz naire ny en bien ny en mal, Il me semble aussi qu'on ne voit pas souvent des Vers de vostre façon, vous n'avez que peu de commerce avec les beaux esprits, et vous ne citez ny le Tasse, ny l'Arioste, Pensez-vous qu'avec cette indifferance on puisse faire admirer son esprit? Si Madame Desloges¹ se fust autre: fois conduite comme vous, elle n'eust pas fait tant de bruit. Et que seroit-ce de ces Dames que vous sçavez, pour peu qu'elles se fussent negligées? Quelques-unes sont d'un goust si particulier, qu'elles ne voudroient pas qu'on les connust de la sorte, et j'aime assez cette bizarrerie®* Je remarque aussi que le monde est un grand mesnager de loüanges, et cela vient de ce qu'on ne s'arreste guéré à regarder qu'une seule chose en un sujet, et que d'ailleurs on ne veut pas qu'une mesme personne se puisse ventef d'avoir tous les avantages, Les hommes que j'ay connus qui se sont acquis le plus d'estime d'estre honnestes gens, n'ont guere fait parler de leur esprit ; Et vous sçavez Madame s'il est possible d'estre fort honneste homme, et de n'avoir de l'esprit que bien mediocrement,

oo De l'Esprit 59 Cesar estoit plus eloquent que Ciceron, au moins de cette oquence qui doit plaire aux personnes du monde. ais parce qu'il excelloit dans la guerre, peu de gens entretiennent de son eloquence, et l'on admire celle de Ciceron à cause qu'il n'avoit rien que cela de fort recomandable. Pour ce qui est de Cesar il y a de quoy s'estonner l'on luy ait accordé une si haute vaillance avec une si ande conduite. Mais aussi ce ne fut pas de son temps ie le monde se montra si liberal envers luy. Car encore l'il eust témoigné tant de valeur en France, en Angleterre, en Allemagne, il dit que dans une occasion de la guerre vile, ses Soldats et ses Officiers le soupçonnoient de peu : resolution, et murmuroient contre luy de ce qu'il refuit de combattre les ennemis qui presentotent la bataille. est vrai qu'il ne parut jamais si retenu, mais il esperoit les vaincre sans rien hazarder, parce qu'ils s'estoient stez dans un lieu si desavantageux et si serré qu'ils en pouvoient sortir, et leur camp manquoit de vivres, ais qui se peut assurer de sa reputation, puisqu'on cusoit Cesar d'estre timide, et dans le plus fort de ses nquestes ? Les loüanges qu'on donne sont presque toûjours fort mperées. Cét homme, dit-on, a bien de l'esprit, mais il est pas sçavant : cet autre a beaucoup estudié, mais il scait pas le monde : cette femme est belle, mais elle n'a in de piquant, et cette autre est fort jolie, mais ce ne sont s des traits bien reguliers. Ainsi, Madame, tant que vous rez cette beauté si delicate, et ces agrémens si exquis, attendez pas que l'on vous distingue du costé de l'Esprit : puis qu'on ne se lasse point de vous écouter, qu'importe le ce soit le son de vostre voix, ou le plaisir de vous garder, ou les choses que vous dites qui vous font tant uhaïter, pourveu qu'on ne vous soupçonne pas de agie et d'enchantement ?

rt 60 Discours Mais si l'Esprit n'avoit beaucoup de part en ce qui vous rend agreable, comment seroit-on si charmé des moindres lettres que vous écrivez? J'en fis voir une l'autre jourë une jeune personne qui s'y connoist et qui d'ailleurs esi fort aimable. Elle en fut surprise et l'ayant bien considerée «Mon Dieu, dit-elle, que je voudrois ressembler à cette lettre, et qu'on me trouveroit jolie !» De sorte, Madame, que ce que vous n'écrivez qu'en vous joüant, ne laisse pouttant pas de plaire et de donner de l'admiration. Ce que vous me mandez de vos divertissemens n'est pas de moindre prix, et deux ou trois mots m'ont bien fait comprendre ce qui se passe auprès de vous, et comme on vous entretient des beaux Romans, et des jolies choses. Vous remarquez en tout de quelle sorte on a l'esprit fait et mesme dans la maniere de s'expliquer. On vous parle du brillant et du tendre, on vous dit que celui-ci a bien du feu, que celui-là sçait bien choisir le ridicule, que cé autre a de l'esprit infiniment. Ceux qui se plaisent le plusè discourir aiment bien ce langage, et je voy que les Dames de bon goust ne les trouvent pas d'un agreable entretien. Il me semble aussi que vous n'usez guere de ces mots à Le mode, et que vous les evitez avec autant de soin que pluspart du monde les cherche. Ce sont de ces faux agrémens qu'on peut remarquer sans estre trop difficile ; Le Cour s'en devoit desabuser. Cependant, Madame, gardez vous bien de prendre ef aversion ces mots à la mode, il y en a fort peu qui ne soien bons, et mesme necessaires, quand on pense bien, et qu'of les sçait employer. Il n'en faut rebuter que le mauvais ot le trop frequent usage, et ce seroit une fausse delicatess de ne pouvoir souffrir un mot parce qu'on l'entend dire àides personnes qui s'en servent mal, ou qui s'en serven trop souvent, et puis on en viendroit insensiblement : ruiner la plus belle langue du monde,

De l'Esprit 61 Il y a des expressions dont il ne faut user que bien
rement, non pas à cause qu'elles sont trop à la mode, l que des gens qu'on
ne veut pas imiter les affectent, ais parce qu'elles témoignent de l'ignorance,
comme lle qui donne de l'Esprit infiniment! ; car quand on nnoist une chose
on n'a pas accoustumé d'en estre si ral. Ainsi parce qu'on sçait ce que c'est
que le bien on dit pas du plus riche homme du monde qu'il en a infiment, et
les gens qui donnent tant d'esprit font bien nnoistre qu'ils ne sçavent pas
combien ceux qui en ont iniment, à ce qu'ils disent, l'ont borné. Voicy
encore une façon de parler dont se sert frequement ***, « Il faut avoüer que
vous avez bien de l'esprit, ais que vous n'avez point de jugement?..» Outre
qu'il use sans distinction avec toutes les femmes, il se renntre aussi qu'on ne
peut rien dire de plus mauvais sens ; r avoir de l'esprit en tout, et bien juger
de tout, c'est esque une mesme chose. Il arrive bien en de certaines iconres
qu'on manque de prudence, quelque esprit 'on puisse avoir, parce que le
peu de prudence ne vient s toûjours de mal juger, mais le plus souvent de
ne point er du tout, pour suivre estourdiment sa pente, ou pour pargner la
peine d'examiner ce qu'on entreprend. C'est e le temperament trop
passionné, ou trop hazardeux, ou p paresseux, ou trop negligent, nous porte
quelquefois népriser des choses qui nous serviroient, et nous en fait hercher
d'autres qui nous nuisent. Nous le connoissons nous n'en doutons pas, mais
l'inclination l'emporte, et n souvent on se plaint d'avoir ce qu'on seroit bien
ché de perdre. À quoy me sert ma voix, et mon amour extrême, Qui ne
tendent qu'à la charmer® L'Ingrate ne sçait pas aimer ;

0 62 Discours Mais elle sçait dire qu'elle aime. Elle me trompe incessamment Et par un cruel artifice Elle fait je ne sçay comment Que je me plais dans le supplice A faire durer mon tourment, Et je neglige Iris si douce et sans malice, Qui n'a point de destours, qui n'a point de capri& L'absence me pourroit guerir, Mais ce remede est triste, et j'aime mieux mourir Parmi les plus habiles de l'Antiquité ceux qui jugeoier le plus sainement, qui connoissoient les choses, qui sg voient leur prix, et qui donnoient au monde des instritions de prudence, ont esté quelque fois les plus imprudeñ: du moins au jugement du Peuple. Considerez Socrate, "Precepteur de tant de bons escoliers, et mesme de tant bons maistres, qui se fit mettre en prison pour avo méprisé les impertinens d'Athenes qui l'accuserent " s'estre mocqué de leurs Dieux ; Il pouvoit aisément ke adoucir et les appaiser par quelque raison ou quelqt excuse qui ne lui eust guere cousté, mais il n'en voulut p: prendre la peine : et bien loin de cela, pour comble d'in prudence il aigrissoit par des mots piquans, et des railleti hautaines ce fier Senat de l'Areopage, et traitoit ses Jugi de sots et de criminels". C'est peut-estre que la hat intelligence trouve le bon-heur en des choses que les gét du commun ne goustent pas, comme elle en méprise d'à tres que le peuple admire, Mais ne seroit-ce point, dira-t-on, quelque vapeur Philosophie? ne seroit-ce point qu'une longue solitud et de trop profondes reflexions font regarder les chos tout autrement qu'on ne les voit quand on agit dans monde? Je n'en sçay rien ; mais je voy que Cesar le pl

De l'Esprit 63 abile homme qui fut jamais, qui n'estoit ny trop Philoophe ny trop Solitaire, et qui d'ailleurs faisoit de si grandes hoses qu'il n'avoit pas le temps de faire beaucoup de eflexions : Je voy dis-je, qu'il fut assassiné par son imrudence, et qu'un autre moins sage et moins habile que uy ne l'eust pas esté. Un sçavant Grec nous assure qu'un autre sçavant Grec stoit sage, et que neantmoins il n'estoit pas prudent! ; nais avec toute sa methode et toutes ses distinctions il me emble qu'il s'embarrasse et qu'il ne scait ce qu'il veut ire. Il s'est trompé de regarder la prudence comme une abitude egale et qui ne change point. Il y abien des choses ui sont presque par tout de mesme, et celuy qui parle jen parle presque toûjours bien, si ce n'est peut-estre ur des sujets qui luy seroient inconnus, encore pourroit-on oir qu'il s'y prendroit en maître. Mais la prudence n'est as de cette nature, elle peut changer de moment en molent, et celuy qu'on trouve tres-prudent et tres-retenu ans les interests d'une personne qui luy est chere, est eut-estre fort imprudent et fort emporté pour tout ce qui > regarde en son particulier. D'ailleurs la prudence, omme j'ay dit, dépend beaucoup du temperament qui est pas immuable, et qui selon le different tour qu'il rend, nous fait differemment considerer une mesme chose. Il est vray que le temperament se peut quelquefois aincre, mais pour l'ordinaire cela nous paroist plus fasheux que tout le mal qui nous en peut arriver. Calisthene it tres-mal avisé de s'estre attiré la haine d'Alexandre qui : fit mourir, mais Aristote peut-il conclure de là qu'il fut ar tout imprudent? Que s'il estoit sage dans le sens u' Aristote donne à la sagesse, comme qui diroit de onnoistre les choses de la plus fine veuë, et de la plus aute speculation, il pouvoit bien juger que rien ne choque int ceux qui cherchent par tout à faire du bruit que de

Re TE ue 64 Discours s'opposer à leur gloire, et qu'il estoit dangereux pour son repos de traverser les projets d'un si fier Conquerant que la fortune menoit par la main, et qui vouloit passer pour un Dieu. Calisthene n'avoit qu'à se defaire de son pro: cedé opiniastre et contrariant à l'égard d'Alexandre et laisser courre la vanité de ce Prince, un peu de complaisance l'eust appaisé. Mais pour montrer que la prudence n'est pas une habitude bien fixe et bien egale: Loüis onzième, si fin et si rusé ne fût-il pas assez imprudent pour s'aller mettre entre les mains de son plus grand ennemi le Duc de Bourgongne® Charles-Quint le plus habile Prince de son siecle ne vint-il pas à Paris, où son Concurrent se pouvoit vanger de tous les facheux traitemens qu'il en avoit receus à Madrid! et le Cardinal de Richelieu qui se conduisoit avec tant de circonspection, ne fit-il pas la mesme faute d'estre demeuré seul à Bordeaux, où le Duc d'Espernon qui ne songeoit qu'à le perdre estoit tout puissant? Quand on a de l'esprit on se corrige aisément de l'imprudence, il ne faut que le vouloir. Il me semble que l'Esprit consiste à comprendre les choses, à les sçavoir considerer à toutes sortes d'égards, à juger nettement de ce qu'elles sont, et de leur juste valeur, à discerner ce que l'une a de commun avec l'autre, et cé qui l'en distingue, et à sçavoir prendre les bonnes voyes pour decouvrir les plus cachées. Il me semble aussi que c'est une marque infailible qu'on a de l'esprit, de con noistre les meilleurs moyens, et de les sçavoir employef pour bien faire tout ce qu'on entreprend. L'imagination contre-fait l'esprit, mais elle n'en à que l'apparence : Neanmoins la pluspart y sont trompez, et c'est ce qui leur fait dire qu'on a beaucoup d'Esprit et fort peu de jugement. Ce n'est pas que ce ne soit un grand avantage que d'avoir l'imagination vive et brillante, et qu'elle ne sé

et Len. nets Re OT SRE PP SET De l'Esprit 65 Juisse rencontrer avec un esprit tres-subtil, et tres-solide ; nais ce sont deux choses tout-à-fait differentes. Les plus vaillans Hommes ne sont pas toûjours les plus zrands Jugés de la valeur, et les plus belles Femmes jugent ouvent mal de la beauté, mais les gens qui ont beaucoup l'esprit, remarquent ceux qui l'ont bien fait dans les noindres actions de leur vie. Je ne voy rien qui donne ant de tristesse et de chagrin que la sottise, et j'entens ar la sottise je ne scay quel aveuglement malin, opiniastre, t presumptueux : car encore qu'on ait peu de lumiere, Jourveu qu'on soit docile et traitable, on n'est pas un sot. Ces gens simples ne laissent pas de plaire, et j'en ay connu jui se sont rendus honnestes gens. Il me semble aussi que "Esprit apporte la joye par tout quand onlescait connoistre, t que ceux qui en ont le plus, sont toûjours les plus ndulgens. On se trouve bien de leur commerce, et plus [s sont connus, plus ils sont aimez : de sorte que les peronnes qui les craignent ne scavent pas ce qu'il faut raindre. Je ne scay pas tout-à-fait comment les autres 'en trouvent, mais pour moy je le dis sincerement, je n'ay amais pratiqué de sots ni de sottes que je ne m'en sois epenti. Outre qu'ils sont toûjours de mauvaise compagnie, t que le vrai merite leur est inconnu, il se rencontre aussi qu'ils sont ingrats, et que même ils ne sçavent pas quand n les oblige. Mais pour gagner les honnestes-gens, lors u'on est de quelque valeur, il ne faut qu'estre bien intenjonné à leur egard, rien ne se perd auprès d'eux ; et si l'on eut acquerir de l'Esprit il n'y a pas de voye plus seure i plus agreable que de les pratiquer. Ce seroit mal se connoistre à ce qu'on doit aimer, que e negliger l'Esprit, car il n'y a rien de si beau ni de si rand prix. Les personnes qui l'ont bien fait, tant les ommes que les femmes, comme je viens de dire, y peuvent eaucoup contribuer : la Nature en donne une partie, et MÉRÉ Il. 5

K PRE EUR RE Re Discours ; 66 C L le commerce du monde l'autre, mais principalement les profondes meditations. On se peut appliquer toute sa vie à cette sorte d'estude, et s'y rendre de jour en jour plus accompli. Il est vrai que peu de gens sont capables de s'y bien prendre, à moins que d'avoir un peu de secours, et qu'en cela les bons maistres sont fort necessaires quand on est assez heureux pour en rencontrer. Car outre qu'un bon maistre met toûjours dans la bonne voye, il espargne bien du temps et de la peine et mesme aux plus éclairez: À mon sens la plus grande preuve qu'on a de l'Esprit, et qu'on l'a bien fait, c'est de bien vivre et de se conduire toûjours comme on doit, Cela consiste à prendre en toutes les rencontres le party le plus honneste, et à le bien soû: tenir ; et le party le plus honneste est celui qui paroist le plus conforme à l'estat de vie où l'on se trouve. Il y a des rôles plus avantageux les uns que les autres la Fortune en dispose, et nous ne les choisissons pas ; mais de quelque nature que soit celui qui se presente, on est toûjours bon Acteur quand on le sçait bien joûer. Il y faut avoir de grands égards pour s'en acquitter comme on doit. Auguste demandoit en mourant s'il n'avoit pas bien joué le sien ; et témoignoît par là qu'il en estoit fort satisfait, Je croy pourtant qu'il n'avoit pas sujet de l'estre, et je ne sçay comment cela se fait que les plus heureux se plaignent volontiers de leur fortune, et que ceux qui ont le moins de merite, en sont d'ordinaire les plus contens: Auguste se sçavoit bon gré d'avoir vaincu ses ennemis, et de s'estre rendu maistre de l'Empire Romain. Cela semble grand et noble, et je ne m'estonne pas que la plupart en soient ébloüis ; mais à considerer les moyens qu'il avoit tenus pour y parvenir c'est en verité peu de chose. Les bonnes qualitez n'y avoient que bien peu contribué. Il avoit une belle apparence, et je ne sçai quelle adresse à tromper Je monde : il hazardoit tout excepté sa personne,

De l'Esprit 67 car Il se tenoit toujours loin des coups, et le moindre bruit du tonnerre le faisoit cacher en des lieux sousterrains. Mais Cesar qui l'avoit fait son heritier estoit si aimé des gens de guerre, qu'ils suivoient volontiers la fortune de son successeur, de sorte qu'il avoit de bons Soldats et de bons Generaux qui ne luy avoient guere cousté : et comme il estoit heureux, tout luy venoit à souhait. Du reste il estoit ingrat, cruel, sans parole, et je ne croy pas que les plus honnestes gens de ce temps-là le trouvassent de bonne compagnie : au moins de tant de choses remarquables que les Anciens ont dites, celles qu'on nous rapporte de luy, sont les plus mauvaises. On n'y sent rien de grand, ni de noble, rien d'esprit, ni de bon air, rien d'honneste ni d'humain ; rien qui ne le rende encore plus haïssable. Pour en demeurer d'accord, on n'a qu'à jetter les yeux sur ses bons mots, et pour juger d'ailleurs si je luy impose, il ne faut qu'examiner sa vie : on verra comme ses meilleurs amis furent traitez, comme après avoir pris Perouse sur les Romains qui s'estoient rendus, il en choisit trois cens tant de l'Ordre des Chevaliers que des Senateurs qu'il fit égorger, à la maniere des Victimes, sur l'autel de Jules Cesar ; comme il en usa avec la Reine d'Egypte, qui préfera la mort au traitement qu'elle attendoit de luy ; et comme il fit mourir les enfans qu'elle avoit eus de ce grand Cesar dont il tenoit toute sa grandeur¹. D'où vient donc qu'on le loüe encore aulieu de le maudire? C'est que tout luy réussit, et que la plupart ne jugent du prix des choses que par le succès. C'est aussi que les Poëtes de son regne qui receurent de ses bienfaits ne les pouvoient reconnoistre que par de fausses loüanges ; Les meilleurs de ce temps-là ne songeoient qu'à le flater, et la flaterie adroitement employée tient le plus souvent lieu de merite.

—— + 68 Discours Il y en eut un, qui pour luy complaire, et pour déguiser sa barbarie appelloit la Reine d'Egypte, cét horrible monstre, et c'estoit pourtant la plus aimable Princesse qu'on eust jamais veuë. De cela seul on peut connoistre s'ils estoient retenus à le flater ; mais le monde s'y laissa surprendre, et principalement les gens de lettres, jusqueslà qu'un sçavant homme a bien osé dire, qu'Auguste et Jules Cesar étoient plutôt differens qu'inégaux. Et sans mentir voilà bien jugé pour un Chef de Justice, et pour un grand Chancelier d'Angleterre". Cela me fait penser à je ne sçay quel esprit ; ou pour mieux dire, à je ne sçay quel talent de tyrannie, qui vient d'une ambition injuste, et de quelque adresse à prendre le dessus, non pas comme l'honnesteté le souffre, mais autant que la fortune le permet. Les uns ont plus de ce talent, les autres moins, et ceux qui en ont le plus, sont les plus injustes. Ils sont actifs et vigilans, ingrats et calomnieux. Ils taschent d'avoir les places de consequence pour faire en sorte que rien ne se passe que sous leur autorité. Et comme ils ne favorisent que leurs creatures, qu'ils ne laissent pourtant pas de sacrifier à leurs interests, ils veillent sans cesse à perdre leurs concurrens ; et je voy que les plus habiles de ces gens-là n'ont rien de haut prix : car c'est une merveille que de trouver quelque chose d'excellent dans un méchant homme : neanmoins les gens du commun en sont ébloüis, et je ne m'en estonne pas. Il semble en effet que c'est quelque chose de grand et de noble, de disposer de la fortune comme on veut : d'élever ceux qu'on aime, et quand on souhaite une belle femme, d'en venir à bout malgré tout le monde, comme fit Auguste, qui se maria avec une femme grosse, et dont le mari estoit encore vivant'. Mais on observe que leurs creatures deviennent souvent leurs ennemis, et que s'ils possèdent la personne d'une belle femme, ils n'en ont

De l'Esprit 69 pourtant ny le cœur ny l'esprit. Car il arrive toujours que ceux qui ont le genie de se rendre les maistres par ces voyes-là, n'ont pas celui de se faire aimer. Et ne dit-on pas que ce Tyran fut empoisonné par cette femme qu'il avoit preferée à toutes les autres!? Cét esprit de tyrannie se rencontre en toute sorte de conditions ; mais il n'esclate et ne fait de bruit que dans le grand monde. Ce n'est pas que ce ne soit une belle chose, de se rendre capable de gouverner ; et puisque c'est une espece de necessité que de commander ou d'obeir, un grand Homme qui peut tenir la premiere place sous un grand Prince, et la remplir dignement, fait toujours bien de s'y mettre plustost que de la laisser prendre à d'autres qui ne s'en acquitteroient pas avec tant de succès. Comme on voit pour les edifices beaucoup de bons Ouvriers et fort peu d'excellens Architectes, il me semble que dans un Royaume il se trouve assez de gens, qui font bien ce qu'on leur ordonne quand on les sçait employer. Mais la science de les choisir, et de conduire tout le dessein des Rois, est bien rare, et pour éclairé que puisse estre un Souverain, les plus sages Politiques demeurent d'accord qu'il a besoin d'un premier Ministre, qui soit habile, fidelle et juste, et qui se sacrifie à ses projets : Autrement la plus belle condition du monde ne seroit pas heureuse, ou du moins elle seroit bien penible, et pour celui qui travaille sous le Prince, il est toujours assez content d'un employ si glorieux. Il ne faut pas confondre l'esprit et la raison, comme si 'estoit une mesme chose, et je trouve qu'on peut bien stre fort raisonnable et n'avoir que fort peu d'esprit. Dour entendre ce que je veux dire, on peut considerer la aison comme une puissance de l'ame commune à l'esprit t au sentiment ® : de sorte que ce que nous appellons aisonner, n'est autre chose que l'action de l'esprit, ou du sentiment, qui vont d'un objet à un autre, et qui reviennent

70 Discours sur leurs pas. L'esprit fait plus de reflexions que le sentiment, et d'une maniere plus pure et plus distincte. Mais comme j'ay dit qu'on pourroit estre fort raisonnable, et n'avoir qu'un esprit mediocre, il me semble aussi qu'on peut avoir l'esprit au dessus du commun, et n'estre que fort peu raisonnable. Cela se voit quand l'esprit quoy qu'excellent n'est pas encore accoustumé à réfléchir, comme il arrive à la plupart des jeunes gens, qui suivent leurs premieres veuës sans examiner les inconveniens qui s'y rencontrent. Et pour revenir à ceux qui sont fort raisonnables sans avoir beaucoup d'esprit, c'est que si peu qu'ils en ont, réfléchit aisément par une longue habitude, et que d'ailleurs ils ont le sentiment de plusieurs choses que n'ont pas ceux qui ont plus d'esprit. Quand l'esprit et le sentiment n'usent point de reflexions, ils agissent tout d'un coup ; mais s'il faut que l'un des deux passe d'une chose à une autre pour trouver ce qu'il cherche, cela ne va pas si viste, il y faut employer du temps. Il y a des gens qui font de certaines choses par inclination, ou par instinct, ou par habitude, et parce qu'ils font bien ces sortes de choses sans sçavoir neanmoins par où elles sont bien, on croit qu'ils ont de l'esprit, mais quand on les dépaise, et qu'on les tire de leur talent, on les y renvoye aussi-tost : car l'esprit et le talent ne sont pas de mesme nature. Il me semble que l'esprit est d'une si grande estenduë que la moindre chose qu'on fait par l'esprit, témoigne qu'on seroit capable de tout ce qu'on entreprendroit, qui! s'y voudroit appliquer sous d'excellens maistres. Mais l'esprit ne s'attache pas indifferemment à tout ce qui se presente, il suit sa pente et sa destinée : et. delà vient le plus souvent qu'on n'excelle pas dans une chose quoy qu'on soit admirable dans une autre. C'est un grand signe d'esprit que d'inventer les Arts, et les Sciences ; mais les Inventeurs laissent tousjours!

oo nn De l'Esprit 71 quelque chose à faire à ceux qui les suivent, et cela vient le ce qu'ils sont assez contens de leurs inventions, sans se mettre en peine de leur donner la dernière main. Car il le faut pas douter que ceux qui inventent les choses, ne soient plus capables de les perfectionner que leurs imitateurs. Il arrive pourtant que d'excellens génies découvrent dans les inventions de nouvelles veues qui les achevent, et eux-là ne sont pas de moindre prix que les premiers inventeurs. Homerte n'avoit pas inventé la Poësie, ni Demosthene l'Eloquence, ny Appelle la Peinture, ny Praxitele la Sculpture, ny Archimede la Geometrie, ny Drac1 la navigation ; mais ils ont surpassé de bien loin les inventeurs. Cesar non lus n'avoit pas découvert la science de la guerre, et leanmoins Ç'en est le maistre, tout ce qu'on a veu de luy n ce mestier, sont comme autant d'originaux, C'est encote une marque d'un bon fonds d'esprit, de l'estre abusé ny des modes, ny des coustumes, de ne deciler de rien à moins que de bien voir ce qu'on decide, et de omptéer pour peu de chose l'autorité de qui que ce soit, juand on void qu'elle impose, et qu'elle choque le bon ens?; ce n'est pas le moyen d'exceller que d'estre toûours imitateur. Il faut travailler sur l'idée de la perfection. ue s'il arrive qu'en ce qui regarde l'Esprit, soit pour bien atler, où pour se bien prendre à tout ce qui se presente, n ne puisse aller de soy-mesme, et qu'on soit contraint limiter, à moins que d'avoir pour modele le Dieu de la oësie, ou la Deesse des Graces, il faut estre aussi prompt _rebutter les défauts des Maistres qu'à prendte ce qu'on ur trouve de meilleur. à Tout ce qu'on nous rapporte de la vieille Cour n'est as au goust des Dames d'aujourd'huy, et Monsieut de *** ui vous vouloit faire admirer leurs bons mots, ne pouvoit as mesme vous les faire comprendre. Surquoy, Madame,

oo , 72 Discours j'ay à vous dire que c'est un bon signe d'intelligence de ne pas entendre ce qui n'est pas intelligible, et que c'est encore une marque d'un bon discernement de rejeter sans reflexion une mauvaise équivoque qu'on veut faire valoir comme un bon mot. Un jeune homme qui venoit alors dans le monde, s'il avoit dessein de se rendre agreable, et d'estre un galant homme, il n'avoit les yeux que sur quatre ou cinq Cour tisans qui prenoient le dessus du costé de l'Esprit, et de la galanterie ; mais quelques Dames de ce temps-là, s'apperceurent que c'estoit un si faux esprit et une si fausse galanterie qu'il faloit estre bien dupe pour s'y laisser surprendre ; et puis en examinant les choses qui leur donnoient tant de reputation, on en connoist aisément le peu de valeur. Mais seroit-il possible que dans une Cour si grande, si brillante et si magnifique, au milieu de tant de parure et d'éclat, parmy tant d'hommes bien faits et de belles femmes qui ne songeoient tous qu'à plaire, seroit-il possible, dis-je, qu'il n'y eust pas eu la moindre étincelle de cét Esprit que vous aimez et qui vous rend si aimable? Cela d'abord paroist bien étrange. Cependant à le considerer de plus près, il ne s'en faut pas étonner. Car il me semble qu'on est plus ébloüi qu'on n'est éclairé de l'éclat et du faste: Les plus honnestes gens veulent que tout soit propre, que tout soit agreable et commode ; mais ils se passent des choses de montre, et qui ne sont bonnes qu'à jetter de la poudre aux yeux. Ce n'est pas dans la grande parure que se trouvent les meilleurs entretiens, et les personnes qui sé font tant remarquer par leurs habits, ne brillent pas pout l'ordinaire en leurs discours. Il y avoit plus d'esprit et plus d'honneur en cette pauvre Republique de Lacedemone, qu'en cette riche Cour du Roy de Perse. Mais d'un autre costé, je voy que Salomon et Cesar, l'un le plus sage

De l'Esprit 73 Prince du monde, et l'autre le plus habile : je voy, dis-je, qu'ils aimoient la pompe et tout ce que la grandeur a de plus riche et de plus éclatant. Que peut-on conclure de tout cela; si ce n'est qu'on ne sçauroit tirer des consequences bien certaines d'une chose à une autre, en ce qui regarde les divers talens des hommes? Mais enfin on se peut assurer qu'il y avoit peu d'esprit dans la vieille Cour, puis qu'un seul eust desabusé tout le reste, ou du moins qu'il se fust moqué de ce qu'on admiroit. Car encore qu'il soit bien difficile de découvrir en chaque chose la meilleure maniere, il est pourtant vrai que si quelqu'un la rencontre, l y a peu de gens qui ne la sentent, quand on les en avertit, et les mauvais Ouvriers n'en font pas accroire aux excellens Maistres. De la sorte qu'on parle des autres Cours je m'imagine que c'est à peu près la mesme chose, et cela vient de ce que a pluspart des plus grands Rois après avoir rendu leurs sujets heureux, ne pensent guere qu'à se voir en de beaux Palais richement meublez, et sur des jardins agreables ; à gouter la bonne chere et la Musique, avec les plus belles emmes de leur temps ; à se divertir, à joüer, à chasser, à a Comedie, dans les Bals et dans les Balets, selon les oustumes des Nations ; et pour joüir de tout cela bien à eur aise, ils choisissent des gens qui leur fassent venir abondance ; et de ces autres qui sçavent gagner les baailles. Ils sont bien servis de ce costé-là, parce que ceux jui se presentent pour ces sortes de choses, se peuvent l'abord faire connoistre, et que les plus capables sont resque toûjours les mieux receus. Pour tout le reste, les rands Princes sont d'ordinaire dans un grand repos. Si quelque habile homme faisoit dire au grand Seigneur qu'il a l'invention d'une machine à prendre la plus forte lace en moins d'un jour, ou qu'il proposast dans la Cour lu Mogol, d'embellir son Palais d'un ornement plus riche

74 Discours 4 et plus éclatant que sa vigne d'or, et de pierreries¹, cet homme seroit écouté : Mais s'il alloit dire à l'un ou à l'autre tout ce qu'en la nature on peut rechercher pour faire un grand Prince et une Cour d'honnestes gens, ils ne gousteroient pas son langage ; et avec tout son esprit il n'auroit qu'à s'en retourner. Ce n'est pas que s'il avoit le temps de prendre leur manière de penser il ne leur fist comprendre, et peut estre aimer ce qu'il auroit à leur dire : car il en desabuseroit beaucoup de la mauvaise gloire, et des fausses joyes, et les rendroit plus heureux. Mais comme le sentiment de la perfection ne se donne pas tout d'un coup, et que pour s'y confirmer on a besoin de diverses reprises ; il faudroit que ces Princes crussent d'abord que quelque chose leur manque, et qu'ils ne fussent pas si contents de ce qu'un Maistre, qui peut-estre n'en sçavoit que bien peu, leur à montré. Que si quelque Prince bien intentionné veut chasser là barbarie, comme en usa François Premier, ou ce Roy d'Angleterre, qui se rendit si sçavant", ou cette Princesse du Nort, qui sans Royaume ne laisse pas d'estre une grande Reine' ; il arrive je ne sçay comment que leur dessein ne réüssit pas ; et cela pourroit bien venir de cé qu'au lieu de s'adresser à quelqu'un qui connust en tout le bien et le mal, ils ont recours aux meilleurs Mathematiciens, qui ne les sçauroient entretenir que de figures et de nombres, ou à des gens de grande lecture, qui sçavent l'histoire par cœur sans y avoir fait de reflexion, ou à ceux qui se sont curieusement instruits de beaucoup de Langues. sans avoir pourtant rien à dire ; Ou enfin à ces autres qui. disputent toûjours, et qui ne disent rien qu'on puisse comprendre*. Je prens garde qu'un Prince qui fait venir ces gens-là n'en profite pas, puisqu'ils ne sçauroient luy plaire, et qu'il n'apprend rien de ce qu'ils sçavent ; mais s'il appelloit les plus honnestes gens de son siecle, il auroit

De l'Esprit 75 ans — # u moins le plaisir de les voir, et de se rendre plus honneste omme.. Car il est impossible de pratiquer un parfaitement : Onneste homme, qu'on ne soit bien aise de l'entendre atler, et qu'on n'en devienne plus honneste et plus greable. Comment se peut-il donc faire que cette Cour soit si ifferente de ce qu'elle estoit autrefois ? Henry le Grand ui jugeoit bien de tout, quoiqu'il n'eust guere estudié ue le mestier de la guerre, et le feu Roy ce me semble n'y nt pas peu contribué. Ce Prince que nous avons veu, voit l'esprit delicat, et disoit d'excellentes choses. Peut-on jen dire de plus agreable que ce mot: « Mettez vostre hapeau, Brion », mon frere le veut bien, » et tant 'autres que je pourrois rapporter ? Comme il aimoit la onne raillerie, il rebutoit fort celle qui prenoït le contrejed, et le C.D.R. pensa estre disgracié pour en avoir écrit ne au M.D.E.* encore qu'elle n'eust rien de coupable ue d'estre fort mauvaise. La Cour a donc fait du progrès n ce qui regarde l'esprit et la galanterie, mais elle s'acheve ous ce grand Prince que le monde admire, et que les tais Agrémens n'abandonnent point. Il ne faut pas s'imaginer d'avoir bien de l'esprit quoi ju'on fasse de grandes choses, quand elles se font bien isément; et je me souviens, Madame, que vous disiez l'un fort habile homme, qu'il n'estoit pourtant ni Devin, li Prophete. Et sans mentir, à moins que d'avoir beaucoup le l'un et de l'autre, on n'a pas l'esprit comme il seroit à lesirer, En quelque lieu qu'on se rencontre il faut penetrer es choses qui se vont produire, et prevoir ce qui doit rriver, quoique le succès en paroisse encore douteux ; ar d'attendre qu'on en soit averty, peu d'amis s'en veulent harger, et les evenemens n'instruisent que les moins sabiles. Mais comment peut-on se servir de ce conseil ? l faut observer que tout parle à sa mode, un nuage espais

Re 76 Discours fait sentir l'orage avant que le tonnerre gronde, et rien ne se - passe dans le cœur ni dans l'esprit qu'il n'en paroisse quelque marque sur le visage ou dans le ton de la voix, ou dans les actions, et quand on s'accoutume à ce langage il n'y a rien de si caché ni de si broüillé qu'on ne découvre et qu'on ne desmesle. Quelqu'un disoit à une Dame. « Que faut-il que je fasse pour vous persuader que je vous aime? » — « Il me faut aimer, luy dit-elle, et je n'en douterai plus.» Elle avoit raison, la verité quand elle parle est toujours éloquente, mais ce qu'on feint ne se peut montrer bien naturel. Car le Soleil en peinture n'éclaire ni n'eschauffe, l'eussionsnous de la main de Mignard, ou du Brun!, ou d'Appelle“ et les faux soupirs, ny les fausses larmes n'ont rien qui sente un profond regret. Il est vrai qu'une feinte quise sert d'un moyen reel et veritable est plus difficile à découvrir. Un homme se croit fort bien auprès d'une Dame, qui néanmoins ne fait que semblant de l'aimer. Il prend congé d'elle pour aller à l'armée, et cette Dame s'aflige, elle pleure, elle devient jaune, elle tombe en langueur, enfin elle est si sensiblement touchée qu'on diroit qu'elle va mourir. Si cet homme n'en descouvre la cause, plus il se connoistra en veritable douleur, plus il sera persuadé de sa bonne fortune. Mais si tout cela se fait pour un autre qui parte en mesme temps, et pour le mesme voyage, celui que cette Dame trompe ne se desabusera pas aisément. Les mieux faits et les plus galans s'attachoient auprès de la ***?}; outre qu'elle ne s'en faschoit pas, elle s'aimoit fort à la Cour, et je prenois garde qu'elle vouloit plaire à tout le monde et presque indifferemment. Il arriva qu'elle fut appelée en un païs étranger, et quand elle se vit contrainte de quitter tout ce qu'elle avoit de plus cher en France, elle eut des regrets bien vifs et bien cuisans. Ceux qui prenoient congé d'elle en secret la voyoient fondre

De l'Esprit 77 1 larmes, et chaque particulier s'en faisoit honneur, mme si elle n'eust pleuré que pour luy. Il me semble aussi qu'avec cét esprit dont nous parlons, a trouve en toute rencontre, et sur toute sorte de sujets ce u'il y a de meilleur et de plus agreable à dire. Il arrive lesme souvent qu'on fait ce qui semble impossible, et u'on découvre quelque expédient et quelque remède 1x choses les plus desesperées. Car il n'y a presque rien ui ne se puisse faire quand on a l'esprit d'en connoistre s moyens, et l'adresse de s'en servir. Enfin comme l'esprit t d'une si grande estenduë, et qu'il se montre sous tant e formes differentes, il seroit bien malaisé de dire tout ce ue c'est que d'avoir de l'esprit sans faire un fort long iscours ; et quoi qu'il soit vrai qu'on ne sçauroit avoir op d'esprit, je croy neanmoins qu'on n'en sçauroit trop eu parler. Le monde se plaist à voir bien faire les choses, ais on n'aime pas que ceux qui les font en discourent eaucoup ; c'est la mode, et je la trouve bien fondée. Car rs qu'on parle d'une chose où l'on excelle, encore qu'on e dise rien de soy-mesme, il semble pourtant qu'on veuille urner le discours sur son sujet, et qu'on cherche des üanges, ce qui sied toûjours mal. Il arrive aussi que quand n est achevé en quoique ce soit on s'y accoustume, on garde cela presque indifferemment, et comme une chose rt commune, ou du moins fort facile ; et peut-estre que I.L.P.1 passe des mois entiers sans dire un mot de la uerre. Ainsi les plus habiles ne parlent pas volontiers de habileté, ny les plus braves de la valeur. Je voy mesme ue les plus belles femmes qui sçavent discourir sur tant de jjets, n'aiment pas à parler de la beauté. Tout cela neanloins ne tire pas à consequence pour des personnes qui nt en particulier, et qui n'ont rien à faire qu'à s'instruire, u'à s'éclaircir, et mesme qu'à se divertir de tout ce qui se resente ; et quand on est de la sorte, on n'a pas plus

78 Discours d'égard à la mode qu'en avoient les solitaires de la Thebaïde. Il faut s'accoûter de bonne heure à connoître l'esprit, je veux dire à juger ce qui se trouve de plus rare et de plus grand prix en tout ce qui regarde l'esprit ; et ne pas s'abuser de ce qui n'en a que l'apparence ; car on s'y trompe frequemment, et mesme les plus habiles qui gouvernent le monde. Ce ne sont pas les regles ni les maximes, ni mesme les sciences qui font principalement réüssir les bons ouvriers, et les grands hommes. Ces choses-là peuvent beaucoup servir pour exceller, et mesme il semble qu'elles soient necessaires ; mais on peut les avoir et ne rien faire que de fort commun si le reste manque. Qu'y faudroit-il donc ajouter ? Ce seroit de l'esprit, du sentiment, et de l'inven* tion ; ce seroit de pouvoir découvrir sur les sujets parti= culiers tout ce qu'il y a de meilleur à faire, et tout l'avantage qui se peut tirer du temps et des circonstances. Car les regles qui ne regardent rien en particulier n'en peuvent pas instruire. De sorte qu'un Peintre à moins que d'avoir le genie de Raphaël en pourroit sçavoir plus que luy et n'estre qu'un mediocre Peintre. Comme aussi un General d'armée pourroit avoir plus de regles, plus de science, et plus de maximes que le Duc de Parme!, et n'estre pas fort habile dans la guerre. Il me semble donc que pour exceller en tout, c'est le point de la plus haute importance que d'avoir de l'esprit, mais il ne sert que bien peu d'en estre persuadé, si l'on n@ sçait en mesme temps que l'on en peut acquerir. Encore que cette question paroisse douteuse à la plus part du monde, elle ne l'est pourtant pas à mon égard?. Je voy tresnettement que l'heureuse education y contribuë, et peuestre plus que la nature : et je voudrois bien le pouvoir montrer aussi clairement que je le connois. ,

De l'Esprit 79 Il y a deux sortes d'esprits!. Les uns qui sont en petit nombre, comprennent les choses d'eux-mesmes. Ce sont eux qui ont cherché dans les idées de la nature et qui ont inventé ou perfectionné les arts et les sciences. Les autres qui sont d'un naturel plus paresseux ou plus negligent, n'inventent pas pour l'ordinaire, mais ils comprennent ce que leur disent les inventeurs, tantost plus viste, tantost plus lentement, Car on observe encore plusieurs differences, tant des uns que des autres, je veux dire des inventeurs, et de ceux qui n'inventent pas. Il est certain que cette premiere disposition qui nous rend capables d'entendre, nous vient quand nous venons au monde, c'est un present du Ciel, c'est une lumiere naturelle qui ne se peut acquerir, mais elle s'augmente, elle s'éclaircit, elle se perfectionne, et c'est ce que nous appellons acquerir de l'esprit. Or en quelque ordre d'esprit que l'on se rencontre, il ne faut pas douter que l'on n'en puisse acquerir. Si l'homme le plus éclairé naturellement se ressouvient de quelle veuë il regardoit les choses dans son enfance, et qu'il examine comme elles luy paroissent dans un Âge plus avancé, peut-il mettre en doute qu'il n'ait acquis de l'esprit? Et pour le commun des hommes, l'experience donne à connoistre si visiblement qu'ils y peuvent faire du progrès, qu'il ne semble pas seulement que leur esprit s'augmente, mais aussi qu'il en vienne comme par inspiration à quelques-uns, qui faute d'experience ou d'instruction n'en témoignent pas la moindre apparence, et qui neanmoins deviennent tres-intelligens et tres-habiles, quand on les sçait mettre dans les bonnes voyes. Le secret consiste à les entretenir sur les moindres sujets de tout ce qui peut elever leur intelligence, et luy donner de l'étenduë, mais à ne leur rien dire qui ne soit vrai, qui ne soit clair et bien demeslé. Il me semble aussi que pour acquerir de l'esprit, et pour

LE LL 80 Discours se perfectionner en toute autre chose, l'exemple et le commerce des personnes rares est un moyen bien facile et bien assuré. Un jeune homme qui devient amoureux d'une femme qui se connoist à ce qui sied bien, et qui le sçait pratiquer, combien pensez-vous qu'il se peut rendre honneste homme auprès d'elle ? car naturellement l'amour donne des inventions pour plaire à la personne qu'on aime ! ; et si cette Dame juge sainement de tout, il n'y a que le merite exquis et les manieres nobles qui la puissent gagner. De sorte que si ce jeune homme se prend bien à vivre ou à parler en sa presence, un souris, un clin d'œil luy fait sentir qu'elle l'approuve et le confirme dans les bonnes voyes. Que s'il vient à dire une impertinence, ou à faire une action grossiere, ou de mauvaise grace ; le moindre rebut le corrige mieux que toutes les remontrances d'un gouverneur. Et puis comme on a du plaisir à penser à la personne qu'on aime, et que ses façons reviennent devant les yeux, et repassent doucement dans l'imagination, elle imprime en ce jeune homme tout ce qu'elle a de plus rare et de plus aimable". Car rien ne se communique plus aisément que ce qui plaist. Comme on croit aussi qu'une belle femme ne se peut défendre d'aimer une fois en sa vie, et que le destin l'ordonne, elle doit bien souhaiter que ce soit un honneste homme qu'elle aime, quand ce ne seroit qu'elle en devient plus honneste et plus agreable. D'ailleurs cela nuit beaucoup à la reputation d'une Dame qui peut choisir, quand on a le moindre soupçon qu'elle fait cas d'un impertinent, ou que mesme elle souffre d'en estre aimée, D'ailleurs, on se peut assurer que les passions ne sont pas de mesme nature, quoy qu'on les comprenne sous un mesme nom. Par exemple, on est triste de perdre une personne qu'on aime, comme on l'est de se voir ruïner sans ressource. Mais ces tristesses produisent des effets tout

"oo De l'Esprit 81 differens, et celuy qui voudroit observer deux hommes vivement touchez, dont l'un verroit mourir sa Maîtresse, et l'autre perir tout son bien dans un naufrage, trouveroit dans leurs actions et dans leurs mines des mouvemens bien divers. Et qui seroit assez habile par une longue experience, pourroit découvrir seulement à les regarder les sujets de leur desespoir, Outre que selon la cause des passions il y a toûjours quelqu'autre sentiment qui les accompagne. Celuy qui s'afflige de la mort d'un amy, mesle dans ses regrets des mouvemens de tendresse et de pitié. Cét autre qui vient de perdre sa reputation, dans l'excès de son déplaisir est encore tourmenté de la colere et de la honte. Et puisque les mouvemens de l'ame plus ou moins nobles, font aussi des effets plus ou moins dignes de loüange, i] est certain que quand on aime une personne d'un merite exquis, cet amour remplit d'honesteté le cœur et l'esprit, et donne toûjours de plus nobles pensées!, que l'affection qu'on a pour une personne ordinaire. Il me semble que pour acquerir de l'esprit, et pour apprendre à s'en bien servir, il faut toûjours essayer de voir quelque chose de mieux et de plus haut prix que ce qu'on a fait: c'est le moyen de s'achever. Mais il arrive quelquefois qu'on approche tant de la perfection qu'on s'en peut réjoûir comme si on l'avoit trouvée, et peut-estre qu'on la trouve en quelque rencontre, et qu'on n'y devroit pas estre si défiant. Il est certain qu'il n'y a rien de si malheureux que de n'avoir point d'esprit ; que c'est par là que beaucoup de gens qui s'imaginent d'estre en honneur, sont diffamez ; qu'avec un defect si honteux tous les avantages de la naissance et de la fortune sont inutiles pour se mettre en reputation parmy les honnestes gens, et pour s'en faire aimer ; qu'il n'y a point de bonnes qualitez qui plaisent, si la sottise les accompagne, et qu'il se trouve bien peu de MÉRÉ Il, 6

oo 82 Discours sots qui ne le soient par leur faute. De sorte que je suis persuadé qu'on ne sçauroit assez rechercher les moyens d'avoir de l'esprit, et que c'est la plus utile, et la plus belle chose du monde. On se doit bien garder de confondre, comme quelques personnes font, la simplicité avec la sottise. La sottise me semble toûjours insupportable de quelque façon qu'elle se presente. Elle est opiniastre, incommode, arrogante, envieuse, perfide, ingrate, chicaneuse, formaliste, bourgeoise, pedante, affirmative, avare, interessée en tout, et fort rigoureuse à conserver ses droits. Elle n'admire que la fortune et l'establisement, et je prens garde que les choses du plus haut prix luy sont comme autant de chimeres. Je voy de plus, qu'elle ne se conduit que par coustume, et qu'elle ne manque jamais de prendre la route des sots. Car la sottise n'a pas moins d'aversion pour l'esprit que l'esprit pour la sottise. Cela me fait souvenir que les Macedoniens estoient bien sots, et bien injustes, de vouloir qu'Alexandre vescuist toûjours à la Macedonienne, et je trouve tout-à-fait raisonnable ce que leur disoit ce Prince, que depuis si longtemps qu'il couroit le monde, il avoit veu que les estrangers faisoient quantité de choses beaucoup mieux que les Grecs, et qu'il en vouloit profiter!. Mais la simplicité se montre douce, accommodante, docile, esgale, juste, fidele, liberale, reconnoissante, et peu soupçonneuse. Elle ne se desfie que d'elle-mesme ; et quand elle fait quelque faute, elle aime bien qu'on l'en avertisse, et tasche de s'en corriger. Elle admire les bonnes qualitez qu'elle n'a pas et fait ce qu'elle peut pour les acquerir. Comme elle prend en gré tout ce qu'elle peut expliquer à son avantage, elle voudroit que tout le monde fust heureux. Que si sa lumiere n'est pas d'une grande estenduë, ce qu'elle en a, pour le moins est si pur, qu'elle

oo De l'Esprit 83 sent bien ce qui luy manque, et qu'elle est toujours preste à le recevoir. Cette simplicité n'a rien qui ne soit noble, et je trouve mesme qu'elle sied bien à l'esprit. C'est un témoignage d'un esprit bien juste, et bien clair-voyant que d'aller toujours droit au but, et de ne prendre jamais rien à gauche, ni de travers. Combien voit-on de gens qui sont perpetuellement éloignez du vrai sujet dont on s'entretient, et qui s'offensent de ce qui les devoit obliger ? La mocquerie est une marque d'un petit esprit!, et d'une méchante inclination : à moins que ce ne soit une mocquerie d'enjoûment, qui n'a rien de malin, ny d'injuste, et qui ne choque personne, comme celle de Madame de ***, et de cette autre Dame que vous connoissez, et qui s'y plaist encore plus qu'elle : Cette sorte de mocquerie est obligeante, et je voy qu'on ne la pratique jamais qu'avec les personnes qu'on aime, ou du moins qu'on est bien aise de voir. Je remarque aussi, que lors qu'on se rencontre avec des gens qui valent beaucoup, ou qu'on lit des Auteurs qui ont quelque chose de rare, s'il arrive qu'on n'y prenne pas garde, c'est un fort mauvais signe, et cela veut dire non seulement qu'on manque d'esprit, car rien n'échape à l'esprit, mais aussi qu'on n'a pas les bonnes qualitez qu'on n'a sçeu découvrir en ceux qui les ont°. Il y a des gens qui semblent dans le monde avoir plus d'esprit que les autres, mais qui n'ont à les bien examiner qu'une imagination confuse qui leur presente beaucoup de fausses visions sans aucun discernement, ce sont les moins capables d'instruction. J'en ay pourtant vû qui sont devenus fort raisonnables. Il faut pour cela qu'ils soient bien dociles, ce qu'ils ne sont pas volontiers, et leur communiquer du goust et de la justesse, ce qui n'est pas encore bien aisé. Le meilleur moyen pour leur donner

PL 84 Discours de l'esprit, c'est d'éclaircir, et de regler leur imagination, et d'en faire une espece d'intelligence. Cela se peut en l'occupant sur des sujets fins et subtils, d'une grande estenduë, et peu sensibles ; car l'imagination naturellement ne s'exerce que sur des sujets bornez et particuliers. Mais quand elle s'accoûtume par reflexion à considerer ces objets tout d'une veuë, qu'elle se fait une idée de ceux qui sont d'une mesme nature, qu'elle separe ceux qui n'ont rien de commun, et qu'elle regarde les choses non seulement comme elles paroissent, mais qu'elle essaye aussi de penetrer ce qu'elles sont, il me semble qu'à la longue elle se tourne en intelligence, ou du moins qu'elle en approche beaucoup. C'est acquerir de l'esprit, que de se rendre plus habile en tout ce qui regarde la vie. Cét avantage consiste à nous bien servir des choses qui dépendent de nous pour vivre plus heureusement. Mais il faut observer qu'il y a bien de la difference entre un habile homme, et un habile ouvrier ; car un habile homme qui se sçait bien conduire en tout ce qui le peut rendre heureux, ne sçait le plus souvent que cela. Et pour l'ordinaire les meilleurs artisans ne sont habiles que dans leur mestier, parce qu'ils n'ont guere pour but que d'en trouver la perfection, et qu'ils ne l'aiment que pour elle-mesme. Ainsi le Tasse, le plus habile Poëte de son temps, n'estoit pas un habile homme, comme on le peut juger à sa conduite. Et parce que la Poësie est un peu suspecte d'imprudence ; ces divers talens se peuvent remarquer en toutes sortes de professions ; comme entre deux Generaux d'armée, dont l'un sera plus grand Capitaine, et l'autre aura plus d'adresse à se faire valoir!, On voit encore des Ministres d'Estat qui gouvernent tresprudemment un Royaume, et qui ne font rien pour eux, ni pour ceux de leur maison. Il est vray que cela leur vient quelquefois de ce qu'ils n'aiment que l'honneur, et qu'ils

à De l'Esprit 85 méprisent les richesses. Mais c'est d'ordinaire que hors de leur mestier ils ne sont pas habiles gens. Au lieu qu'un autre Ministre d'Estat, qui sera fort ignorant dans la politique, parce qu'il sçait user à son avantage de tout ce qui luy arrive, et mesme des fautes qu'il fait, se rendra terrible et puissant, et sur tout sous un Prince qui n'y prend pas garde, et qui se repose sur luy. Mais en toute sorte de talent et de mestier, c'est une marque infaillible d'un petit esprit que d'en demeurer toûjours à un certain degré. Tous les grands hommes, tous les excellens ouvriers, ont cherché les moyens les plus cachez pour atteindre à la perfection ; Et les personnes qui se conduisent par l'intelligence, et sur des maximes bien certaines, font incessamment quelque progresz. Du reste, ce n'est pas une occupation penible, ni fascheuse que d'acquérir de l'esprit. Les plus attachez à leurs sens et les plus libertins! s'y plaisent quand on leur en ouvre l'entrée, et qu'on les y mene agreablement. Que si l'estude ennuie, ce n'est pas celle qui donne de l'esprit. Et de la sorte qu'on estude, on peut avoir appris tout ce qui s'enseigne et n'en estre pas plus intelligent. Car ce qui s'enseigne, ce sont des langues, ce sont des histoires ; c'est le cours d'une riviere, ou la situation d'une montagne ; ce sont des figures, des nombres, des raisonnemens fondez sur des principes qu'on n'entend pas, ou des loix que le caprice d'un legislateur nous a données. On sent bien quand on apprend tout cela qu'on n'en devient ny plus habile ny plus honneste, et c'est ce qui fait qu'on y passe fort mal le temps ; mais ce qui donne de l'esprit est toûjours agreable : jamais on ne s'en dégoute, et plus on s'y accoûtume, plus on l'aime. Car ce n'est pas le travail penible, ny les grands soins qui le font acquérir. La recherche en est douce et tranquille ; et quand on en prend le bon chemin on ne manque pas de s'y rendre.

hé re 86 Discours Il me semble que la sottise est l'aveuglement de l'ame, et comme nous aimons naturellement à connoître, il est certain que si les choses que nous appercevons par les yeux nous causent du plaisir, de cela seulement que nous les voyons, celles que nous découvrons par l'esprit, ne nous en apportent pas moins par le seul avantage que nous trouvons à les comprendre. Je m'imagine donc que ceux qui sont accoustumés à ces deux sortes de veüe, s'ils estoient contraints de renoncer à l'une ou à l'autre, ils seroient bien en peine du choix. Neanmoins j'ay demandé à des gens de bon sens, qui dans leur vieillesse n'avoient plus de si bons yeux, s'ils voudroient encore avoir les yeux de leur enfance, à condition d'en avoir aussi l'esprit ; Ils m'ont tous témoigné, qu'ils aimeroient mieux de l'esprit, que les yeux d'un aigle. Quoiqu'il en soit, je vous assure, Madame, et vous le sçavez mieux que moy, que tout ce qui nous apporte cette lumiere d'intelligence nous plaist, et je vous assure aussi qu'il n'est pas difficile de l'acquérir. Outre que je comprends la chose en elle-mesme, je la sçay par tant d'experiences, qu'il m'est impossible d'en douter, et je vous en diray une, s'il vous plaist de l'entendre. Je fis un voyage! avec le D.D.R. qui parle d'un sens juste et profond, et que je trouve de fort bon commerce. M.M. que vous connoissez, et qui plaist à toute la Cour, estoit de la partie ; et parce que c'estoit plutôt une promenade qu'un voyage : nous ne songions qu'à nous réjoüir, et nous discourions de tout. L.D.D.R. a l'esprit mathématique, et pour ne se pas ennuyer sur le chemin, il avoit fait provision d'un homme d'entre deux Âges?, qui n'estoit alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de luy. C'estoit un grand Mathématicien, qui ne sçavoit que cela. Ces sciences ne donnent pas les agrémens du monde, et cét homme qui n'avoit ny goust, ny sentiment,

ON ET ES SR EE De l'Esprit 87 ne laissoit pas de se mesler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenoit presque toujours, et nous faisoit souvent rire. Il admiroit l'esprit, et l'éloquence de M. du Vair!, et nous rapportoit les bons mots du Lieutenant Criminel d'O?; nous ne pensions à rien moins qu'à le desabuser : cependant nous lui parlions de bonne foy. Deux ou trois jours s'estant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentimens, et ne faisant plus qu'écouter, ou qu'interroger, pour s'éclaircir sur les sujets qui se presentoient, il avoit des tablettes qu'il tiroit de temps en temps, où il mettoit quelque observation. Cela fut bien remarquable, qu'avant que nous fussions arrivés à P°. il ne disoit presque rien qui ne fust bon, et que nous n'eussions voulu dire, et sans mentir c'estoit estre revenu de bien loin. Aussi pour dire le vray, la joye qu'il nous témoignoit d'avoir pris un tout autre esprit, estoit si visible, que je ne croy pas qu'on en puisse sentir une plus grande ; il nous la faisoit connoistre d'une maniere envelopée, et mystérieuse. Quel changement subit du sort qui me conduit ! J'estois en ces climats où la neige et la glace Font à la terre une horrible surface Pendant cinq ou six mois d'une profonde nuit; . Après quand le Soleil y revient à son tour, Il se montre si bas, et si pasle et si sombre, Que c'est plutôt son fantosme ou son ombre, Que l'aimable Soleil qui rameine le jour. Dans un triste silence et comme en un tombeau Je cherchois à me plaire, où l'extrême froidure, Ensevelit au sein de la Nature, Par un nuage espais ce qu'elle a de plus beau', « Cependant, continuoit cet homme, je ne laissois pas

RO RE ER 88 Discours d'aimer des choses qui ne me pouvoient donner que de tristes plaisirs, et je les aimois, parce que j'estois persuadé que les autres ne pouvoient connoistre que ce que j'avois connu. Mais enfin je suis sorti de ces lieux sauvages, me voila sous un Ciel pur et serein. Et je vous avouë que d'abord n'estant pas fait au grand jour, j'ay esté fort ébloüi d'une lumiere si vive, et je vous en voulois un peu de mal ; mais à cette heure que j'y suis accoustumé, elle me plaist, elle m'enchanté, et quoique je regrette le temps que j'ay perdu, je suis beaucoup plus aise de celuy que je gagne. Je passois ma vie en exil, et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi vous ne sçauriez croire combien je vous suis obligé.» Depuis ce voyage, il ne songea plus aux Mathematiques qui l'avoient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration 1. Mais puisque l'esprit, qui paroist au dessus de tout, se peut acquerir si viste, et si aisément, d'où vient qu'il faut employer beaucoup de temps et de peine pour atteindre à des choses de peu d'importance, et qui ne devoient rien couster au prix de l'esprit ? Je me suis imaginé, Madame, que vous pourriez vous en estonner, et sans mentir, cela semble bien estrange. Vous souvenez-vous de cet homme, qui après vous avoir dit beaucoup de raisons, ne pouvoit assez admirer, qu'il n'y en eust pas une seule en un si grand nombre, qui fust assez heureuse pour vous plaire ; et qui vous disoit si souvent : (Et bien, si celle-là n'est pas bonne, il en faut chercher quelque autre.» Je ne sçay si je n'en trouveray pas une, non plus que luy, qui soit à vostre goust : Ne seroit-ce point que tout ce qui donne de l'esprit est agreable, et que ces autres choses qu'on n'apprend qu'avec beaucoup de difficulté sont ennuyeuses © Car outre que ce qui nous plaist nous rend attentifs, et que ce qui nous ennuye nous assoûpit ; il arrive aussi que nous mettons volontiers dans

De l'Esprit ostre cœur les choses qui nous satisfont, et qu'en y repenant avec plaisir, nous les apprenons tout aussi-tost, et ans peine, au lieu que nous rebuttonons celles qui nous égoustent ; et si à force de nous les redire, on les fait ntrer dans nostre pensée, nous taschons de les en chasser. me semble aussi que l'esprit s'est rencontré d'une ature vive et prompte, qui se répand de tous costez en un oment à peu près comme un éclair ; car l'esprit est une spece de lumiere, et la lumiere se produit et se refléchit tout d'un coup, ou du moins en fort peu de temps. Et puisiln'y a que l'esprit qui puisse donner de l'esprit, et comme ceux qui ont bien fait, sçavent prendre les bons biais, et les plus courts pour en communiquer, il ne faut pas estre surpris, ils en donnent si viste aux personnes qui ne le negligent pas, ny si les autres qui cherchent des connoissances qui ne sont pas de si haut prix les achètent si cherement ; c'est que la pluspart de ceux qui les montrent, n'en sçavent pas es meilleurs moyens. Tout dépend de bien voir ce qu'on veut montrer, de s'accommoder au genie de la personne qu'on instruit, et principalement de luy rendre raison des moindres choses. Car il y a toüjours une cause naturelle, quoi qu'enveloppée, qui fait qu'une chose est mieux d'une açon que d'une autre ; et quand on la découvre à celui qu'on enseigne, il en sçait autant que le Maistre. J'en ay reu des effets surprenans, et je veux vous en dire un, qui l'est pas de grande valeur, mais qui me semble assez rare. Il n'y a pas long-temps que je me rencontraï avec un eune homme!, dont l'enfance par un desordre de amille avoit esté fort negligée ; mais qui chantoit agreablement sans l'avoir beaucoup appris : et par un instinct naturel, il se mesloit aussi tant soit peu de peindre. Il me it voir le plan d'une place qui venoit d'estre assiegée, et arce qu'il parloit en homme qui sçavoit peindre, je luy lemanday s'il avoit long-temps appris, et sous quel

A Re RUES ee ere à EM RU UE de en 90 Discours maistre? Il me répondit, qu'il s'y estoit pleu dès son enfance ; mais qu'il n'avoit jamais eu de maistre. «Il faut donc, continuai-je, que vous ayez leu des Livres de Peinture. »—« Encore moins, me dit-il en rougissant, je ne sçay ny lire, ny écrire, et j'en suis au desespoir. » Et comme je l'asseurois qu'il n'y avoit rien de plus aisé ; « Si je croyois, me dit-il, pouvoir apprendre l'un et l'autre en deux ou trois ans, il n'y a rien pour cela que je ne voulusse faire, mais il n'est plus temps d'y penser.» Je m'estois apperceu que ce jeune homme estoit né pour avoir de l'esprit, et pour estre honneste homme ; et voyant d'ailleurs qu'il avoit le sentiment des tons, et la main faite à dessigner# « Vous le sçauvez, luy dis-je, aussi-bien que moy dans deux ou trois mois, à la vitesse prés, qui ne se peut acquerir que par l'habitude » ; et je ne le trompay pas ; car je luy donnay un maistre, qui luy fit comprendre en moins d'une heure, ce que c'est qu'écrire, et pourquoy cela se fait Que c'est pour marquer les sons qu'on prononce en parlant: Que la voix ne se peut appuyer que sur cinq lettres, qu'on nomme des voyelles, mais aussi que la langue prend divers chemins pour y aller, et que ces chemins sont marquez par un petit nombre de figures qu'on appelle des consones ; Que ces lettres selon qu'on les employe et qu'on les dispose, font connoistre la difference des mots; à peu prés, comme dans la Musique, on marque par de certaines figures les changemens de tons. Que pour apprendre à bien lire, et à bien écrire en peu de jours, il se faut appliquer à l'un et à l'autre en mesme temps, et que c'est une extrême ignorance aux Maistres de ne s'en estre pas avisezi, Ce Maistre luy dit encore d'autres choses, que je passe sous silence, parce qu'à dire le vray, ce n'est pas le plus agreable sujet dont je vous puisse entretenir ; et si comme vous dites, Madame, je ne songeais qu'à vous plaire, ce ne seroit pas en prendre le plus droit

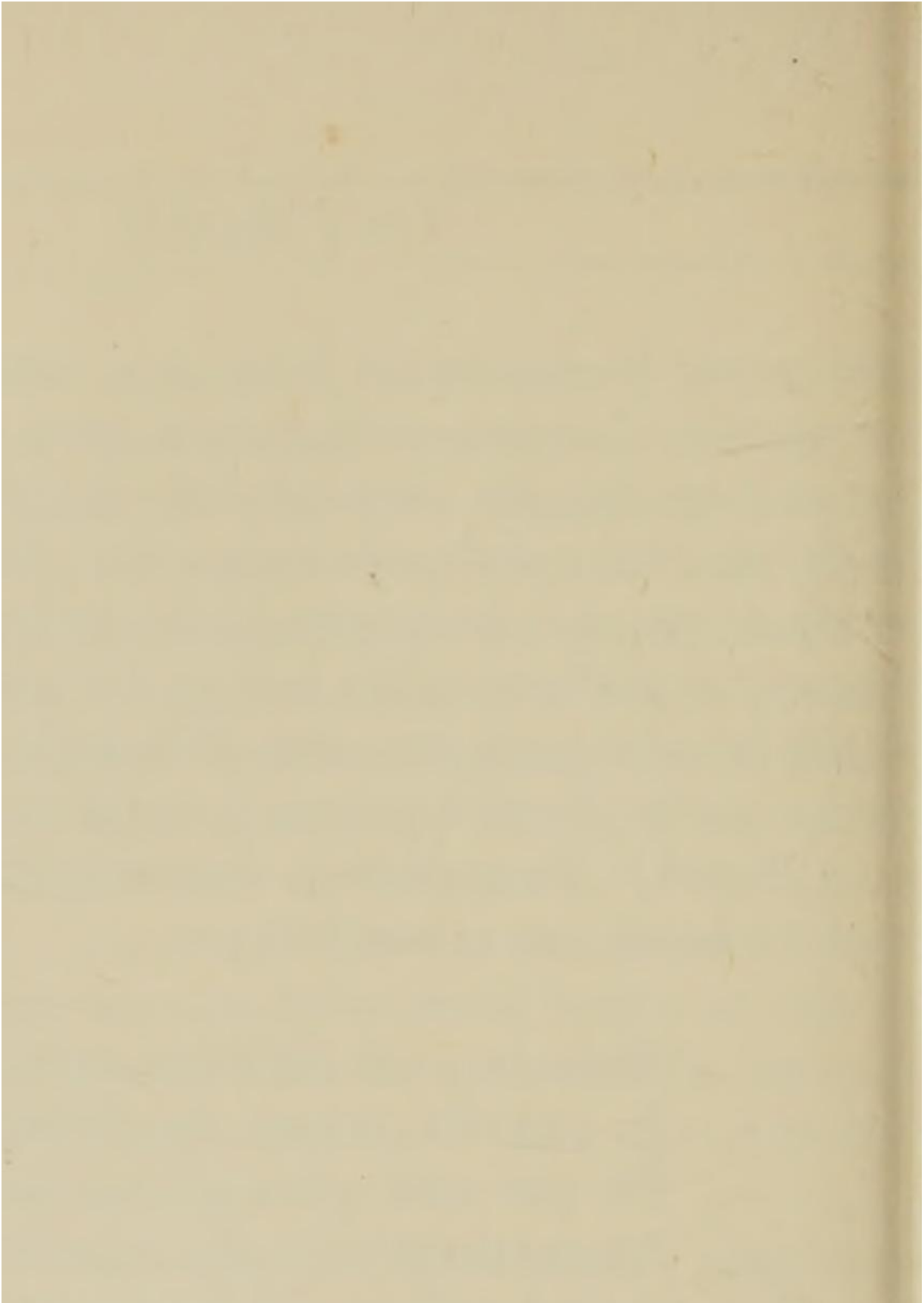
De l'Esprit emin. Mais je me suis jetté en celui-là, pour vous faire tendre, que dans les plus petites choses qu'on enseigne, peut employer de l'adresse et de l'invention, et que tte adresse, ou cette invention, outre qu'elle épargne du mps et du chagrin, elle forme le sens, elle ouvre l'esprit t le prepare à de plus belles connoissances. Dans les preceptes qu'on donne il y a, ce me semble, n grand défaut, dont les meilleurs Maistres ne sont as exempts; c'est qu'ils instruisent d'une maniere obscure, omme les Oracles, sans rendre raison de ce qu'ils disent. esar le plus grand homme de guerre qu'on ait jamais vü, e dit que bien rarement ce qui l'obligeoit à camper, ou ranger son armée, plütost d'une façon que d'une autre!, n ne laisse pas de bien apprendre à faire une chose sous es excellens ouvriers, qui n'enseignent qu'en donnant e parfaits modeles". Mais outre qu'on n'apprend sous ux à bien faire ce qu'on fait, que comme une bonne lachine et bien montée, qui ne sçait comment elle se muë, et qu'on n'apprend à le bien faire que par une ngue pratique ; il arrive aussi que ce talent se borne en)y-mesme, et que par tout ailleurs on n'est pas plus abile que si on ne l'avoit point : Au lieu que celui qui smprend la raison de ce qu'on luy montre, s'y rend laistre du premier coup. Cette raison est quelquefois lus belle et plus utile que la chose mesme ; et toutes jes onnes raisons ont tant de rapport entre elles, que celui ui sçait observer dans un métier le bien et le mal, et qui jit la cause de l'un et de l'autre, se trouve fort éclairé dans us les mestiers ; mais les gens qui ne font bien, que parce 'on leur a donné cette habitude, ne sont jamais asseurez > bien faire une chose, et ne sont pas plus habiles, comme ay dit, pour en faire une d'une autre nature. Je ne voy rien de si rare, ni qu'on doive tant rechercher, que d'avoir du goust, et de l'avoir fin, sur tout dans

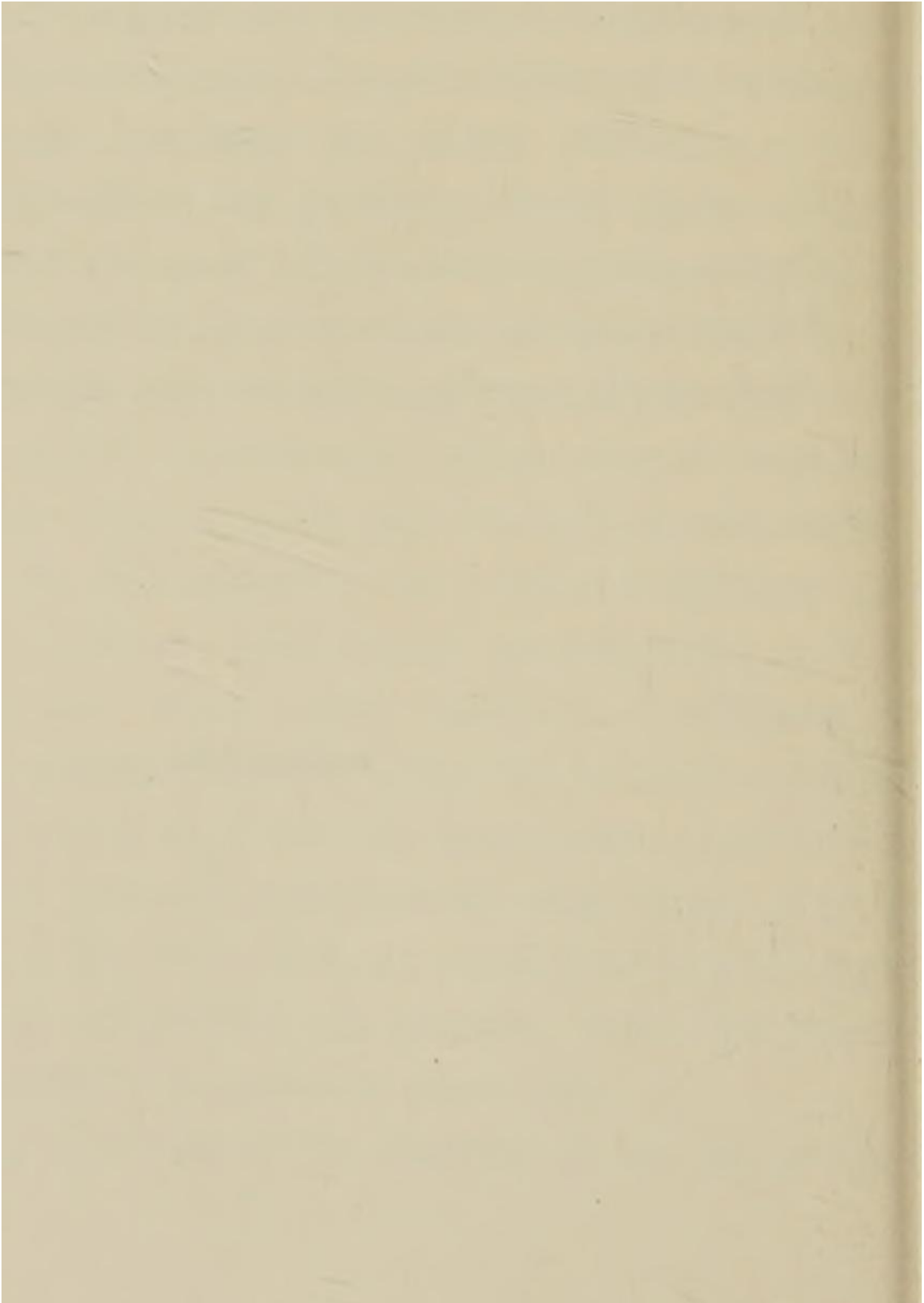
oo 92 Discours les choses qui concernent l'esprit et les agrémens. Quelque personnes l'ont naturellement bon, et beaucoup d'autre l'ont mauvais ; mais quoyqu'on l'ait mauvais on se le peu rendre bon, à force de regarder les choses qui sont bien et d'examiner comme il faut qu'elles soient pour estr: achevées. Quand on peut tant faire que d'exceller dan une, et qu'on juge bien de son prix, on vient aisément. connoistre toutes celles qui sont exquisés, quoyqu'elle soient d'une autre nature ; parce que toutes les bonne choses se ressemblent par une conformité de perfection Si N...1 chante où je suis, il me semble, que je vous enten: parler, et ce n'est pas tant vostre voix, quoyqu'elle soi douce et flateuse, qui me repasse alors dans l'imagination que je ne sçay quoy de juste, et d'insinuant, qui charmk ceux qui vous écoutent". On ne sçauroit trop s'attacher au bon sens, on y fai toüjours quelque progrès, en considerant chaque chos en elle-mesme, et sans prévention. La haute intelligen@ l'élève, et la délicatesse du goust le subtilise. Or le bot sens, n'est autre chose que le bon esprit, et mesme ce qu s'appelle bien juger, n'est en effet que bien connoistre @ qu'on examine. En verité le monde ne sçait guere ce qu c'est que l'esprit, ny par quelle voye on en peut acquerir Un faux brillant, qui ne vient que d'une imaginatiot boüillante et confuse, passe aisément pour un espti agreable, pourveu que la maniere de la Cour y soit bië observée, et la pluspart des habiles, qui font élever leut enfans, sont persuadez qu'il ne faut qu'avoir beaucou estudié pour avoir bien de l'esprit. Mais je prens garde que ce qu'on entend par la profonde science, et la grand erudition, produit un grand nombre de sots, et fort pe de gens raisonnables. Quoy donc à quel Saint se faut voüer? Ceux qui ont de l'esprit, et qui l'ont bien fait e peuvent donner, et c'est en les pratiquant qu'on devien

De l'Esprit 93 nneste homme. Il me semble que pour avoir cét esprit, faut l'avoir au dessus de l'interest, et d'une estenduë finie. Peu de gens vont jusques-là, et mesme Cesar, un s plus grands hommes qu'on ait jamais veu, me iroist en quelques rencontres bien interessé et bien orné : comme quand il parle si avantageusement de ielques François, qui trahissoient leur party pour servir s Romains, qu'il témoigne assez par là, de n'avoir rien ouvè de plus beau que tout ce qui contribuoit à sa andeur!. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il en parloit > la sorte, pour engager les autres François à suivre l exemple si lasche ; car de ce temps-là ses beaux écrits : se lisoient point en France : et puis on sent bien ce ü part du cœur; c'est, à dire le vrai", que l'interest us rend presque tous injustes, non seulement dans nos tions, mais aussi dans nos jugemens ; et de-là vient l'on fait cas des gens heureux qui peuvent servir, et on ne regarde pas les miserables. Qui sera donc capable : bien juger? Les Dieux qui n'ont besoin de rien, et les mmes qui se passent de tout, et qui connoissent la ture des choses, comme parle un grand Poëte*. Il faut prendre cette sorte d'esprit, ou du moins en procher le plus .qu'on peut ; et je ne trouve rien de ...eilleur pour s'y perfectionner, que d'essayer toûjours se connoistre à ce qui doit plaire, de le pratiquer le plus l'on peut, et de n'avoir pour but que de s'achever dans onnesteté, ou du moins que ce soit là comme la derniere | de tout ce qu'on apprend ; car il me semble que c'est onnesteté parfaite et consommée, qui nous peut rendre ureux en cette vie, et dans l'autre. Du reste ce n'est pas une chose à negliger pour acquerir l'esprit, que de lire les bons Autheurs, et d'écrire le eux qu'on peut sur toute sorte de sujets. Outre l'avane qu'on en tire en ce qui regarde l'esprit, il arrive

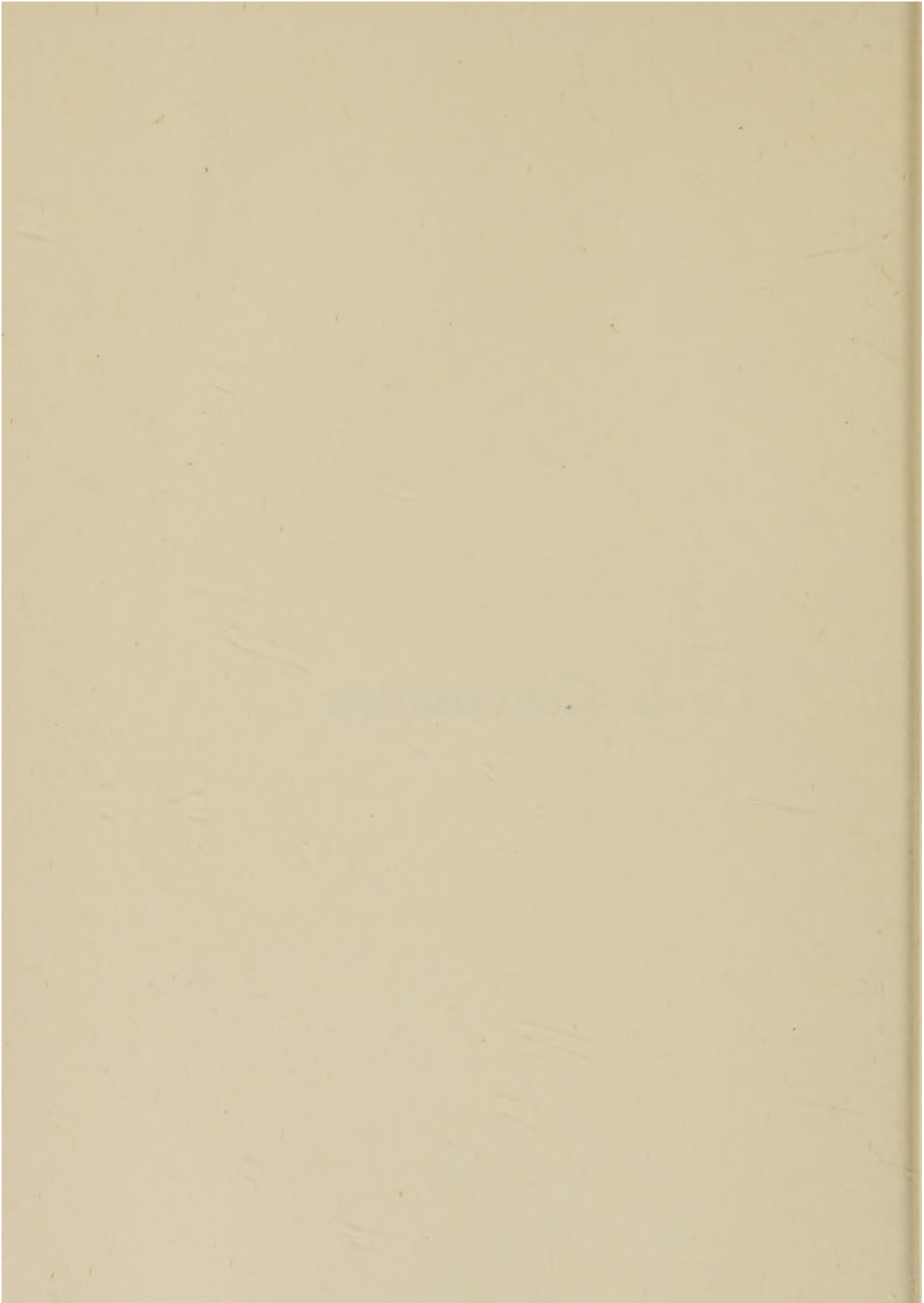
— 94 Discours tousjours que cette occupation quand on s’y prend
bien donne une justesse, une pureté de langage, une netteté d’expression, et
sur tout une marche assurée qu’on n’ap: prend point dans le commerce du
monde. Il faut aime les Autheurs qui pensent beaucoup, qui jugent toûjour:
bien, et qui disent d’excellentes choses. La bonne manier: de les dire, qui
n’est pas si considerable pour former l’esprit ne laisse pas néanmoins d’estre
de consequence, parc qu’elle vient principalement du bon goust, et qu’elle
er donne à ceux qui s’y plaisent. Par ces excellentes chose: je n’entens pas
que tout ce qu’on écrit brille, et soit dk haut prix : cela seroit assez difficile;
quand on le pourroï on s’en devroit bien empescher, car il faut que tout soïi
tempéré pour estre agreable. Je me souviens qu’autrefois après avoir
longtemp: discouru, vous me faisiez souvent lire, et qu’aussi vou: lisiez
vous-mesme, et quand vous remarquiez quelqu defaut dans la justesse, ou
dans le bon air, j’en cherchois Î: cause avec vous, Madame, et quelquefois je
vous aidois“ rajuster de certains endroits comme ils devoient être, at moins
selon vôtre goust, que je tiens le plus pur, et le plus parfait du monde!. Je
voyois qu’en tout ce que nou: lisions de considerable?, vous estiez
sensiblement touchée un peu plus, un peu moins, selon que vous le deviez
estre et si par un excez de delicatesses vous veniez à rebuter uni bonne
chose, cela mesme vous estoit avantageux, et j’e estois bien aise; car vous
aviez toûjours l’adresse, € l’invention * d’en remettre en la place de la moins
bonfi une meilleure, et j’avois le plaisir de la gouter. Que si j’e remarquois
de bien pensées qui fussent mal dites, je vou engageois souvent à les bien
dire, et vous leur donniez pa une expression fine, ou tendre, ou galante,
selon les sujets tout l’agrément qu’elles pouvoient recevoir. S’il est possible
d’acquérir de l’esprit et de se perfec

De l'Esprit 95 jonner par le moyen de la lecture, comme il n'en faut as douter, c'est assurément par cette voye en prenant art et l'adresse des plus achevez, et même si l'on peut, esprit de ceux qui l'ont le mieux fait : Mais il se faut bien arder de prendre leurs inventions, ni leurs pensées, si ce est qu'on encherisse par dessus les inventeurs, comme Irgile a pris quelques vers d'Homere, pour les mieux ourner, et le Tasse à mesme dessein en a traduit de l'un t de l'autre!, J'aurois bien encore à discourir, Madame, t ce ne seroit pas si-tost fait : Mais la nuit est bien avancée, Je sens le retour du Soleil, Et que mes yeux et ma pensée S'appesantissent de sommeil ; Si je venois à peindre un songe, une chimere, Pour un corps naturel, pour un tableau de prix, Mes amis en seroient surpris : La plus douce censure est toüjours bien amere, Et les plus indulgens de tous les beaux esprits M'avertiroient du moins que l'excellent Homere Sommeille quelquefois en ses divins écrits”.





De la Conversation MÉRÉ IL.



De fa Conversation A MADAME DE ***1 Ce me seroit un grand plaisir, Madame, si je vous pourois tant soit peu des-ennuyer ; vous m'asseurez que cela n'arrive quelquefois, vous qui n'estes ny trop caressante ly trop flateuse, et vous m'en assurez d'une maniere qui ne fait étrangement souhaiter que cela soit bien vray. Vais plus cette maniere me plaist, et moins j'ay de coniance : car quand je ne vous connoistrois pas d'ailleurs, je errois assez par là que vous estes la personne du monde plus delicate, et qui sentez le plus vivement tout ce qui 'est pas de bon air. Je n'ay d'esprit ny d'invention qu'auant que la joye m'en donne', et depuis quelque-temps je uis presque tousjours triste, et je me trouve au milieu de Paris comme dans une profonde solitude. Il me semble aussi, Madame, que je vous écris souvent ur des sujets que je n'eusse pas choisis ; et quand on veut crire, il ne faut pas esperer de rien faire qui plaise beauoup, ou qui puisse donner de l'admiration, à moins que D prendre quelque sujet agreable, et qu'on n'y sçache rouver des choses de haut prix. Il est vray que vous avez ién voulu que les sujets dependissent de ma fantaisie ; ais j'ay crû qu'il seroit mieux pour vous et pour moy, FA vous prissiez la peine d'en ordonner. Car on est tous

Er 100 Discours jours plus aise de s'entretenir d'une chose que d'une autre ; et pour ce qui me regarde, outre que le choix m'eust embarrassé, tous les sujets me sont presque égaux ; je ne m'attache à rien de particulier; et comme je n'ay que peu de science, je parle et juge de tout selon mon caprice. Aussi, Madame, je ne vous garentis que la sincerité de mes sentimens. Ceux qui se contentent de reciter les anciens, ne rendent pas le monde plus habile, Mais quand on cherche et qu'on dit quantité de choses qu'on ne tient de qui que ce soit, il se peut du moins qu'on en trouve quelqu'une que le monde ne sçavoit pas. Car c'est une erreur de s'imaginer qu'on ne peut rien dire qui n'ait esté dit¹, Un homme de bon sens charmé de la science, Et qui né sous l'aspect d'une heureuse influence De la beauté mortelle évitant les appas, N'aime que la vertu, ne va que sur ses pas, Et qui dans les secrets que cache la Nature, Cherche à mettre en son cœur une beauté qui dure ; Cet esprit éclairé qui ne se trompe en rien, Qui sçait que le merite est nostre plus grand bien, Et qui s'informe peu si ce fut d'une espée Qu'Achille fut blessé, ny si le grand Pompée Fut battu par sa faute, et Cesar à son tour S'il fut las de combattre, ou vaincu par l'amour? ? Cet esprit qui s'esleve au dessus des Etoiles, Qui des plus sombres nuits sçait penetrer les voiles, Et qui voit de luy-mesme en ce vaste Univers Les profondes raisons de tant d'effets divers, Un si sçavant Genie où la lumiere abonde N'a-t-il rien de nouveau qu'il puisse dire au monde ?

De la Conversation IOI Et pour répondre à ce que vous me demandez, Madame, et vous dire bien clairement ce que c'est que la meilleure et la plus belle Conversation, il me revient dans l'esprit qu'il seroit à souhaiter de sçavoir comme on s'entretient dans le Ciel, et d'avoir esté parmi ces esprits où paroist le bien pur et sans defect, dont il se pourroit bien que nous n'avons icy qu'une foible et legere idée. Il y a quelque apparence que pour peu qu'on se plust à rire en cette Cour si fine et si brillante, on s'y mocqueroit souvent de beaucoup de choses que nous admirons : mais quand cela seroit, nous ne devrions pourtant pas laisser de nous servir de nostre Esprit ; quoy que la perfection soit difficile à joindre, et que lors qu'on pense la tenir, elle s'échape aisément, tantost d'une façon, tantost d'une autre, c'est tousjours beaucoup que d'en approcher, et c'est mesme quelque chose que d'en prendre le chemin. Je ne voy pas qu'on ait encore exactement recherché s'il est possible de rencontrer cette perfection, et cela merite bien d'estre examiné. Pour moy, je ne doute point qu'elle ne se puisse trouver quand on la cherche par les bonnes voyes, et qu'on se sent une disposition naturelle aux choses qu'on entreprend. Car on peut découvrir en chaque sujet tout ce qui contribuë à la perfection, et de plus on y peut exceller, et mesme on peut aller plus loin que la perfection ne demande. Comme pour estre de bonne compagnie, on sçait assez qu'il faut dire des choses que les personnes qu'on entretient soient bien-aises d'écouter, et les dire agreablement. Or pour montrer qu'on en peut trouver la perfection, c'est qu'il arrive en quelque rencontre qu'on va jusques à l'excez, et qu'on fait plus rire, ou qu'on donne plus d'admiration qu'il ne seroit à desirer. Il est certain qu'on se peut rendre au but, et s'y tenir, puisqu'on peut aller au de-là. J'ay veu des gens qui se fâchoient de ce qu'on leur plaisoit trop ; et ne dit-on pas

0 T02 Discours que Neron parloit quelquefois à la belle Poppea, de luy faire donner la question pour apprendre d'elle par quel enchantement elle luy plaisoit plus qu'il n'eust voulu, Cette galanterie est assez particuliere, et voila sans mentir des sentimens bien bizarres ; mais au moins ils font connoistre que lors qu'on cherche à plaire, il est possible d'en acquérir la perfection, puisqu'en tout ce qui la compose, on peut aller plus loin qu'il ne faut, et qu'il ne reste plus pour cela que d'en assembler les parties dans un parfait temperament. Il est vray qu'on a besoin d'une grande justesse de goust et de sentiment pour découvrir cette juste proportion ; mais c'est assez que d'en approcher, parce que cette distance est insensible, et qu'on en voit les mesmes effets pour le commerce du monde. Celuy qui n'est pas loin de cette perfection, et qui fait une chose excellemment, se doit bien garder de le dire, quoy qu'on ne s'en apperçoive pas. Il est bien mieux d'y aller secrettement; car cette façon modeste donne plus d'envie d'observer si la chose est rare, et mesme elle en releve le prix. Mais il ne sied pas de faire un mystere de quoy que ce soit", et c'est un mystere que d'estre modeste à contre-temps. Il y a du bien et du mal en toute sorte de genre, et de maniere, et dans la pluspart des choses, le secret consiste à bien juger où l'on s'en doit tenir. Le plus grand usage de la parole parmy les personnes du monde, c'est la conversation ; desorte que les gens qui s'en acquittent le mieux, sont à mon gré les plus éloquens: J'appelle Conversation, tous les entretiens qu'ont toutes sortes de gens, qui se communiquent les uns aux autres, soit qu'on se rencontre par hazard, et qu'on n'ait que deux ou trois mots à se dire ; soit qu'on se promene ou qu'on voyage avec ses amis, ou mestme avec des personnes qu'on ne connoist pas ; soit qu'on se trouve à table avec des gens de bonne compagnie, soit qu'on aille voir des personnes

De la Conversation 103 qu'on aime, et c'est où l'on se communique le plus agreablement ; soit enfin qu'on se rende en quelque lieu d'assemblée, où l'on ne pense qu'à se divertir, comme en effet, c'est le principal but des entretiens, Car quand on s'assemble pour délibérer, ou pour traiter d'affaires, cela s'appelle Conseil et Conference, où d'ordinaire il ne faut ny rire ny badiner!. Pour ce qui regarde ces visites si regulieres, qui ne se rendent que par coustume, ou par devoir, elles me semblent fort incommodes, ce n'est que de la peine et de l'embarras, on s'en devoit desabuser"? La Conversation veut estre pure, libre, honneste, et le plus souvent enjouée, quand l'occasion et la bienséance le peuvent souffrir, et celui qui parle, s'il veut faire en sorte qu'on l'aime, et qu'on le trouve de bonne compagnie, ne doit guere songer, du moins autant que cela dépend de luy, qu'à rendre heureux ceux qui l'écoutent. C'est que chacun veut estre heureux, et que ce sentiment est si naturel, que mesme les animaux l'ont à leur mode ; mais parce qu'on n'y pense pas touüjours, il est bon de le dire et de s'en souvenir ; car cette connoissance peut extremement servir dans les entretiens, comme en beaucoup d'autres rencontres. Nous n'estimons, et ne souhaitons les choses que selon qu'elles peuvent contribuer à nostre bonheur. D'où vient qu'on cherche les belles femmes? c'est qu'on est bien aise de les voir, et d'en estre aimé, D'où vient aussi qu'on s'attache volontiers aux honnestes gens? c'est qu'on a du plaisir et de l'honneur à les pratiquer, et qu'on devient honneste homme en leur compagnie. Il faut que les mouvemens de l'ame soient moderez dans la Conversation ; et comme on fait bien d'en éloigner le plus qu'on peut tout ce qui la rend triste et sombre, il me semble aussi que le rire excessif y sied mal ; et que dans la pluspart des entretiens on ne doit élever ny abaisser la voix, que dans une certaine mediocrité, qui dépend du

104 Discours sujet et des circonstances. La plaisanterie est fort à la mode, mais on s'espuise à rire comme à dire des choses plaisantes ; et quoy qu'on ne pense guere à la Cour qu'à se divertir, je prens garde que les plus disposez à la joye, sont quelquefois bien-aises d'escouter quelqu'un qui parle et qui decide serieusement de tout ce qu'on luy demande, quand il en sçait donner des raisons choisies, épurées, de facile intelligence, et qui ne lassent point. D'ailleurs on peut observer des manieres tendres, et des manieres d'un air élevé qui se pratiquent rarement dans le monde, parce que peu de gens sont capables de s'en servir. Elles valent souvent mieux que la plus agreable plaisanterie ; les unes viennent d'un cœur sensible, et les autres de la sublimité de l'esprit ; et quand elles ne sont pas bien receuës, c'est qu'on s'en acquitte mal, ou qu'on ne sçait pas prendre son temps. Le principal en cela consiste à toucher juste, et à sentir jusqu'où il faut aller. On fait bien de diversifier le plus qu'on peut. Je suis persuadé, Madame, et je croy que vous en jugez. ainsi, qu'en toute sorte d'entretiens, plus on a d'esprit quand on le sçait ménager, plus on est agreable : Et ces Dames que vous sçavez, qui disent que quelques gens en ont plus qu'elles ne voudroient, et qu'une si grande attention est lassante, il me semble qu'elles ne s'en devroient pas tant plaindre, et qu'elles trouvent bien ailleurs à se reposer.

Î, ï Il est bien mal-aisé de dire tout ce qu'on veut de bonne grace en quelque langue que ce puisse estre, sans la sçavoir parfaitement. Il faut encore s'instruire des manieres de la Cour, et tout le monde en est capable. Aussi pour estre de bonne compagnie, ce n'est pas le plus important, et l'extrême difficulté ne paroist qu'à penser sur chaque sujet ce qu'il y a de meilleur à dire", et à trouver dans le langage je ne sçay quelles nuances qui dépendent de se connoistre à

De la Conversation 105 ce qui sied le mieux en fait d'expression, et de le sçavoir pratiquer. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'il faille toujours observer les mots et les façons de parler pour s'en bien servir, ce n'est pas le nœud de l'affaire. Mais ce qui sied bien se doit estudier long-temps. Il faut, comme parle un ancien Grec, sacrifier à la Déesse des Graces 1; de sorte que lors qu'on sçait le langage et le monde, et qu'on s'est acquis une certaine connoissance de parler, on peut se tenir en repos de ce costé-là, et ne plus songer qu'à l'esprit et aux choses. De là vient qu'on plaist, qu'on persuade, et qu'on donne de l'admiration, tantost par un discours soûtenu, et quelquefois par une Conversation esgayée : Le dernier est le plus difficile, il y faut plus d'adresse et d'invention. Ce qui me semble le plus nécessaire, mais le plus difficile, c'est premierement comme j'ay dit de bien penser sur le sujet qui se presente, tout ce qu'il y a de plus excellent à dire, et de sçavoir exprimer chaque chose à part du meilleur ton, et de l'air le plus agreable, sans avoir égard à ce qui va devant, ou qui vient apres". Beau-coup de gens qui font des volumes, ne sçavent rien de tout cela ; comme aussi on peut avoir cét avantage, et ne pas sçavoir écrire un simple billet. C'est pourtant tout ce qu'on doit le plus chercher et le plus estudier. Quand on se l'est acquis, le reste ne couste plus guere. On compare souvent l'eloquence à la peinture, et je voy que la pluspart des choses qui se disent dans le monde, sont comme autant de petits portraits qu'on regarde à part et sans rapport, et qui n'ont rien à se demander. On n'a pas le temps de faire de ces grands Tableaux, où la principale beauté se montre en cela, que toutes les figures qu'on y remarque se trouvent dans une juste proportion ; c'est un grand avantage pour bien reüssir dans l'un, que d'exceller aussi dans l'autre. Car les connoïssances qui

106 Discours tendent presque au mesme but, comme celles que je viens de dire, se donnent la main quand elles sont ensemble, et se font toujours de l'honneur. Il faut user le plus qu'il se peut d'une expression facile et coulante ; mais on ne l'aime que dans le bon air, et dans la pureté du langage, et mesme si les façons de parler vont bien à faire entendre les choses. Je trouve de plus qu'il y faut de ce que les Italiens appellent Condimento, de l'assaisonnement. Car la douceur est sujette à déguster. De sorte qu'on se doit bien garder d'estre insipide, et sans saveur ; de plusieurs raisons qui font rebuter quelques gens si polis, je n'en sçache pas une qui soit plus à craindre: On gaste souvent ce qu'on veut trop finir et trop embellir. Le moyen d'éviter cet inconvenient, tant pour bien écrire que pour bien parler, c'est d'avoir encore plus de soin de la naïveté que de la perfection des choses. L'air noble et naturel est le principal agrément de l'Eloquence, et parmy les personnes du monde, ce qui tient de l'estude est presque toûjours mal receu. Il faut mesme retenir son esprit en beaucoup d'occasions, et se cacher de ce qu'on sçait de la plus grande valeur. Nous admirons aisément les choses qui sont au dessus de nous, et que nous perdons de veüë ; mais nous ne les aimons que bien rarement, et c'est le point de consequence. Les animaux ne cherchent que les animaux de leur espece, et ne suivent pas les plus parfaits. C'est la conformité qui fait qu'on se plaist ensemble, et qu'on s'aime d'une affection reciproque. De sorte qu'autant que la bien-seance et la perfection le peuvent souffrir, et quelquefois mesme au prejudice de l'une et de l'autre, on se doit accommoder le plus qu'on peutaux personnes qu'on veut gagner. C'estoit le plus beau talent d'Alcibiadel, et qui le faisoit tant souhaitter parmy toute sorte de personnes ; mais cet avis ne regarde que ceux qui n'apprennent plus, et qui se veulent

É De la Conversation 107 1 servir de leurs avantages : Car pour les autres qui ne sont pas encore accomplis, et qui cherchent la perfection, ils ne doivent pas tant songer à ce qui sera bien reçu qu'à ce qui devrait l'être, sans s'inquieter des evenemens. Qui que ce soit ne doit craindre de trop bien parler ; et je prens garde que ceux qui sont plus éloquens qu'on ne voudroit, ne le sont pas comme il faudroit : Ils usent de certaines phrases qui paroissent belles, mais qui ne le sont point ; Ils parlent souvent, lors qu'ils devroient se taire ; leurs discours n'ont point de rapport au sujet qui se presente, et d'ordinaire on ne veut rien sçavoir de tout ce qu'ils disent. C'est un secret bien rare de sentir toûjours ce qui sied le mieux. Je connois de ces personnes qui parlent trop bien, qui ne disent jamais ce qu'il faudroit dire, ny de la bonne maniere. Il faut observer tout ce qui se passe dans le cœur et dans l'esprit des personnes qu'on entretient, et s'accoustumer de bonne heure à connoistre les sentimens et les pensées, par des signes presque imperceptibles!. Cette connoissance qui se trouve obscure et difficile pour ceux qui n'y sont pas faits, s'éclaircit et se rend aisée à la longue. C'est une science qui s'apprend comme une langue estrangere, où d'abord on ne comprend que peu de chose. Mais quand on l'aime et qu'on l'estudie, on y fait incontinent quelque progrez. Cét art semble avoir un peu de sorcellerie ; Car il instruit à estre devin, et c'est par là qu'on découvre un grand nombre de choses qu'on ne verroit jamais autrement, et qui peuvent beaucoup servir. Du reste on se plaist bien avec les personnes qui font tout ce qu'on veut, sans qu'on les en avertisse. On dit qu'autrefois à Rome, quand les Acteurs avoient joué une Scene ou un Acte, ou peut-estre la Comedie entiere, il en venoit d'autres qui la rejoüoient* sans parler

D D 108 Discours et d'une maniere fort intelligible. Il falloit exceller dans l'action pour s'expliquer de la sorte, et mesme il falloit bien de l'esprit et du sentiment pour comprendre ce langage, Mais dans le sujet dont je traite, il est necessaire de surpasser de bien loin ceux qui se trouvoient à ces Comedies ; car on ne leur representoit que ce qu'ils avoient déjà veû, et ce qu'on vouloit bien qu'ils sçeussent. Mais il faut icy penetrer ce qu'on n'a point dit, et bien souvent ce qu'on tient de plus secret. On se doit bien garder d'estre réveur ny chagrin, il faut penser à tout ce qui se presente pour s'en acquitter de bonne grace; et quelque esprit qu'on püût avoir, à moins que d'aimer le Monde, il seroit bien difficile de s'y faire souhaiter. On voit des gens d'un merite bien mediocre et d'assez mauvaise compagnie, qui sçavent bien s'insinüer parmy les personnes qui leur plaisent ; tant c'est un grand point que d'estre piqué pour reüssir à tout ce qu'on entreprend. Il me semble que c'est un bon moyen pour ne pas déplaire dans une Compagnie, de ne l'embarrasser jamais, et de l'égayer plûtost que de la tenir en contrainte, Sur quoy j'ay oùy dire à une personne qui a bien de l'esprit, qu'elle ne craignoit rien tant que ceux qui en avoient tout le long du jour. On ne voit rien de plus agreable que l'esprit, mais il ne se doit montrer, que lors qu'on le demande ; car on ne veut pas avoir toûjours devant les yeux ce qu'on trouve de plus à son gré. D'ailleurs ce seroit une chose lassante, que d'exceller en tout ce qu'on feroit : et quoy que ce défaut soit peu commun, et que le monde n'ait guere sujet de s'en plaindre, il est certain qu'à force de se faire admirer on deviendroit insupportable. Il est vray qu'on se trouve quelquefois parmy des gens si retenus, et si modestes, qu'on diroit que c'est comme à l'envi, ou par gageure à qui fera paroistre le moins d'esprit. On

De la Conversation 109 s'entretient de la sorte à la Cour de Romei, pour n'y rien dire, qui tire à consequence, et je prends garde que cela n'est pas divertissant. _ Il y a deux sortes d'Estude, l'une qui ne cherche que l'Art et les Regles ; l'autre qui n'y songe point du tout, et qui n'a pour but que de rencontrer par instinct et par reflections, ce qui doit plaire en tous les sujets particuliers", S'il falloit se declarer pour l'une des deux, ce seroit à mon sens pour la derniere, et sur tout lors qu'on sçait par experience ou par sentiment, qu'on se connoist à ce qui sied le mieux. Mais l'autre n'est pas à negliger, pourveu qu'on se souviene toujours que ce qui reüssit vaut mieux que les Regles. C'est aussi de là que les meilleures sont prises. Ce n'est pas qu'on puisse avoir trop d'Art ny trop d'Artifice en quoy que ce soit, pourveu qu'on ne s'en serve qu'à rendre le monde plus heureux ; mais il ne faut pas que l'un ny l'autre se montre. Il y a tousjours je ne sçay quoy qui panche à l'envie, et mesme parmy les plus honnestes gens : et quand on admire une chose, on aime bien mieux qu'elle vienne de la Fortune que de la Science, ou du talent d'un particulier, Car ce qui vient de la Fortune est comme une faveur du Ciel, et celui qui donne, selon qu'on l'estime, ou qu'on le méprise, augmente ou diminuë le prix du present. Cesar attribuoit à la faveur des Dieux ce qu'il faisoit de plus admirable. Cependant Caton luy reprochoit qu'il ne croyoit ny Dieux, ny Déesses ; c'est que Cesar connoissoit les sentimens du monde. Un honneste homme ne sçauroit estre trop hardy, ny trop enjouë, pourveu qu'il soit encore plus civil et plus retenu, et qu'il s'y prenne de bon air. Il me semble qu'on peut tousjours découvrir quelque agrément dans le moindre sujet qui se presente, et c'est où paroist l'adresse et l'invention. Je remarque aussi qu'il est souvent mieux de dire

0 110 Discours de petites choses pour égayer, ou mesme pour amuser, que de n'en dire que de loin à loin de fort excellentes. Je, ne donne ce conseil qu'à ceux qui ont beaucoup d'esprit ; car les autres ne le prennent que trop sans qu'on les en avertisse. Quand on est avec des personnes qu'on voit familièrement, la maniere libre est plus commode, et souvent mesme plus agreable, que celle où l'on apporte tant de façon. Si bien qu'on peut dire des mots et des choses qu'il ne faudroit pourtant pas écrire ; car ce qu'on dit en particulier, ne va pas ordinairement plus loin. Mais ce: qu'on donne au monde, tombe entre les mains des plus serieux ; et quoy qu'on n'eust rien écrit qui ne fust trespur et tres-honneste, neantmoins cette franchise naturelle qui ne biaise ny ne déguise, et qui plaist dans un commerce enjoüé, ne manqueroit pas de choquer des gens severes, qui ne connoissent le bien, ny le mal, qu'autant que la coûtume autorise l'un, et qu'elle rebutte l'autre. D'ailleurs ce qu'on écrit pourroit estre veu des Maistres du monde, et des plus grandes Princesses ; ainsi ce seroit en quelque sorte perdre le respect, que d'estre si libre à leur veuë. Cela me donne à penser, que ces Autheurs qu'on trouve si graves ne l'estoient pas tousjours, comme on le croiroit par leurs écrits, Encore qu'on soit né fort heureusement, il y a peu de choses qu'on puisse bien faire sans les avoir apprises. La voix belle et juste ne suffit pas pour bien chanter, et mesme la Musique de la sorte qu'elle s'enseigne, ne donne pas les agrémens du Chant. Il faut que celuy qui depuis si long-temps se fait admirer par sa voix douce et flateuse, et par sa maniere de chanter, outre qu'il est fort honneste homme* : Car cette qualité contribuë aux agrémens de sa voix : il faut que celuy-là s'en mesle, ou du moins quelque autre qui l'ait bien imité ; c'est de luy qu'on tient tout ce

te De la Conversation It qu'on aime le plus dans le Chant, quoy qu'il ne sçache que fort peu de Musique. Mais s'il y a quelque chose, où le soin de s'instruire sous les meilleurs Maistres soit necessaire, c'est la Conversation ; et quand on y veut reüssir, on doit principalement s'étudier à devenir honneste homme, et pour cela comment faut-il faire ? Il y a un petit nombre de personnes qui se prennent si bien à toutes les ictions de la vie, et qui parlent de si bon air, que pour se rendre honneste homme et de bonne compagnie, il vaudroit mieux les observer et les entretenir de temps en temps, que de vieillir à la Cour. Ce n'est pas qu'on n'y puisse ipprendre à bien vivre et à bien parler. Mais pour ne s'y as tromper, il est bon de se souvenir que cette Cour qu'on prend pour modelle, est une affluence de toute orte de gens ; que les uns n'y font que passer, que les utres n'en sont que depuis peu, et que la plupart quoy qu'ils y soient nez ne sont pas à imiteri, Du reste beauoup de gens, parce qu'ils sont de la Cour, s'imaginent l'estre du grand monde ; je veux dire du monde universel : nais il y a bien de la difference de l'un à l'autre. Cette our, quoy que la plus belle, et peut-estre la plus grande le la terre, a pourtant ses defauts et ses bornes, Mais le rand Monde qui s'estend par tout est plus accomply ; de orte que pour ce qui regarde ces façons de vivre et de roceder qu'on aime, il faut considerer la Cour et le grand Monde separément, et ne pas ignorer que la Cour, ou par oustume, ou par caprice, approuve quelquefois des hoses, que le grand Monde ne souffriroit pas. Qui veut ien juger de celles du grand Monde, et mesme de celles e la Cour ; il est necessaire de penetrer ce qu'en pourvient dire les plus honnestes gens de toutes les Cours, ils estoient assemblez, pour en connoistre la juste valeur. n prenant cét esprit, on regarde d'une grande veuë tout > qu'on examine ; et quand on remarque des choses qui

112 Discours d'elles-mesmes sont excellentes, peut-on mieux faire que de les preferer à celles qui ne sont suivies, que parce que les modes l'ont ainsi voulu ? D'où vient que tant de choses qu'on admiroit autrefois, sont aujourd'huy rebuttées comme les bons mots de la Vieille Cour ? c'est assurément que ce qu'on y trouvoit de meilleur, dépendoit de la mode et du goût de ce temps-là. Il faut donc démesler ce bon air parmy ceux qui l'ont, et les surpasser s'il est possibles car à moins que de distinguer le bon air d'avec celui qui n'en a que l'apparence, on se donneroit souvent de la peine à se rendre ridicule ; et pour ce qui est de surpasser les plus achevez, il me semble que l'imitation n'est jamais noble ny agreable, si l'on ne rencherit sur le modele, au moins s'il est possible ! d'aller plus loin. Ceux qui ont le plus de grace à parler s'y plaisent bien souvent moins que les autres ; parce que d'ordinaire les meilleurs ouvriers ne sont pas contens de ce qu'ils font, et que plus on excelle, plus on est modeste : mais je les avertis que lors qu'on a l'esprit agreable, c'est un grand défaut que d'aimer trop à se taire ; car quand les plus honnestes gens, et ceux qui le sont le moins demeurent les bras croisez sans rien dire, la difference des uns aux autres n'est pas si sensible, qu'elle se puisse facilement remarquer. Mesme les personnes qui pourroient juger du merite à la mine et au silence, n'en veulent pas prendre la peine. La modestie fait bien de l'honneur aux belles choses, mais il faut les voir et les connoistre pour les trouver belles. Un procedé trop retenu les obscurcit, et les couvre comme d'un voile. J'assure icy les plus retenus, et les moins sujets à se vanter, que lors qu'on s'informe sincerement d'une chose, et qu'on en cherche la verité, celui qui la peut decouvrir ne la doit pas déguiser, quoy qu'elle luy soit avantageuse ; ce seroit une petitesse de cœtt plutôt qu'une veritable modestie : mesme un excellent

De la Conversation 119 ouvrier doit dire sans qu'on l'en presse tout ce qu'il sçait faire, si le monde en peut profiter, et principalement il en doit avertir les grands Princes qui se peuvent servir de luy. _ Qui que ce soit ne trouve bon qu'on le traite de haut en bas, ny qu'on fasse le fin avec luy ; ceux qui ont de l'esprit s'en apperçoivent tousjours, et bien souvent les plus grossiers le sentent. Ce procedé qui ne produit que de mauvais effets n'est pas d'honneste homme, et particulièrement si ceux qu'on traite ainsi ne sont ny presomptueux, ny injustes : plus on a de merite et de fortune, moins on en doit abuser. Il ne faut pourtant pas s'abaisser, ny s'ouvrir mal à propos ; ce juste temperament semble bien difficile à garder ; et rien ne témoingne tant qu'on est habile, et qu'on juge bien de tout, que de ne faire jamais ny plus ny moins que le sujet ou l'occasion ne demande, Il est pourtant vray que quand il s'agit de faire du bien, le procedé heroïque aime l'excès, et qu'il ne cherche ny regle ny mesure. Un excellent esprit qui se mesloit de Poësie, receut agreablement cent pistoles de la main d'un grand Seigneur ; mais voyant que ce nombre estoit si exact, il en eut tant de dépit, parce qu'il aimoit ce grand Seigneur, qu'il les jetta dans un puis en sa presence ; et luy dit brusquement qu'il apprist à ne plus conter ses bienfaits¹. Cette preuve d'affection fut grande, mais peut-estre un peu vaine, et trop à fer émoulu ; car il me semble que sans rien perdre, il pouvoit l'avertir plus civilement ; et je trouve que c'est une chose dure et de mauvaise grace, de donner du chagrin à qui que ce soit, à moins que celui qu'on fâche ne se le soit attiré par malice, >u par presumption., Car celui qui déplait par imprudence >u par simplicité, n'en doit pas estre puny. Il sied bien mieux de luy marquer doucement sa faute pour le rendre luy honneste homme ; sur tout il faut avoir pour ses amis 'humeur douce et complaisante ; beaucoup de personnes

MÉRÉ II. 8

EEE 114 Discours qui n'y prennent pas garde, s'imaginent que la moindre recherche va tout racommoder, et cela peut quelquefois r'animer l'amour ; mais l'amitié qui ne se plaist à rien moins qu'aux revers, ne revient pas si viste. Il arrive encore assez frequemment qu'on veut divertir une personne qu'on aime aux dépens d'une autre qu'of neglige, et que pour faire sa court à l'une on dit des mots piquans à l'autre, et tout cela pour le plaisir d'un moment: Il s'en faut empêcher le plus qu'il se peut, et se souvenir qu'une chose qui passe si promptement est peu consis derable, en comparaison de celles qui demeurent dans le cœur, comme les mépris et les outrages qu'on ne sçauroit oublier. C'est beaucoup que de ne s'en pas ressentir ; et quoy que la devotion s'y mesle, il reste toijours une cer: taine pente à la haine, qui fait mal expliquer tout ce qui vient des gens, dont on croit avoir sujet de se plaindre: Outre qu'à dire le vray, on ne sçauroit plaire de bon air, quand on choque des personnes qui ne l'ont pas meritè\$ parce qu'une action injuste et cruelle, n'a rien d'honnesté ny de galand. C'est pour l'ordinaire une mauvaise habitude, et qui fait qu'on se trompe souvent, que d'estre si prompt à juger, et principalement à desapprouver. Comme on ne condamné pas le plus grand coupable sans le recevoir en sa defence ; il ne faut pas étourdiment rejeter de certaines choses qui seroient bien reçeuës, si elles pouvoient représenter leut bon droit. Je sçay des gens qui ne regardent jamais quoy que ce soit qu'avec intention d'en remarquer les défauts, et c'est le moyen le plus propre à s'attirer la haïne et l'envie. Mais j'en voy aussi qui n'examinent ce qui se presente, que pour y découvrir quelque chose d'agreable ; et ce n'est pas qu'ils n'ayent le goût meilleur et plus delicat que ces autres : mais ils excusent tout, et je prends garde qu'on les aime aisément, et qu'on se trouve bien de leur amitié.

De la Conversation II5 Celuy qui veut estre de bonne compagnie doit faire en sorte, que plus on connoist son cœur et sa façon de proceder, plus on le souhaite ; et qu'il est beau d'estre humain, et de n'avoir rien d'injuste ! que la sincerité donne bon air, et que la fausseté me paroist desagreable ! On doit suivre ce sentiment, quoy qu'il arrive ; car il sied toûjours mal de s'en éloigner. Quelques-uns ont cela de leur propre fonds, et c'est un grand avantage ; mais quand on ne l'a pas, il faut essayer de l'acquérir, et se former le plus qu'on peut sur l'idée de la perfection. Comme on ne trouve que peu d'esprits de la sorte qu'on les cherche, on ne doit pas attendre de beaucoup de gens des choses fort exquisés. Celles qui n'ont rien de remarquable, ne laissent pas de plaire quand elles sont du monde, et qu'elles se disent sans affectation et dans une grande simplicité, Il ne faut pourtant pas qu'elles soient si communes que celle-cy, que tout le monde sçait par cœur; « La part que je prends à vostre déplaisir'»; j'ay veu parier en ouvrant une lettre de consolation, que cela s'y trouveroit ; et une Dame fort triste qui l'avoit reçeuë, ne pût s'empêcher d'en rire: mais principalement il faut éviter tout ce qui fait semblant d'avoir de l'esprit ; comme « c'est une mauvaise copie d'un mauvais original », ou bien « elles sont trois sœurs toutes plus laides l'une que l'autre. » La Cour se plairoit assez à dire de bons mots et des choses bien prises ; cependant parce que cela n'est pas aisé, la plupart ont recours à je ne sçay quels proverbes qu'ils apprennent curieusement pour les appliquer à tout propos, comme cela se rencontre. Voiture les aimoit?; Benserade en égaye ses Vers ; et quelques Dames qu'on regarde comme des Enchanteresses, ne perdent pas la moindre occasion d'y faire paroistre l'adresse de leur esprit. D'ailleurs c'est la mode, et vous sçavez qu'elle donne souvent cours à de plus mauvaises choses. Il ne

: 116 Discours | faut donc pas rejeter les personnes qui s'en servent ; Je voy mesme que lors qu'on veut plaire à des gens qui parlent ce langage, on fait bien d'en user, et qu'on y peut témoigner de l'esprit et de l'invention. Mais il est tousjours bon d'en connoistre le peu de valeur, et de ne s'y pas tromper ; car il est certain que c'est une espece d'Equivoque, puisque ce qu'on y trouve de meilleur ne se peut mettre dans une autre langue, et c'est une marque infail+ lible que la chose n'est pas de grand prix. Imaginons-nous qu'une Princesse ne se contente pas de la beauté de son teint, et qu'elle se plaist à le déguiser ; si elle faisoit maltraiter quelque étourdy qui en auroit voulu rire, Mad. de M... se sçauroit bon-gré d'avoir dit qu'il ne se faut pas mocquer de la barboüilléet, Mais si c'estoit une grande d'Espagne, qui pour la mesme raison se fust cruellement: vangée d'un railleur indiscret, comment le diroit-on en Espagnol? ? Ce seroit une merveille que cela se pust si bien ajuster en plusieurs langues. Il y a des Équivoques qui sont encore plus fâcheuses,. comme tous les bons mots de la vieille Cour ; c'est une pauvre invention qui ne fait plus rire que des ridicules, et qui sied mal aux honnestes gens ; si ce n'est peut-estre à ceux qui badinent, et qui sont les premiers à s'en mocquer; comme quelques gens que vous sçavez. Pour ce qui concerne celles du langage, et qu'on ne trouve que trop sans les chercher : il y en a de deux sortes ; l'une qui laisse en doute du sens, ou qui mesme donne à penser le contraire de ce qu'on veut dire, c'est un grand defect dans l'expression. L'autre espece d'Equivoque se rencontre, lorsque le sens est bien net, et que neantmoïns on peut tourner un mot, et le rapporter à quelque chose contre l'intention de celuy qui parle: D'en faire beaucoup, cela pourroit extremement nuire à la beauté du langage ; mais il est! impossible de l'éviter toûjours sans tomber dans un autre”

À De la Conversation 217 plus grand défaut : car il faudroit user de repetitions, et transposer les mots et les phrases ; ce langage ne seroit ny libre, ny naturel. On voit des expressions à la mode qui réjouissent quelquefois, et qu'on aimeroit tousjours si la Cour n'en abusoit pas ; en voicy une pour m'expliquer. « On n'attendoit rien moins que cela d'un exemple de severité ; car on dit qu'elle en étouffel » ; il ne s'en faut servir que fort rarement et pour s'égayer ; quand elles sont si frequentes", les personnes qui jugent bien les rebuttent rigoureusement. Et c'est l'aversion de Madame L.M.D.S. 3 Je trouve aussi des façons de parler trop figurées que je voudrois éviter, quoy que les personnes du monde en usent. Une Dame qui s'expliquoit agreablement un jour qu'elle me parloit de quelques démeslez de la Cour ; « Nous estions, me dit-elle, dans une mesme barque“ », pour dire « dans un mesme party » ; et comme cette personne estoit fort épurée et delicate jusqu'à l'excès, et que d'ailleurs nous avions souvent discouru du langage, elle jugea que je trouvois ce terme estudié ; et mesme elle cherchoit à s'en excuser ; de sorte que pour l'oster de cet embarras, je luy dis qu'il me sembloit qu'entre nous autres politiques, nous ne parlions guere autrement et cela luy plût et la fit rire. Il se faut passer des mots et des façons de parler que la Cour rejette ; mais ce n'est pas tousjours les condamner que de ne s'en point servir ; cela vient assez souvent de ce qu'on les ignore, ou qu'on n'a pas l'adresse de les employer, ou que mesme il ne vient pas dans l'esprit de ces choses fines, qu'on ne sçauroit bien exprimer, sans avoir recours à toutes les delicatesses du langage ; et je prends garde qu'il y a des expressions si agreables, qu'elles plaisent d'abord sans qu'on y soit accoustumé ; que s'il arrive qu'on soit contraint pour se faire entendre d'user de certains termes

DR ANR Re 118 Discours peu connus, ou qui sentent trop le mestier, il faut faire en sorte que ce qui les precede, et ce qui les suit les éclaire et leur donne quelque grace ; cela réussit bien mieux que cet expedient si commun, « s'il faut user de ce mot », ou. « pour ainsi dire! »: parce premierement que si celui qui parle témoigne qu'il se défie de son langage, l'autre qui l'écoute aimera bien à ne le pas contrarier. Quand on est le premier à desapprouver quelque chose de soy-mesme, on trouve assez de complaisance, et c'est pour l'ordinaire en matiere de langage, avertir les gens de douter d'un mot qu'ils eussent trouvé fort bon. D'ailleurs, quoy que la meilleure expression soit la plus agreable, il ne sied pourtant pas de donner à connoistre qu'on y pense beaucoup, et ce seroit le moyen d'en dégouter les personnes qui l'aiment le plus. Cesar en quelque endroit se mocque de l'empressement de Caton", et puis je voy qu'un ancien Grec tres-sçavant, ne veut pas que son Heros s'empresse ; parce dit-il, qu'il . est tousjours fier et haut à la main, et qu'il ne doit rien juger digne de luy faire doubler le pas°. Il sied donc bien de ne se mettre en peine que de fort peu de chose, du moins en apparence ; et comme dit un autre grand Juge, il ne se faut haster que lentement'. Sur tout dans les entretiens, quelque dessein qu'on ait de divertir, il est tousjours bon de s'en cacher le plus qu'on peut ; car on ne sçauroit estre de trop bonne compagnie, pourveu que le monde s'imagine qu'on est ainsi naturellement. Mais de montrer qu'on se tuë pour se rendre agreable, ce qu'on diroit de“ meilleur donneroit plus de peine que de plaisir. Il me semble aussi que quand de certaines personnes qu'onne rencontre que trop, s'entretiennent gravement d'une bagatelle, c'est estre bien simple que de se rendre complice de leur impertinente gravité. Que s'il arrive qu'on ne s'en puisse sauver, on fait bien de la tourner en raillerie :

De la Conversation 119 comme aussi lors qu'une chose qui se presente est considerable, il faut la traiter serieusement, ou n'en rien dire du tout. Quelques Courtisans voudroient tout mettre sur le ton de la plaisanterie, et ce n'est pas le moyen de plaire ; on se doit éloigner le plus qu'on peut de ce qui tient de l'estude, pourveu que cela n'oste rien d'utile ny d'agréable. Je disois à quelqu'un fort sçavant, qu'il parloit en autheur ; « Et quoy, me répondit cét homme, ne le suis-je pas? » « Vous ne l'estes que trop, repris-je en riant, et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme ; car quelque sçavant qu'on puisse estre, il ne faut rien dire qui ne soit entendu de ceux qui ont de l'esprit, et qui sçavent le monde. » De sorte ! que la plupart des gens regardent la science, c'est estre sçavant que d'avoir beaucoup de lecture ; et je _voy qu'on n'a besoin que de peu de genie pour rapporter ce qu'on a [ü, et ce n'est le plus souvent rien qui plaise, ny qui puisse servir. Mais de dire de bonnes choses sur tout ce qui se presente, et de les dire agreablement, tous ceux qui les écoutent s'en trouvent mieux; l'esprit ne peut aller plus loin, et c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence. D'ailleurs, la plupart des personnes de la Cour, tant les hommes que les femmes, qui ne connoissent que ce qu'on peut apprendre en ce commerce, sont plus diffciles pour le langage, et pour beaucoup de choses, qu'ils ne seroient s'ils avoient un peu de science et beaucoup d'esprit ; de sorte qu'il ne leur faut rien dire qui sente l'estude, ny qui paroisse recherché ; sur tout, comme ils sont volontiers contens de leur prix, on se doit bien garder de les instruire en quoy que ce soit, ny de les avertir, quelques fautes qu'on leur vist faire, à moins que d'en rencontrer quelqu'un ou quelqu'une qui le merite, et qui le sçache bien prendre; cela se remarque aisément à la mine et au procedé,.

120 Discours Il faut essayer d'avoir le sentiment fin, pour découvrir ces qui se passe, et s'accommoder à l'occasion ; avec cet avantage qui ne semble presque rien!, pour peu de bonnes qualitez qu'on ait d'ailleurs, on est bien receu par tout ; et quand on ne l'a point, on court tousjours fortune d'estre: à charge : mesme les bonnes choses qu'on dit n'empeschent: pas qu'on ne soit quelquefois incommode, et mesme impertinent. C'est qu'on les dit mal à propos, comme des plaisanteries qu'on fait à des gens qui ont le cœur malade, et qui sont accablez, ou quelque chose de bien sententieux qu'on“ prononce parmy des personnes qui ne veulent que se réjouir. Ce ton sententieux me remet dans l'esprit, qu'encores que la joye soit fort temperée, il ne faut pourtant dire que bien peu de sentences ; le peuple et les gens du commun en sont charmez ; mais les honnestes gens ne les peuvent souffrir : mesme les maximes qu'on aime et qu'on admire dans les Ecrits”, ne font pas de si bons effets dans les entretiens. Elles me semblent plus propres pour les réponses des Oracles, que pour se communiquer humainement, et je ne m'en voudrois gueres servir dans la Conversation, si ce n'est à badiner ; car cette alleure grave“ et serieuse, peut donner de l'air à la plaisanterie. Il y a fort peu de gens qui ne prennent quelquefois à gauche les paroles qu'on leur adresse ; il est bon d'en estre averty pour n'y pas faire de ces fautes ; car on se rebutte aisément de ceux qui les font. Quelqu'un dit une chose“ pour se divertir, et le donne assez à connoistre ; celui-là se rend ridicule qui la reçoit gravement ; et lors qu'on luy en dit une bien serieuse, et qu'il croit qu'on se mocque de luy, il merite bien qu'on s'en mocque. Il ne faut pas trop se mettre en peine de l'abondance, quand on n'a dessein que de plaire, le prix et la rareté sont bien plus considerables, l'abondance lasse à moins qu'elle ne soit extremement diversifiée'. Il peut mesme arriver

se = De la Conversation Tan par le trop grand nombre des belles choses qu'on n'aimera pas tant, et que mesme on estimera moins ceux qui les font ou qui les disent ; car l'abondance attire l'envie qui ruine tousjours l'amitié. Cette abondance fait aussi qu'on n'admire plus ce qu'on trouvoit d'abord de si surprenant ; parce qu'on s'y accoustume, et que d'ailleurs cela ne paroist plus si difficile, En tous les exercices comme la dance, faire des armes, voltiger ou monter à cheval, on connoist les excellens maistres du mestier à je ne sçay quoy de libre et d'aisé qui plaist tousjours, mais qu'on ne peut guere acquerir sans une grande pratique ; ce n'est pas encore assez de s'y estre long-temps exercé, à moins que d'en avoir pris les meilleures voyes. Les agrémens aiment la justesse en tout ce que je viens de dire ; mais d'une façon si naïve, qu'elle donne à penser que c'est un present de la nature. Cela se trouve encore vray dans les exercices de l'Esprit comme dans la Conversation ; où Il faut avoir cette liberté pour s'y rendre agreable. Rien ne fait tant remarquer l'ignorance, et le peu de progrès, qu'une maniere contrainte, où l'on sent beaucoup de travail. Comme j'aime assez les deserts, je ne hay pas les gens solitaires ; et je prends garde que s'il arrive qu'on leur revienne, ce sont presque toûjours ceux qu'on trouve de plus agreable commerce ; si la foule ennuye, on s'en peut retirer, et mesme s'en retirer pour long-temps, lors qu'on se plaist dans la retraite : mais quand on va dans le monde, il faut estre ouvert et prest à se communiquer ; Car soit qu'on agisse ou qu'on parle, on doit principalement chercher à s'y prendre en honneste homme ; et je ne voy rien de plus mal honneste en compagnie, que d'estre recueilly et comme enfoncé en soy-mesme, et de ne dire qu'à regret et negligemment ; « Cela se peut », « vous avez raison », ou « j'en suis bien aise. »

122 Discours On voit aussi des gens qui sont si hagards, que tout ce qu'on leur dit les surprend, ou leur est suspect ; et je prends garde qu'on ne les trouve pas à dire en leur absence. On en voit d'autres qui s'empressent beaucoup, qui voudroient que tout fust pour eux, qui ne parlent jamais qu'à l'oreille, qui changent souvent de place, et qui vont de tous les costez pour dire quelque chose de bien mysterieux, et le plus souvent ce n'est rien. On en voit d'autres qui parlent tout haut ; mais par Enigme, pour n'estre entendus que d'une personne ou de deux, qui n'ont besoin que d'un mot ; parce que la chose leur est connue ; et tout le reste qui n'en est pas informé, n'y peut rien comprendre. Ces gens-là font souhaiter les bois et la solitude. Pour ce qui est des Maisons Royales, les entretiens en sont fort interrompus ; on y va moins pour discourir, que pour se montrer. C'est-là qu'on fait des reverences de bonne grace ; et c'est encore là, qu'on songe plus à paroistre bien mis et bien ajusté, qu'à estre honneste homme ; Aussi la plupart qui ne s'y rendent que pour leur interest particulier, me semblent plutôt de fâcheux negociateurs, que des gens de bonne compagnie. On rencontre pourtant de ces personnes du monde qui se communiquent d'une manière agreable, et qui mesme écrivent de bonnes choses ; mais d'ordinaire il faut regarder separément ces choses-là pour les trouver bonnes ; parce qu'on n'y voit ny suite, ny ordre, ny proportion". Cela sied tousjours mal ; cependant on doit prendre garde en évitant ce défaut, de ne pas tomber dans le style d'Autheur. Car on ne sçauroit trop se souvenir que c'est une belle chose que d'estre éloquent, et ne pas sentir les instructions des Maistres ; parce que l'avantage de bien parler semble estre un don naturel, qui s'acheve par le commerce des gens agreables ; si bien que celui qui s'en acquite mieux que les autres, doit faire en sorte, s'il est possible, que cela paroisse venir purement

"mir rmmrrhnenies De la Conversation 123 de la beauté du genie, et d'avoir veu le monde en honneste homme. Ceux qui parlent beaucoup, et qui ne font que reciter, ne sont pas d'un aimable entretien, et principalement lors que la vanité s'y mesle. Que je connois de gens à la Cour qui s'en devroient corriger ! Mais c'est l'endroit du monde, où l'on se corrige le moins. Qui les a bien vûs une fois, les a vûs pour toute sa vie. Cela vient si je ne me trompe, de ce qu'on ne se perfectionne que bien peu, à moins que d'estre aidé par un amy intelligent et sincere, ou du moins qu'on ne s'observe soy-mesme, et bien severement, Mais on ne s'avertit pas volontiers parmy ce monde ; si ce n'est peut-estre pour prendre avantage sur ceux qu'on avertit. Ces gens-là ne s'examinent pas non plus ; parce qu'on est tousjours si occupé des choses qui paroissent dans une Cour éclatante et pompeuse, qu'on n'y fait point de reflections. L C'est un grand avantage que de prévoir de loin tout ce qui peut arriver, et de se tenir prest à prendre party. Les plus habiles sont sujets à faire des fautes dans les choses qui les surprennent. Je voy mesme que dans la Conversation, quand on ne s'attend pas à de certains discours mal ordonnez, on ne sçait bien souvent que répondre. Il me semble que lors qu'on rapporte une action bonne ou mauvaise, on ne doit ny la louer, ny la blâmer ; parce qu'elle fait assez sentir ce qu'elle est, et qu'il sied mieux d'en laisser le jugement libre. Et puis comme la pluspart des loüanges tiennent de la flaterie, le monde ne s'y plaist que bien rarement ; et la médisance donne à penser qu'on est envieux ou malin. On peut assez faire valoir les personnes qu'on aime, sans parler beaucoup de leur merite ; et pour les autres qu'on n'estime pas, on a bonne grace de n'en rien dire. Je trouve aussi que toute sorte de gens, et mesme les

om 124 Discours plus modestes, sont bien aises qu'on fasse cas d'eux, et qu'on les traite obligeamment. Il y en a peu neantmoins qui veüillent souffrir qu'on les loüe en leur presence ; à cause que pour l'ordinaire on s'y prend mal, et que cela les met en jeu, et les embarrasse. Mais les loüanges qui font de l'honneur à celuy qui les donne, comme à celuy qui les reçoit, plaisent bien quand on les apprend de quelqu'un qui les rapporte, et qu'on ne les soupçonne, ny. de dessein, ny de flaterie, et particulièrement si elles sont de bon lieu. Car comme l'affection n'est bien reçeuë, que lors qu'elle vient d'une personne aimable, il ne faut pas non plus estre sans merite, sil'on veut faire estimer les loüanges qu'on donne. Il y a peu de belles Femmes, peu d'honnestes gens, et peu de grands Princes, qui ne soient bien-aises que leurs noms brillent dans le monde, et rien n'y peut tant contribuer, que de plaire à ceux qu'on écoute agreablement. Alexandre, que la Fortune suivoit par tout, et qu'on regardoit comme un Dieu, ne laissoit pas de porter envie au bon-heur d'Achille, de ce qu'Homere l'avoit pris en affection! ; et cette belle Reyne d'Egypte qui charmoit tous ceux qui l'approchoient, soupiroit neantmoins quand elle consideroit la gloire d'Helene, et les loüanges que ce grand Poëte luy avoit données". Il me semble aussi que la médisance est bien à craindre, quand elle s'explique par de bons mots ; parce qu'on se plaist à les redire, et qu'on releve tousjours quelque chose de bien pensé ; de sorte qu'il ne fait pas bon choquer des personnes qui s'en sçavent ressentir de bonne grace. Pour éviter l'apparence d'un flateur ordinaire, et pour donner quelque agrément aux loüanges qui presque tousjours ont je ne sçay quoy qui dégoust, on fait bien d'y chercher de l'adresse et de l'esprit, et de les rendre plus piquantes que douces. Il ne faut pourtant pas que

De la Conversation 125 l'assaisonnement ait rien de fâcheux, au contraire il faut inventer de secondes loüanges plus avantageuses que les premières ; mais sous quelque apparence de dépit, et cela se fait en déguisant, et reprochant des choses que les personnes qu'on veut obliger sont bien-aises d'avoir. Quelqu'un qui se plaignoit d'une Dame ingrate, et qui neantmoins la vouloit flater. « Je ne m'en étonne pas, luy dit-il, car on sçait que les Heros sont ingrats, et les Heroïnes peu reconnoissantes. » Les façons de parler qui adoucissent les sujets fâcheux, ne sont pas seulement bonnes pour faire entendre ce qu'on ne veut pas declarer ouvertement ; mais aussi cette adresse plaist à tous ceux qui ont le sentiment delicat, pourveu qu'elle soit officieuse, et qu'elle ne tende qu'à faire du bien. Il est vray que lors qu'on parle d'un ton si doux et si tranquille, il se fait un grand calme qui ne manque pas d'assoupir ; mais une voix forte et perçante étourdit et fait trop de vacarme. Ainsi le temperament le plus juste est toûjours à rechercher, et je pense qu'on ne le sçauroit assez diversifier selon les rencontres, car il dépend fort du sujet et de l'occasion. D'ailleurs, la variété bien entenduë réjoüit et délasse. Le procedé grossier n'a rien de noble, il faut essayer de se prendre élégamment aux choses qu'on dit, comme à celles qu'on fait. Mais les manieres si douces dans la Conversation, et mesme avec les Dames, me semblent de mauvais goust ; à moins que l'esprit ne les tempere, et que ce ne soit plutôt je ne sçay quoy de fin que de doucereux. J'ay connu des gens d'une mine bien rude, qui rugissoient comme des Lions, et qui rendoient en parlant un certain son à donner l'épouvante à peu près, comme la trompe d'Astolfel, On n'en estoit pourtant ny choqué, ny alarmé, et je voyois qu'on les aimoit aisement, et qu'ils n'estoient pas mal avec les femmes ; quoy que la douceur

A 126 Discours leur plaise ordinairement ; c'est qu'ils valaient beaucoup et que sous une apparence fiere ils avoient le cœur juste, et les mœurs douces¹, Mais on haït cruellement la douceur étudiée d'une méchante femme, et d'un faux honneste homme. Il me semble que la douceur ne se doit pas affecter, et qu'elle fait aussi-tost du mal que du bien ; si ce n'est pour la Musique, ou pour un beau jour, ou mesme pour une belle nuit. Car la douceur me semble principalement ce qui les rend agreables. Ce qu'on doit le plus rechercher pour reüssir en tant de choses que je viens de dire, c'est la justesse de l'esprit et du sentiment' ; C'est un grand goust de la bien-séance, avec un discernement vif et subtil, à découvrir ce qui se passe dans le cœur et dans l'esprit des personnes qu'on entretient, ce qui leur plaist, ou qui les choque, ou qui leur est dans l'indifference ; de sorte qu'on ne se peut trop achever dans la justesse de l'esprit, non plus que dans celle du sentiment ; et qu'on ne peut aussi faire assez de progrès dans le bon goust, ny dans ce discernement, qui pénètre ce que les sens n'apperçoivent pas. Pour éclaircir tout cela, c'est par la justesse de l'esprit, qu'on suit comme à veuë le sujet qui se presente, et que lors qu'une personne qui parle, merite qu'on l'écoute, on va droit à sa pensée, et qu'on ne s'en écarte point, Ce n'est pas assez que de s'attacher au sujet dont il s'agit, il se faut bien garder d'y prendre une circonstance pour le nœud de l'affaire : par exemple, comme on s'entretient de tout, on peut demander s'il est plus avantageux aux belles femmes d'estre blondes que brunes. Si l'on cite Madame de *** et Mad. *** il ne faut parler que de ces differentes beautez, et de ce qui leur convient, ou qui les regarde ; et si quelqu'un met en jeu la constance, ou la legereté de ces Dames, c'est manque de justesse, et ce qu'on appelle extravaguer. Car les qualitez de l'ame ne

JR ARS er TE 2 RE Le De la Conversation 127 viennent ny du teint, ny des cheveux. Mais qui diroit qu'une blonde est plus brillante, et qu'une brune a quelque chose de plus piquant, ne s'éloigneroit pas de la question. Il est vray qu'on fait bien de détourner ce qu'on ne veut pas qui soit approfondy ; mesme si quelqu'un commence à parler d'une chose qui déplaît, ou qui ne soit pas avantageuse aux personnes qu'on aime, c'est une marque d'esprit et d'honnesteté, que de donner le change avec tant d'adresse, s'il est possible, que personne n'y prenne garde. La justesse du sentiment sçait trouver entre le peu et le trop un certain milieu, qui n'est pas de moindre consequence pour plaire, que tout ce qu'on peut dire de meilleur. Car en toutes les choses qui regardent la Conversation, et mesme en toutes celles qu'on entreprend, il y a un but, où l'on fait bien de se rendre, et de n'aller pas plus loin. Quand on demeure en chemin, et qu'on peut encore marcher, c'est une faute de justesse ; et si l'on passe le but, c'en est une aussi. Mais on a bien de la peine à rencontrer toujours cét endroit où il se faut tenir ; parce qu'il est bien souvent couvert de tant d'égards, qu'on ne le sçauroit voir nettement. Il faut balancer plusieurs interests ; cette consideration nous pousse, celle-cy nous retient, et nous trouvons que ce qui sert d'un costé nuit d'un autre ; cela semble assez difficile, cependant il ne faut pas laisser d'en approcher le plus qu'on peut. Quant à la delicatesse du goust, elle est absolument necessaire pour connoistre la juste valeur des choses, pour en choisir ce qu'on y peut voir de plus excellent, pour les exprimer de la maniere qui leur vient le mieux, et pour les mettre dans leur jour, et comme il faut qu'elles soient. De sorte qu'autant qu'on le peut, il se faut rendre le goust si fin et si vif, qu'on puisse d'abord assurer si ce qu'on entend dire, ou qu'on veut dire soy-même, est bon ou mauvais, et ce qu'on en doit attendre, Mais pour ne

RE LR le À 128 Discours s'y pas tromper, il faut essayer de se faire du bon goust comme une science, ou comme une habitude. Car il est bien mal-aisé de juger sincerement de tout ce qui vient dans l'esprit, et principalement lors qu'on parle de genie et d'invention, Car pour l'ordinaire on s'anime beaucoup, et l'imagination s'échauffe tant, qu'il faut avoir le goust bien confirmé, pour ne rien dire qui surprenne, et qui ne soit bien reçu. Il est vray, que si celui qui parle transporte en s'animant ceux qui l'écoutent, personne n'examine plus rien severement, et que cet excès de pensées qui seroit rebutté d'un esprit tranquille, est admiré d'une ame en desordre. C'est ainsi que le plus souvent on se distingue, et qu'on se fait aimer par les agrémens de l'entretien. Il seroit fort à propos de dire bien clairement ce que c'est que ce bon goust ; mais on le sent mieux qu'on ne le peut exprimer. C'est une expression figurée qu'on a prise de gouter ce qu'on boit, et ce qu'on mange. On voit beaucoup plus de gens de bon esprit, que de bon goust ; et j'en connois qui sçavent tout, et qu'on ne sçauroit pourtant mettre dans le sentiment de ce qui sied bien. J'en connois aussi dont le raisonnement ne s'étend pas loin, et qui ne laissent pas de pénétrer subtilement tout ce qui regarde la bienséance. Cela paroïst fort étrange, et par où trouver la cause d'une si grande disproportion? je croirois aisément que c'est un sens interieur peu connu ; mais les effets en sont bien sensibles. Cét avantage vient aussi de s'estre exercé de bonne heure, à juger des choses du bon air, et de s'y estre formé le goust sur celui des personnes qui l'ont excellent. C'est encore un moyen de se le rendre exquis, que d'estre exact et severe à juger de ce qui sied le mieux. La plupart sont persuadez, qu'il ne faut pas disputer du goust, et j'approuve assez qu'on ne dispute de rien ; mais si l'on entend par-là, qu'il n'y a point de raison pour

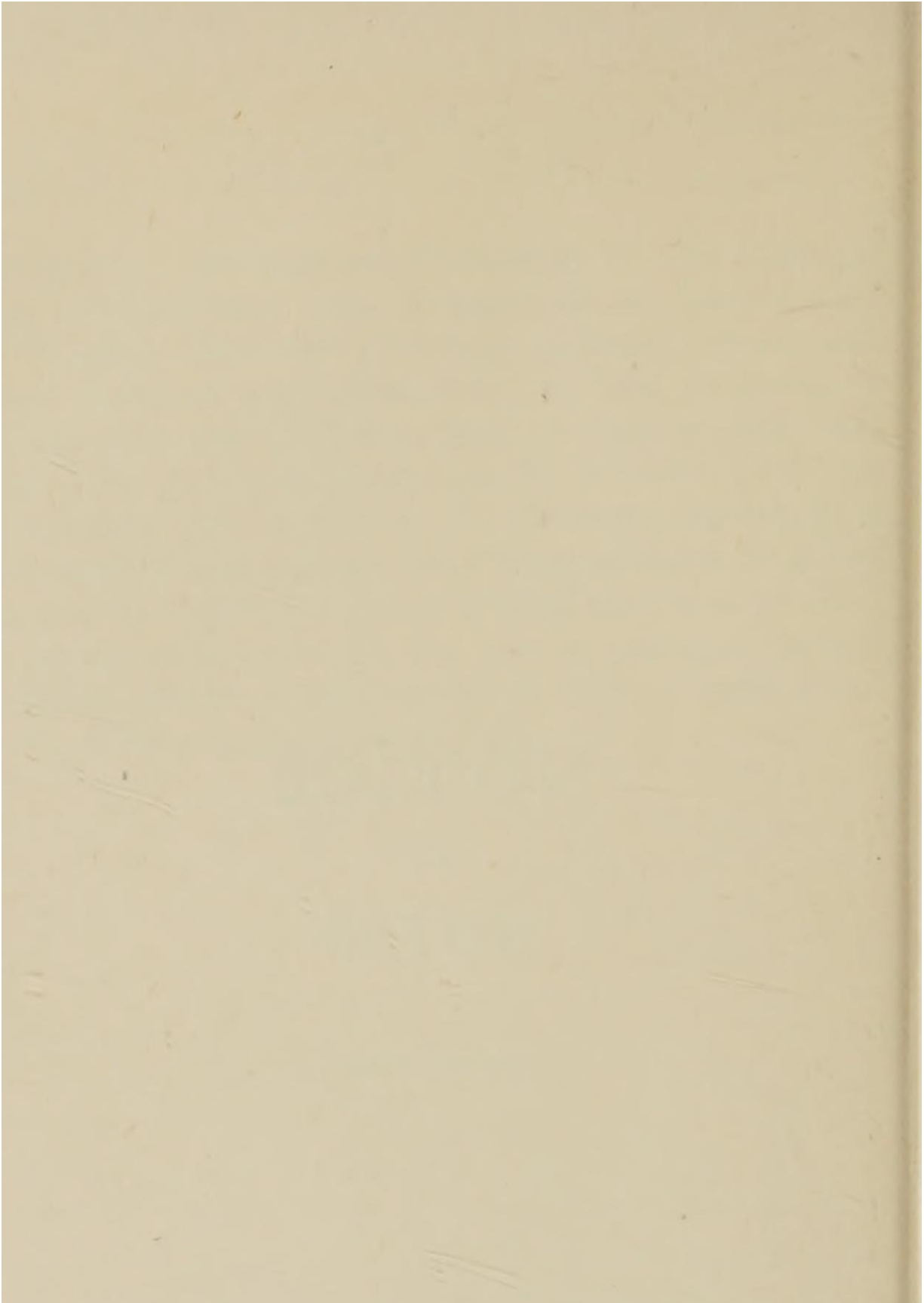
| De la Conversation 129 montrer qu'on a le goust bon, ou qu'on l'a mauvais, et que cela ne dépend que de la fantaisie, c'est une erreur. _Car le bon goust se fonde toûjours sur des raisons tressolides ; mais le plus souvent sans raisonner. Il consiste À sentir, à quel point de bonté sont les choses qui doivent plaire, et à preferer les excellentes aux mediocres. Mais d'où vient que c'est avoir le goust bon, que d'aimer les bonnes choses ? C'est, qu'une bonne chose contribuë à nostre bon-heur ; et que plus elle excelle, plus elle y contribuë. Il ne faut pas chercher plus avant ; car ce seroit demander pourquoy nous voulons estre heureux. « Mais quoy, dira quelqu'un, ce que vous appelez une maudite Equivoque me réjoût ; et ce bon mot qu'on admire ne m'est de rien, je ne l'entens pas. » Je répons à cela, que le bon esprit est fort necessaire au bon goust ; comme aussi le bon goust n'est pas inutile au bon esprit, et que c'est une grande misere, de ne prendre plaisir à tout ce qui se presente, que parce qu'on est un sot¹, Ce sont de fausses joyes, qui passent bien viste, et qui nuisent toûjours. Enfin ce discernement subtil dont j'ay parlé, vient d'un esprit de grande estenduë qui pénètre en tout, et qui comprend de quelle nature sont les choses qui se presentent, C'est par ce discernement qu'on est propre à tout ce qu'on veut, et qu'on excelle à tout ce qu'on entreprend, pour peu qu'on s'y veuille appliquer ; et jusques-là mesme qu'on se peut rendre honneste homme, sans voir la Cour ny le monde. Car encore qu'on ne sçache ny la mode, ny les façons de proceder ; ce discernement fait sentir la principale bienseance en toute rencontre. J'entens cette bienseance, que le bon sens qui n'est pas prevenu sçait bien gouter. Que si l'on commet des fautes contre la coustume, elles sont bien réparées ; puisque l'on se prend aux choses comme il faudroit qu'elles fussent, pour estre dans une grande perfection. Je remarque aussi qu'avec ce MÉRÉ IL 9

130 Discours discernement, on sçait tout ce qui se passe en quelque lieu qu'on se trouve, et qu'on en peut tirer de grands avantages, pour tout ce qui regarde la vie. On voit bien sans estre fort éclairé, que pour faire quelque chose dans le monde, il n'y a rien de meilleur, que de se bien mettre auprès de ceux qui le gouvernent ; comme pour gagner une personne qu'on aime, que tout dépend de luy plaire, et de s'insinüer dans son cœur. Mais les moyens de reüssir en tout cela, ne s'apperçoivent pas si aisément ; et puis quand on les connoistroit, ils changent d'heure en heure, et ceux qui serviroient aujourd'huy, nuïroient demain. Ce discernement les découvre, et les sçait employer selon. les rencontres. Plus on a de cét esprit, plus on est habile. dans le monde, et plus on excelle en toute sorte d'entretiens, Après tout, il faut avoir de la confiance dans les choses qui se presentent, pour Ês bien faire et de bonne grace, Car on s'anime quand on espere de vaincre, ou de parvenir à son but. Il est pourtant bon de s'imaginer qu'on a besoin de tout, et de ne rien mettre en reserve. Pour excellent que soit un ouvrier qui se neglige, il ne fait que bien rarement des chef-d'œuvres. Il ne faut pas que la confiance ny l'empressement paroissent beaucoup ; parce que la confiance attire l'envie, et que l'empressement donne À penser qu'on ne sçauroit aller plus loin. Sur quoy je prends garde, que la pluspart de ceux qui sont braves dans le perii, sont timides dans le monde ; et que ceux qui sont hardis dans le monde, sont craintifs dans les dangers. Cela se rencontre ainsi pour l'ordinaire ; parce que l'honneur est une des principales causes de la ! haute vaillance ; et que plus on a d'honneur quand on est dans le monde, plus on seroit fâché d'y avoir rien dit, ny | rien fait, qui püst nuire à la reputation. De-à vient, que les plus braves sont bien souvent les plus retenus, et les plus modestes dans un commerce tranquille ; et pour ceux |

De la Conversation 131 qui se ménagent toûjours à l'arméel, comme ils n'ont que bien peu de la bonne gloire, ils n'apprehendent pas . de perdre l'estime qu'elle donne ; et c'est ce qui leur fait avoir cette assurance, et qui mesme les rend effrontez dans une occasion pacifique". Je ne parle que de ceux qui sont oblisez d'aller aux coups. Quoy qu'il en soit, il me semble qu'en tout ce qu'on entreprend de plus periilleux, et de plus difficile, il faut avoir de la résolution de reste, ou ne s'y pas hazarder. Alexandre avoit harangué ses soldats mutinez ; et voyant qu'ils grondoient tousjours, et faisoient un grand bruit de leurs armes, il se jetta parmy eux si fierement, que pas un n'osant se défendre, ny murmurer, les plus seditieux se laisserent livrer à ses gardes'. Cela se trouve encore vray dans les autres choses du monde, et principalement dans la plaisanterie, et dans les manieres galantes ; **%* 4 n'est souffert en ses froides bouffonneries, que parce qu'il a un front de bronze'. Quand il en fait une, quoy qu'on le rebutte avec un extrême dégoust, il ne laisse pas de recommencer avec autant de hardiesse, que s'il avoit dit quelque chose de fort plaisant, et par sa constance il vient à bout de la delicatesse des Dames qui sont enfin contraintes de rire. Et pour ce qui regarde la galanterie, ce que fit le Duc de Bokingant \$ n'y vient pas mal. Il y eut un grand bal au Louvre, où la Reine assembla tout ce qu'il y avoit de plus agreable, et de plus galant parmy les Dames, qui ce soir-là ne s'estoient pas negligées. Les hommes non plus n'avoient rien oublié de ce qui leur pouvoit estre le plus avantageux. De sorte qu'on n'eust sçeu s'imaginer une plus belle et plus brillante assemblée. Mais il n'y avoit point de parure qui tinst tant soit peu du ballet, et qui ne fust à la mode. Neantmoins le Duc de Bokingant se presenta en habit à la Persienne, avec un chapeau de velours tout couvert de plumes et de

132 De la Conversation pierreries, et des chausses si troussées, qu'elles laissoient voir non seulement toute la forme de ses jambes qu'il avoit belles, mais aussi beaucoup audessus des genoux. Cette invention estoit bien hardie et bien douteuse, et mesme dans une Cour étrangère, où tant de gens bien faits, et de grands Seigneurs, qui luy portoient envie, ne cherchoient qu'à le tourner en ridicule. Cependant le Duc sçeut si bien soutenir son entrée, et dança de si bon air, que les Dames qui rioient d'abord pour s'en moquer, ne rioient sur la fin du bal, que pour luy plaire, et qu'avec sa parure bizarre et surprenante, il effaça la mode Françoisse, et les plus galans de la Cour.

NOYPICE ET NOTES



NOTICE, NOTES ET VARIANTES Les Trois Discours de 1677

NOTICE I. Les—Agremens—Discours—De Monsieur—Le Chevalier —
De Meré—A Madame ***,— A Paris—chez Denis Thierry, rue—
SaintJacques, à la Ville de Paris—et—Claude Barbin au Palais sur le—
second Perron de la Sainte Chapelle—MDCLXXVII—Avec Privilege du
Roy. (Les lettres Patentes sont datées de Versailles, 4 novembre 1676.
L'Achevé d'imprimer, du 23 novembre 1676, — Un vol. in-12, 152 pages.)
II. De—L'Esprit—Discours—De Monsieur—Le Chevalier — De Meré—
A Madame ***— A Paris (efc.). (Même date pour le Privilège. L'Achevé
d'imprimer est du 16 janvier 1677. — Un vol, in-12, 129 pages.) III. De la
—Conversation—Discours—De Monsieur—Le Chevalier —De Meré—A
Madame ***— (etc.) (Même date pour le Privilège, L'Achevé d'imprimer
est du 22 janvier 1677. — Un vol. in-12, 111 pages), Voici le texte de
l'Extraict du Privilege du Roy : Par Lettres Patentes du Roy, données à
Versailles le quatrième de novembre 1676. Signé Desvieux, et scellées du
grand sceau de cire jaune, il est permis à M.A.G.C.S.D.M. de faire
imprimer, vendre et débiter pendant dix années dans tous les lieux de
l'obeïssance de Sa Majesté, trois Traitez qu'il a composez, de l'Esprit, de
l'Eloquence, et des Agrémens, avec défenses à toutes personnes de quelque
qualité et condition qu'elles soient, de les imprimer, vendre ou debiter sous

oo 136 Notes quelque pretexte que ce soit, durant ledit temps, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de mille livres d'amende, de confiscation des Exemplaires, et de tous dépens dommages et interests. À la charge qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans la Bibliothèque de sa Majesté, un dans celle du Cabinet du Louvre, et un dans celle de Monseigneur le Chancelier. Le droit dudit Privilege a esté cédé à Denys Thierry et Claude Barbin. Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, le dix-septième Novembre 1676. Suivant l'Arrest du Parlement du 8 Avril 1653, et celuy du Conseil Privé du Roy du 27 Février 1665. Signé D. Thierry. IV. Dès 1677, les Trois Discours sont réunis en un volume. La Bibliothèque Nationale en possède un exemplaire, coté Z 20139. La pagination reste distincte pour chaque discours, et reste la même que dans les éditions séparées. V. Un exemplaire de 1697, porte en titre : Discours—De Monsieur —Le Chevalier —De Meré—contenant les Traitez —De l'Esprit. —De la Conversation.—Des Agremens. (1° De—L'Esprit—Discours —De Monsieur —Le Chevalier —De Meré.—A Paris, —Au Palais, — Par la Compagnie des Libraires—MDCXCVII.—Avec Privilege du Roy. — A la fin, l'Extrait du Privilège, tel que ci-dessus, avec l'achevé d'imprimer conforme à l'édition de 1677. 129 pages. 29 De la — Conversation — Discours— De Monsieur —Le Chevalier — De Meré— A Paris, —Au Palais, —Par la Compagnie des Libraires. —MDCXCVII.— Avec Privilege du Roy. — Il n'y a pas d'Extrait. 111 pages. — 3° Des— Agremens—Discours—(etcà. — Pas d'extrait. 152 pages. Pagination distincte pour chaque discours.) Il semble bien qu'il n'y ait pas eu de revision de la première impression. Les différences qui peuvent se rencontrer de l'une à l'autre édition ne tiennent qu'à des fautes, ou fantaisies, de typographie. Le Bibliothèque Mazarine est la seule, à Paris, qui possède des exemplaires de Discours édités séparément : 19 De l'Esprit (129 pages in-12. Extrait du Privilège, à la fin. — Reliure moderne : Ex dono Madeleine Berthaut). 2° De la Conversation (111 pages in-12. Extrait du Privilège, en tête. — Même reliure, même provenance). 3° De la Conversation (même pagination, extrait, etc. — Reliure ancienne : au dos + Discours). Dans la Bibliothèque Victor Cousin, à la Sorbonne, un petit in-12 porte, au dos de la reliure ancienne, le titre trompeur : Discours des Agrémens. On y trouve :

Les Trois Discours 137 Les Agrémens (Paris, Thierry et Barbin, 1677) « avec Privilège ». Pages 1-92. De la Justesse : mêmes indications. Pages 03-128. De la Conversation : mêmes indications. Pages 129-196. De l'Esprit : mêmes indications, Pages 197-276. D'ailleurs, aucun privilège, ni extrait de privilège. Un autre, petit in-8° (reliure moderne) contient : De l'Esprit (Paris, Thierry et Barbin, 1677) «avec Privilège du Roy». ages 1-129. De la Conversation : mêmes indications, pages 11-1111, 1. J'indique l'édition de 1692, en deux Tomes (Pierre Mortier, Amsterdam). Le second contient les Lettres. Le premier rassemble les Trois Discours de 1677 (De l'Esprit, De la Conversation, Des À grémens,), etes Conversations. La pagination ne sépare pas. Cette édition n'est pas mieux établie. Elle est aussi, et parfois autrement, incorrecte que les précédentes.

Des Agtémens NOTES Page 9. 1. Cette dame existe-t-elle? A-t-elle existé, et est-elle honorée, discrètement, d'une dédicace posthume? On a quelque chance de deviner juste, en songeant à la Maréchale de Clérambault. « Vous avez plus d'esprit que personne du monde, lui écrit Méré (Lettre IX), et de cet esprit qui plaist toujours. Vous n'êtes pas de ces beautés qui surprennent d'abord et qui n'ont que la première veüe ; mais de celles que plus on les considère, plus on s'en trouve charmé ; c'est que l'agrément ne vous abandonne jamais. » Saint-Simon, parlant de la maréchale en son âge avancé, dit que « sans avoir jamais été ni prétendu être belle ni jolie, elle avait encore le teint particulièrement beau, » Quant à la distinction en même temps qu'à la bizarrerie de ses manières, de ses manies, de son caractère et de son esprit, il confirme et précise ce que laisse entendre ou entrevoir Méré: « quand elle était en liberté et qu'il lui plaisait de parler... pleine de traits et de sel qui coulait de source, sans faire semblant d'y toucher et sans aucune affectation ; hors de là, des journées entières, sans dire une parole... » Page 11. 1. Athénaïs de Mortemart, demoiselle de Tonnay-Charente, avait dix-huit ans lorsqu'elle passa par Poitiers, à la fin de 1659, pour entrer au service de la nouvelle reine de France comme fille d'honneur, L'intendant Claude Pellot donna une fête en son honneur et en celui des nièces de Mazarin qui revenaient de Brouage. Méré fut admis dans leur cercle à cette époque. V. Lettres XCIX, à M. de P*** (— Plassac), du 29 juillet 1661, si je compte bien; et L, à Colbert du Terron, Intendant de Marine à Rochefort, 1671-1672% « Comme elles jouïoient assez souvent, j'estois quelquefois de leur jeu ; et M de Montespan qui leur tenoit compagnie en parloit encore depuis peu comme des plaisirs de sa belle enfance. » En

te Des Agrémens 139 1676-1677, M^{re} de Montespan est dans tout l'éclat de sa puissance. Bien que Mme Scarron ait reçu le marquisat de Maintenon en 1675, sa fortune ne fait pas encore de « bruit dans le monde ». 22 V, Les Aventures de Renaud et d'Armide. La critique du Tasse prélude aux variantes et aux suppressions dont il a pris la liberté dans son petit roman. 3. Jérusalem délivrée, Ch. XVI, st. 53 et 54 4. Ib., st. 58. Senocrate d'Amor. — Xénocrate (406-314 av. J.-C.), rude et austère disciple de Platon, qui lui conseillait de «sacrifier aux Grâces », lui succéda, après Speusippe, à la tête de l'Académie. V. De la Conversation, page 105. 5. St. 40, pour la première partie de la citation ; et 50, pour le jeu de mots. Page 12. 1. Cf. Propos : « Les agrémens viennent de la nature, mais le monde et l'art les augmentent et les perfectionnent. » (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 83-84.) Il semble que dans la première partie de ces Propos, Méré prépare, ou relise et commente, le Disc. des Agrémens. Page 13. 1. Partout, Méré recommande de « diversifier ». Cf. Faret (op. cit.) : De la raillerie, qui «diversifie » la conversation, « la resveille, et la reschauffe » ; — Des Bons mots, où il faut éviter la bouffonnerie, tout en ayant soin « de diversifier son entretien par ces agreables subtilitez ». 2, Méré a rencontré, et mentionne à plusieurs reprises dans ses Propos, le peintre Du Fresnoy, né en 1611, qui revint d'Italie après un séjour de vingt-deux ans (1634-1656), et logea d'abord, à Paris, chez Potel, greffier du Conseil, ami de des Raincys (V. Tallemant), puis, à partir de 1658, demeura avec Pierre Mignard. Il est l'auteur d'un poème latin De Arte graphica, traduit en français en 1668. On lit, vers 107-108 : Membrorumque sinus ignis flammantis ad instar — Serpenti undantes flexu (la sinueuse souplesse des membres, formant, comme les flammes du foyer, des ondes, et des replis serpentins). Méré reprend l'idée, éteint l'image ; par principe de goût. IL réserve ces heureuses hardiesses à l'intimité des Propos : « Je pardonnerais à un homme qui aimeroit Mie de (sic). Elle a le corps de flame sinueuse.» R.H.L. juill.-sept, 1924, p. 495). Sur Du Fresnoy, v. Félibien Entretiens sur les Vies et Ouvrages des plus excellens peintres, 1666-1668 ; sd, x7o1, in-12, T. IV) ; et Monville (Vie de P. Mignard, 1730).

| 140 Notes Page 14. 1. V. Les Conversations, V, page 69. 2. Cf. Propos : « Quand on se trouve avec des gens qu'on ne connoist point, il faut tout observer, et faire semblant de dormir. » (R.H.L. janv.-mars 1925, p. 76-77). Page 15. 1. C'est le titre — et le sujet — d'un chapitre des Entretiens d'Ariste et d'Eugène, du P. Bouhours (1671). 2. Vers — à peu près — de Cinna. V. Les Conversations, V, page 76. 3. Roscius de Lanuvium : Cicéron, De Orat., I, 27, 29, 60 ; III, 26, 59 ; — Pro Archia, VIIT ; etc. Cicéron, par la bouche de Crassus, signale un procédé, un art, non pas un défaut, une faiblesse, de Ros=cius : c'est un heureux moyen de « diversifier », de faire valoir les contrastes (De Or., III, 26) ; ou alors il s'agit de Roscius vieillif (I, 27 et 60). Méré, ou se trompe, ou abuse. 4. Jérusalem délivrée, Chants IV et V. — V. Les Conversations, V, à la fin ; et les Aventures. Page 16. 1. Cf. Balzac (Œuvres, 1665, T. I, p. 438, Lettre à M. Girard)# « Je ne sçay plus que vous dire, si je ne rejouë mes vieilles pièces. » Page 17. 1. Cf, Lettre LXXIII, à Me de Lesdiguières : « C'est encore de ce poison secret qui fait tomber en langueur quand on se connoît aux vrais agrémens, » De même, Lettre CXLVIII, à la Maréchale. 2. Peut-être l'abbé-médecin Pierre Michon, neveu de Jean Boutr=delôt, dont il prit le nom ; il séjourna en Suède à la cour de Christine, et revint en France en 1653, pour reprendre, à l'Hôtel de Condé, son emploi de médecin. Méré lui adresse la Lettre LXIII, probablement après 1670. L'Académie de M. Bourdelot, où se rassemblaient des physiciens, des naturalistes, des médecins, releva et continua celles de Montmor et de Thévenot. V. Le Gallois, Les Conversations de l'Académie de M. l'Abbé Bourdelot, 1673 ; Guy Patin (Lettres) pouf qui l'abbé-médecin, «esprit mystique, relevé, métaphysique », n'est ' qu'un «atrabilaire » et présomptueux cartésien, ennemi de «notre médecine commune » ; — Me de Sévigné (Correspondance, éd: Monmerqué, T. IV, p. 262-263, 291) qui trouve «ses vers méchants », sans lui savoir gré du nom de « mère des Amours » qu'il lui donne ; — les Sorberiana, (1694, p. 31 et 34), et Carpenteriana (1741, p. 51-52), les Correspondances des frères Dupuy, de Saumaize, de Ménage ; Tamizey de Larroque : Les Bourdelot, 1897 ; Lemoine et Lichtenberger: Trois familiers du grand Condé, 1900, etc. Rappelons qu'il s'in

ET RS RS NE CR RE Des Agrémens I4I téressa à la machine arithmétique de Pascal dès 1644, et provoqua, en 1651-1652, la Lettre de l'inventeur à la reine de Suède (Œuvres de Pascal, éd. Brunschvicg, T. I et III). Page 18. 1. Cf. Balzac (op. cit, T. I, p. 195, Lettre à M. Conrart, 13 juin 1633) : «si un bouffon n'est excellent, je ne le trouve pas supportable ». Cf. Lettre XXXI, de Méré à M. ***; et les Propos, qui donnent des noms : « Aristippe (le personnage principal du Discours de Balzac) ne luy plaist point ; il n'aime pas ces gens publics, ces bouffons, ces basteleurs ; les gens graves luy plaisent davantage, et l'humanité est plus agreable en eux que dans les autres... Il n'y a rien qui marque tant la petitesse du cœur que de ne songer qu'à dire des plaisanteries tout le jour, comme M. de Cauvigni (son beau-frère), M. Gilbar (son voisin, le notaire de la Mothe-Sainte-Héraye). » (R. H. L. janv.-mars 1922, p. 86-87). Il n'épargne pas son frère même, Jozias, seigneur de Plassac. (76. avr.-juin 1922, p. 222, et oct.-déc. 1923, p. 437.) 2. M. le Chevalier? Page 19. 1. Cf. Cicéron (De Officiis, I, 35) : « Chacun doit tenir son caractère propre, pour conserver plus aisément cette convenance (ou dignité : decorum) que nous cherchons » ; (7b., 28) : « Nous disons que les poètes observent ces convenances (quod deceat) quand ils prêtent à leurs personnages des paroles et des actions conformes à leur caractère. » — Le Ier Livre de ce traité de Cicéron paraît plus connu — ou plus employé — dans ces Discours, que les ouvrages de Rhétorique. La traduction, encore inédite, de Goibaud du Bois y serait-elle pour quelque chose? Une indication intéressante est donnée par le ms 4333 (cit.) : « J'ay veu M. de Bridieu ; il m'a dit qu'à la cour tous les beaux esprits [lisaient] les Offices de Cicéron, et qu'ils les portoient comme leurs bibles : Chevalier Miton, Méré (sic). On en leut une fois au comte Saint-Paul Longueville. Tous les beaux-esprits admirent Cicéron. » (f° 114, v° ; de 1670 à 1675.) 2. Sic. Dont l'usage. (est celui) qui...? Ou ne vaut-il pas mieux lire : qui ne dénendent 3. À première vue — au moins — on s'étonne, Cf. O. P. Disc, IV : « Tous les caractères sont bons dans leur genre, et l'on n'en sauroit trop avoir » ; et Propos : « Il est difficile d'assembler tous les caractères, parce qu'ils se détruisent les uns les autres, César avoit de la noblesse et de la dignité ; mais il n'avoit point de ces agrémens dont nous parlions, comme ceux de de Lingendes, de Théophile, etc. ». (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 83.) La Bruyère'aide"à"comprendre : « Un caractère bien fade

est celui de n'en avoir aucun. » L'origine, et l'explication, n'est-elle pas dans Cicéron (Orator, XI) qui, traduisant par &

oo 142 Notes forma optimi (expression, image sensible, de la perfection) le grec *l'apxrrro*, dit qu'en toute matière, en tout objet de connaissance où de jugement, il y a « une perfection, alors même qu'elle reste imperceptible »? L'« excellent » bouffon est donc concevable, et réalisable, comme l'excellent honnête-homme. Page 20. 1. Cf. Cicéron (*De Officiis*, I, 28) : « Ce qui émeut la vue, dans la beauté physique, c'est l'heureuse harmonie du corps : le charme naît précisément de cette sorte de grâce que donne le concert de toutes les parties ; de même, etc. » — L'idée revient plus loin, à deux reprises. 2. Les *Propos* renvoient ici; et ils nomment ce traîneur de sabre. « Il faut faire des réflexions bien profondes sur le bon air et sur les agréments : c'est où il parle de M. Guillemar. » (R.H.L. juill. sept. 1925, p. 438.) Inintelligible, si, on ne découvre qu'un Guillemard, sieur de Longueville, Poitevin, «condamné roturier» par l'enquête sur la noblesse conduite en 1667 par l'intendant Barentin, fut enfin anobli, en 1700, pour ses trente-deux années de services militaires. (Archiv. Hist. du Poitou, La Bourlière, T. XXII, p. 407.) En 1674, ce n'est plus un conscrit. — Cf. O. P. Disc. VI. 3. Nous oserions substituer lieu à : bien. Car : 1° « Son bien », ne peut désigner que la situation de fortune, et c'est un non-sens. Etre de bon lieu, est plus normal, et plus clair, sans doute ; mais le lieu dont il est sorti, est toujours pris en bonne part ; se sentir du lieu dont on vient, de même. Et enfin Méré nous révèle — dans l'édition princeps des *Conversations* (V. les variantes) — à la fois que ce mot lui est familier, et qu'il peut étonner : « que tout ce qu'il apprend vint des bons lieux. Et sous ce mot je n'entends que le mérite. » Sentir son lieu, c'est faire voir qu'on est « de la haute volée », qu'on est « bien élevé ». — Quant à l'idée, cf. Bouhours (op. cit. 1671 : Je ne sais quoi) : « Les personnes de condition ont pour l'ordinaire sur le visage je ne sais quoi de noble et de grand qui leur attire du respect, et qui les fait reconnaître dans la foule, » Méré retouche, complète, et, ensuite, restreint. Page 21. 1. Cf, non Plutarque (Alexandre), mais Quinte-Curce (III, 3x). 2. Le procédé de Méré étant connu, il est raisonnable de se demander si la «pensée de derrière » n'est pas de marquer qu'il «sied mal» de se faire annoncer dans une assemblée sous le nom de « Chevalier de Méré », lorsqu'au lieu d'Antoine Gombaud, ce n'est que Georges Brossin qu'on voit apparaître. Après tout, on n'imagine pas plusieurs Condé ; et de tous les La Rochefoucauld, un seul porte le nom.

Des Agrémens 143 Page 22. 1. Les constructions ajoutées, par Le Vau, au petit château de Louis XIII, à Versailles, datent de 1661 ; mais les appartements, de 1672 ; la Galerie des Glaces, de 1678 à 1684. 2. Cf. Balzac, *De la Grande Eloquence*, cit. : « Aristote fera tout cela, je ne le nie pas. Mais Aristote ne sauroit rien faire sans les Estoiles. Il ne peut travailler qu'après le Ciel... » Page 23. 1. Cf. *Propos* : cités dans l'Introduction, sur l'art de gagner la faveur ou de gouverner l'humeur des autres. Il dit encore : « Il faut entreprendre des choses difficiles, se faire écouter parmy des gens qui ont l'esprit de travers et qui font des rebuffades.. » (R.H.L. janv.mars 1922, P. 90-91.) 2. Cf. *Propos* : « Vous n'eussiez pas appris en toute votre vie à la Cour, ce que vous avez appris avecque moy. » Il ajoute, à vrai dire : « Vous saurez bien mieux les choses en les pratiquant. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 435.) Cf. Sénèque à Lucilius, VII : « Fréquente ceux qui t'amélioreront » : Cum his versare, qui temeliorem facturi sunt. Page 24. 1. Exemples dont les *Propos* s'éclairent, en même temps qu'ils fournissent un modèle vivant. « Ce qu'a de mauvais ce M. de la Mothe-Fénelon (le marquis, Lieutenant de Roi au gouvernement de la Marche, auteur d'un Règlement sur les affaires d'honneur pour empêcher les duels (1653), et d'un code d'Arbitrage pour éviter les procès ; et confrère du Saint-Sacrement), c'est cette affectation de dévotion. Il faut n'avoir rien d'affecté... Je suis l'homme du monde qui ay eu le moins d'affectation.» (R.H.L., janv.-mars 1922, p. 85-86.) 2. Voir l'Introduction. Page 26. 1. Cf. *Propos* : «IL faut estre aigre contre l'injustice : c'est qu'il avoit traité de sots dans ses Discours ceux qui font quelque injustice, » (R.H.L. juill.-sept. 1924, p. 491.) Mais ici, comme dans les *oO. j2}s*, *Disc. IL*, c'est la «sotte bonté » qu'il blâme ; les sots sont les victimes inertes de l'injustice. Au contraire, dans le *Disc. de la Conversation*, il dira : « On ne sauroit plaie de bon air, quand on choque des personnes qui ne l'ont pas mérité ; parce qu'une action injuste et cruelle n'a rien d'honneste ny de galand, » à 2. Non pas d'après Plutarque, mais d'après Quinte-Curce (IV, 2) que Méré semble préférer, après les *Conversations*. V. *Conversation VI*. Page 28. é 1. Saint Paul: Actes des Apôtres, XX, 37 ; ou : Aux Thessaloniens (Ep. I, chap. III, v. 6). — Ou saint François de Sales?

144 Notes 2. Saint Matthieu, Evang. XXVI, 7-12 ; — Saint Marc, XIV, 3-0: — Saint Luc, VII, 37-50 ; — Saint Jean, XII, 3-7. 3. Saint Matthieu, XV, 25-28 ; — Saint Marc, VII, 27-20. 4. Saint Luc, XIV, 7-12.

Page 29. 1. Cette démonstration était peut-être destinée à calmer les inquiétudes de sa belle-sœur, M^o de Sevret. Il insistera davantage dans les O. P. — Ménage, je crois, se contentait de dire à la dévote Mme de Schomberg (qui fut M^o de Hautefort), à propos de quelque incartade de libertin : « Ce qui deshonnore dans ce monde, damne dans l'autre, » Et, en son propre nom, Méré affirme : « Parler d'avoir mangé du pasté le samedy, cela est du drosle. » (R.H.L. janv. mars 1925, P. 724) 2, Saint Matthieu, XVIII, 6-0; — Saint Marc, IX, 41-47; — Saint Luc, XVII, 1-2. : 3. Solution aisément élégante de la question qui troubla jusqu'à l'Etat, Mais le P, Bouhours a pu inspirer Méré, qui, sans cet exemple orthodoxe, ne se fût peut-être pas hasardé : « Cette grâce. qui a fait tant de bruit dans les écoles et qui fait des effets si admirables dans les âmes. cette grâce, dis-je, qu'est-ce autre chose qu'un je ne sais quoi surnaturel qu'on ne peut expliquer ni comprendre? Les Pères de l'Eglise ont tâché de la définir ; ils l'ont appelée (suit une série de définitions) ; c'est-à-dire que c'est un je ne sais quoi qui se fait bien sentir, mais qui ne se peut exprimer, et dont on feroit bien de se taire. » — Toutefois, on sent que Méré envisage la thèse janséniste (ou augustinienne). 4. Application ingénieuse du Quid deceat, quid nen d'Horace ; à moins que Cicéron (De Orat., II, 55) n'ait suggéré la formule.

Page 30. 1. Idée constante chez Méré : « Un homme qui peut voir un jouf les choses comme il les faut voir, les peut voir toute sa vie. » (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 85.) — « Il (Méré) me dit qu'on n'avoit jamais d'esprit en une chose qu'on n'en eust en toutes. » (1. p. 86.) — « Un prédicateur qui presche bien à Nyort preschera bien à Paris. » (Ib. p. 91.) — Inversement : « Quoy qu'on ne fasse pas de sottise, quand on est capable d'en faire une, on est un sot. » (1b. janv.-mars 1925, p.72.) | Page 33. 1. Souvenir personnel. V. Les Propos, parlant de M. de Ch. Introduction.) Page 34. 1. Cf. Bouhours (op. cit. : De la Langue Française) : « On se dit à toute heure dans un sens tout nouveau. Car pour dire : Je vous en

Des Agrémens 145 serai obligé (etc.)... nous disons, en parlant et en écrivant familièrement : On vous en sera obligé (etc.)» — Méré distingue : « On se deffendra, plutôt que : Je me deffendray. Quand c'est quelque chose qui va à nous louer, on se doit servir de on ; et de je, dans les autres - rencontres. » (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 93.) Page 37. 1. Adaptation, peut-être, des idées du De Oratore (III, 43 et sq.) sur l'agencement, le rythme, des phrases. 2. Suétone (Wéron, LI) : vultu pulchro magis quam venusto. Page 38. 1. Cf. Lettre CXLIV, à M^{ro} de Lesdiguières : « Que si on luy trouve un grand nombre de ces beautez qui brillent, et de ces autres qui se cachent comme sous un voile, on dira qu'elle est belle et qu'elle plaist, et ses Amans l'étoufferont., » — Bouhours (Le Je ne sais quoi) disait (1671) : « Il est du je ne sais quoi comme de ces beautés couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées qu'elles sont moins exposées à la vue. » — Le Disc. de la Conversation condamne cette « expression à la mode », employée, d'ailleurs, dans un tout autre sens que dans la Lettre CXLIV, ci-dessus : « On n'attendoit rien moins que cela d'un exemple de severité ; car on dit qu'elle en étouffe. » Déjà il avait dit, dans l'édition de 1668 de ses Conversations (V. les variantes, Conversation V') : « La beauté estouffe plus qu'elle ne plaist. » A-t-il oublié? — Pour le sens, cf. notre suffoquer. Le Dictionnaire de l'Académie (1694) enregistre : « On dit estouffer de rire, pour dire, Rire avec excès. » Page 39. 1. Les Lettres LXIII et CXLIV, à Mme de Lesdiguières, traitent de ce mystère des Agrémens ; — et Bouhours aussi (Le Je ne sais quoi, cit.). Page 41. 1. N. ne peut être que Niort. M^{ro} de *** serait la duchesse de Navailles, fille de la comtesse de Neuillant ; M^o de Neuillant, veuve, depuis 1634, du gouverneur de Niort, est morte en 1673. Mais quand Méré a-t-il écrit ces lignes? Page 27. 1. On jurerait que seul Socrate a pu parler ainsi. On cherchera donc dans Platon, dans Xénophon... « L'ancien Grec », c'est. Cornelius Nepos (Vie d'Alcibiade, à la fin) qui reprend l'éloge que les historiens Théopompe et Timée ont fait de ce personnage : dans Athènes, ville de splendeur, il éclipe tout éclat et toute magnificence (sp/endore

MÉRÉ IL 10

ol 146 Notes ac dignitate) ; à Thèbes, ville béotienne où l'on se consacre plus à la force corporelle qu'aux finesses de l'esprit, personne ne peut égaler ses exercices et sa vigueur physiques ; à Lacédémone, il s'endurcit jusqu'à surpasser par sa sobriété (parsimonia) celle de la nourriture et de l'habillement spartiates; chez les Thraces, le plus ivrogne et le plus débauché de tous; chez les Perses grands chasseurs, et amis de toutes les jouissances, il se fait admirer d'eux. — Ça et là, Méré glisse quelques grains de Platon, et de Plutarque (Alcibiade), mais il laisse tomber bien des choses (V. Plutarque, XXVIII et XLV-XLVI. — Montaigne (I, 25) admirait aussi, en passant, cette plasticité d'Alcibiade. Et Faret avait dit : « Un esprit bien fait s'ajuste à tout ce qu'il rencontre, et comme on disoit d'Alciaiade il est si accommodant et fait toutes choses d'une certaine sorte, qu'il semble qu'il ait une particulière inclination à chacune de celles qu'on lui voit faire. » Page 44 1. Perez de Hita (V. De la Justesse, notes), l'auteur de l'Histoire galante et romanesque de Grenade, ne manque pas de faire savoir la couleur des vêtements et des équipements de ses personnages : la cuirasse de Muça est doublée de velours vert, son turban est vert, son bouclier est barré d'un large ruban vert; la robe du Grand-Maître de Calatrava, son adversaire, est de velours bleu; son bouclier, vert sur champ blanc ; une croix rouge découpe son orbe; Fatima est habillée de damas vert et brun. (Chap. IV) ; — Daraxa, en bleu ; Galiane, en blanc (Chap. VI); — Des devises s'inscrivent sur les écharpes ou les tentures : l'une d'elles affiche : « Dans le vert tout réussit. »(Chap. VII) ; — un chevalier dont le manteau et le panache sont verts, témoigne ainsi qu'il « fait la cour à l'espérance. » (Chap. XII). — V. O. P. Disc. III. Méré paraît avoir cru, sans hésitation, à la réalité de ces légendes, qu'au reste il a, résolument, expurgées de toute la barbarie qui se mêle, dans le même moment, aux galanteries et aux préciosités. Page 46. 1. Plutarque (Antoine, XXVIII). 2. Non d'après Plutarque (ib. LXXIII), mais d'après le Tasse (Jérusalem, XVI, st. 5 et 6). Sur la grande porte du palais d'Armide sont sculptées des scènes mythologiques et historiques ; la bataille d'Actium, entre autres, (imitations de Virgile, Enéide, VIII) : « déjà la reine étrangère s'enfuit. Antoine fuit aussi, il renonce à l'empire du monde ! Non, il ne fuit pas ; le guerrier ne connaît pas la peur, | mais Cléopâtre l'entraîne ; il la suit, et frissonne à la fois d'amour, de | honte, et de rage. » — Sénèque n'a pu donner que le thème, très sec, | et sans application particulière à la bataille : « Antoine

était un homme | de grande valeur, et de génie éminent : d'où vint sa chute,
sinon de

LR ER SR EE Des Agrémens 147 l'ivrognerie, et... de l'amour de Cléopâtre, non moins puissant que le vin? » *Magnum virum et ingenii nobilis.* (A Lucilius, LXXXIIL.) Page 47. 1. Cf. Malherbe (Ed. Lalanne, T. IV, p. 31) : lettre à Racan (publiée en 1627 dans le Recueil de Faret ; et dans les Œuvres, 1630, I, Lett. 30) : « Quand je verrois Hélène au monde revenue—En l'état glorieux où Paris l'a connue, —Faire à toute la terre éclater ses appas, —N'en étant pas aimé, je ne l'aimerois pas. » — Mais, plus près de la réflexion de Méré : (/b. T. IV, p. 03 ; Lettre à Balzac ; Recueil de Faret ; et Œuvres, IL, lettre 17) : « Il n'en fut jamais une (cause) plus juste que celle de Ménélas contre le traître qui lui vola sa femme ; et cependant en l'entreprise que fit la Grèce pour avoir la réparation de cette injure, les affections des Dieux furent tellement partagées que parmi eux le ravisseur ne trouva pas moins de protection que le mari. » 2. Méré doit à Cicéron (De Oficüs, I, 31) cette réunion de Circé et de Calypso. Dans les Propos il se moque de ce Latin, misogynne ou prude, qui plaint Ulysse d'avoir dû se soumettre en esclave à deux femmes : cum et mulieribus, si Circe et Calypso mulieres appellandæ sunt, inserviret ; et de ce bourgeois effarouché, il dit « qu'une femme l'eût importuné. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 436). — Quant au désespoir de Calypso, Méré brode et dramatise : Homère n'y a pas pensé. Méré devance Fénelon. Page 48. 3. Odyssée, IV, v. 219-226. Page 49. | 1. Contre les stoïciens — et les épicuriens — Méré s'accorde avec Descartes, — sans tenir compte de la condition essentielle, le contrôle de la raison (Des Passions de l'Ame) ; mais plutôt encore avec Malebranche, qui, dans la Recherche de la Vérité (1674) déclare, avec plus de sensibilité sympathique mêlée à sa cartésienne raison : « Les passions sont des impressions de l'Auteur de la nature », sont « de l'ordre de la nature. » (Tome II, Livre V). Cf. Lettre XLV, à la Maréchale de *** (Clérambault). Page 50. 1. Jérusalem délivrée, XII, st. 06-90. Page 51. 1. Ib. XIV, st. 65-66. — Méré brode ; et aussi, dans les mêmes termes, les Aventures de Renaud et d'Armide. V. ce récit, et note I.

DE 148 Notes 2. Cf. Bouhours (Le Bel esprit) : « esprits raffinés qui, à force de subtiliser, s'évaporent. » Page 52. 1. Platon, Banquet : portrait de Socrate par Alcibiade, et souvenirs de l'expédition de Potidée. 2. « Je remarque aussi, Madame, que vous mettez toujours un honneste-homme au-dessus d'un grand homme, et je suis absolument de votre avis. » (Lettre CCYI, à Mr^o de Lesdiguières). — « La plupart de ces gens qu'on appelle de grands hommes ont été de grands sots. » (R.H.L, janv.-mars 1922, p. 95.) — Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Mazarin, qui estoient des buffles, des pédans » (Ib. p. 86), Corneille, « sot, pied-plat.. grossier, sans manières, aussi désagréable et aussi sot que M. Guogué », (Ib. janv.-mars 1925, p. 70), — et Pascal? (V. O. P. Disc. V), sont, ici au moins excusés ! Page 53. 1. L'anecdote de Socrate et du physiognomon Zopyre est rapportée par Cicéron (Tusculanes, IV, 37, et De Fato, V). Cf. Montaigne (II, 11) : « Socrates avouoit à ceux qui reconnoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'étoit, à la vérité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline. » Montaigne aurait dû, lui, songer à l'ironie. 2. Méré admet, donc, que Zopyre ne se trompait pas. Cf. Propos (sur sa belle-sœur, M^{mo} de Sevet) : « C'est une sotte ! On ne sauroit rien faire d'une sotte. Elle a le testé rond. Je connus bien, d'abord que j'eus remarqué cela, qu'on n'en sauroit rien faire. Il faut qu'une teste ait plusieurs figures, qu'il y ait des hauteurs, des éminences, des pointes, des profondeurs, » (R.H.L. avril-juin 1922, p. 220.) Ce sont théories en cours chez les artistes du temps. V. Félibien (Entretien X), et Vigneul-Marville (Mélanges, etc., T. II, p. 164-168 sur le graveur Nanteuil). — « Marques d'un homme qui aime le déduit : corps délié, rousseau, les jambes menues, cagneux. » (R.H.L. oct.déc. 1923, p. 527-528.) — « Bonnes marques en une femme : le front avancé. Mauvaises marques : les épaules larges, la gorge plate. » (Ib. juill.-sept. 1925, p. 433.) Cf. Conversation VI, la relation de la « complexion délicate » et de l'esprit ardent chez César. Assurément — système à part — Méré est physionomiste ; observateur à « l'œil de lynx », selon son expression.

De l'Esprit NOTES Page 57. 1. Madame de *** est surtout une beauté gracieuse ; et ce n'est pas son esprit qui la fait remarquer. C'est, presque, la contre-partie de « Madame *** » à qui est dédié le Discours des Agrémens. Peut-on songer à Madame « de » Meugron ? à qui Méré dit : « Du reste ne dites plus tant, je vous prie, que vous n'avez point d'esprit ; Car comme vous êtes fort éloquente vous le pourriez enfin persuader, et cela nous ferait grand tort à l'un et à l'autre. » (Lettre LXXII); et dans une autre : « Et puis, si je ne vous aimais pas, que ferois-je de vous ny de vos Lettres ? » (Lettre LIX.) 2. Ou bien le Discours est fait depuis longtemps ; et l'on retrouve la duchesse de Lesdiguières, à qui Méré fit la même observation sur la modestie : V. les Propos : « Sur ce qu'il (Méré) dit à Madame de Lesdiguières, qu'en s'abbaissant trop, pour estre modeste, elle n'est pas modeste : il dit qu'il dit cela sans en faire de mystere » — c'est-à-dire : sans donner sa réflexion pour une chose rare et de haut prix. (R.H.L. janv.-mars 1925, p. 76.) — Mais on est bien forcé de voir qu'il replace et déplace volontiers ses bons mots et anecdotes... Page 58. 1. Sur Marie de Bruneau, dame des Loges (1585 ?-1641), la Muse du Limousin, v. Balzac (Lettres, passim) et Tallemant (Hïstre, 132). 2. À supposer que le Discours soit dédié à Mme Meugron, on pourrait nommer, parmi ces dames — outre Mme de la Bazinière — Mne Ferrand, à qui Méré adresse les Lettres XX, LIII, CXLVIII et CLX, et dont il reçoit la Lettre XXI. C'est, je pense, la Présidente Ferrand, auteur de romans et de lettres, et dont M. Marcel Langlois a découvert et publié des Mémoires curieux. Page 59. 1, Méré brode; à moins qu'il ne brouille les événements des chap. 72 et 81-82 du De Bello Gallico, I.

150 Notes Page 61. 1. Le P. Bouhours (Entretiens, cit.; De la Langue Française) a donné, en 1671, une longue liste, commentée, de mots et d'expressions « qu'une mode récente a mis en usage, ou dont elle a renouvelé le sens habituel. Or il disait : « Infiniment et éternellement sont communs (c'est-à-dire, ici, du bel usage) : Il a de l'esprit infiniment » ; et new critiquait pas. 2. Les *** gardent leur secret. Mais Voiture — lui toujours | — écrit à Costar (Lettre CXXXV) : « Il faut avouer que si vous manquez de jugement, en récompense vous avez bien de l'esprit. » Discussion aussi habituelle, et solutions aussi diverses, que sur le Beau et l'Agréable. La Rochefoucauld, tantôt sépare et oppose (éd. 1678, max. 258 et 456), tantôt non (éd. 1665, max. 97). La Bruyère sépare (De la Société et de la Conversation). Bouhours (op. cit., Du Bel Esprit) a dit : « Le jugement est comme le fonds de la beauté de l'esprit. » Or, en 1674, Méré distingue aussi : « Il a de l'esprit, mais il n'a pas de jugement ;" pour avoir du jugement, il faut avoir la teste ferme et rassise, regarder le rapport qu'une chose a avecque une autre. Il n'a que la première vue, » (R.H.L., janv.-mars 1922, p. 84.) Page 62. 1. Ces vers qui, çà et là, égaient la prose des Œuvres, sont sant. doute de Méré lui-même ; et l'hypothèse qu'il énonce dans ses Propos confirme la nôtre. « Si j'avois Théophile icy, je luy pourrois faire faire des vers pour mes Discours, mais je les corrigerois avans de les employer. » (R.H.L. juin-sept. 1925, p. 430.) Il n'apparaît pas qu'à défaut de Théophile, quelque grand poète ait eu l'honneur de voir ses vers corrigés par le Chevalier, et insérés ensuite dans ses Discours. 2. De Quintilien (De Institutione Oratoria, XI, 1) pourrait parti= culièrement procéder ce qui est dit des moyens de défense qui s'offraient à Socrate ; de lui encore (et de Cicéron, De Orat., I,54) les « railleries hautaines », si elles font allusion à la peine glorieuse à laquelle Socrate se condamne. Mais ces insultes, ces injures, et cet | Aréopage, ne s'expliquent que par Sénèque (De Tranquillitate animi, V, et, peut-être aussi De Vita Beata, XXVII) ; Méré mélange, où brouille. i Page 63. 1. Le premier savant est Aristote ; et le second, Callisthène, tor- | turé par Alexandre (Plutarque, Alexandre, trad. Ricard LXXIII). Plutarque approuve Aristote. Mais d'où vient que Méré traduit par . Sagesse le grec 10? Amyot comprend, avec raison, parole. Callis- À thène parlait bien, mais ne réfléchissait pas, (A {

a + = |: à De l'Esprit ISI Page 64. Lo Cf. O.P. Disc. II. — Ici, exemple de l'imprudence de François I^{er} ; là, de sa générosité. 2. Cf. Tallemant (Hist. du Cardinal de Richelieu) : « Il (Epernon) fit grand peur au Cardinal à Bordeaux, car il l'alla voir suivi de deux cents gentilshommes, et le Cardinal étoit seul au lit. Le Cardinal ne le lui a jamais pardonné depuis. » Page 67. 1. Tous les traits de ce jugement sur Auguste sont tirés, ou dérivent, de Suétone (Auguste, chap. 99 ; — 16, 79, 00 ; — 13, 15-16, 18, 25 ; — 15) ; « quelques auteurs » racontent ce massacre, Méré brouille le meurtre du fils aîné d'Antoine et de Fulvie avec celui de Césarion (Suétone, 17). Page 68. 1. Traduction, sans justesse, de fatale monstrum (Horace, Odes, I, 37) : « prodigieux instrument de la fatalité » (on eût dit, plus tard, . « fille du démon ») ; et oubli, sans justice — à moins d'ignorance — de l'hommage — hardi — rendu par le poète au courage viril, à {a fierté royale de Cléopâtre. 2. François Bacon (1561-1626), garde des sceaux en 1617, grand chancelier en 1618. Dans l'Instauratio Magna (Liv. VIII, chap. IL, 8) : Augustum Caesarem, qui, cum avunculo suo comparatus, potius ab illo diversus quam inferior fuit, sed vir certe paulo moderatior. (Ed. Bouillet, 1834, T. I, p. 414.) 3. Livia Drusilla était enceinte de Drusus, né de son mariage avec Tiberius Nero, quand elle divorça pour épouser Auguste, (Suétone, 62 ; Tacite, Annales, V, 1). Page 69. 1. Suétone ne dit rien. Tacite (Ann. I, 5) parle du soupçon qui pèse sur Livie. Dion Cassius (LVI, 30) penche à le croire bien fondé, (C'est — et ce n'est pas — la Livie de Cinna.) 2. On doit songer aux entretiens qui ont, en voyage ou ailleurs, occupé Pascal, Roannez, et Méré ; — aux Pensées sur la raison et le sentiment ; — à ce fragment : « M. de Roannez disait : Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. » Mais Pascal doute de cette sorte de raison inconsciente, et oppose : « Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on se trouve ces raisons que parce que cela choquoit. » (Ed. Br. Sect, IV, 276 ; — non dans l'éd. 1670). Ainsi la raison peut être la dupe, ou se faire la complice,

ot 152 Notes du sentiment : mais le sentiment n'est pas la raison spontanée. Roannez ou Méré pourraient dire : « L'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner, mais c'est toujours une raison, » (Disc. des Passions de l'Amour). Pascal, non. Page 70. 1. Qui équivaut à : celui qui, et s'appuie sur on. — Cf. Conversations, V : « Qui verroit une personne à qui l'on vient d'écrire... on ne les luy diroit pas. » Semblablement : « Il y auroit bien des observations à faire, qui voudroit s'étendre... » Page 71. 1. Sans doute Sir Francis Drake (1545-1595), à qui l'Angleterre dut l'affaiblissement de la puissance maritime et coloniale de l'Espagne. Il fut le premier à faire un voyage autour du monde, dont le récit, fait en anglais par Fr. Pretty, fut traduit en français par Louvencour en 1627 et 1641. — Mais quelle raison introduit ici ce moderne parmi tous ces anciens? Ce n'est pas parce qu'un cousin de Méré, le comte de Blénac, est marin. Il est vrai que Roannez, Mitton, Cabart de Villermont, sont en relations suivies avec beaucoup d'enseignes, lieutenants et capitaines de la flotte royale. On sait aussi que Méré a navigué : mais pas si loin. 2. La virgule des éditions, après bon sens, n'est que troublante sans prétexte, Page 74, 1. Cf. Voiture, Lettre LIV, à Me de Rambouillet : « La vigne du grand Mogor seroit payée de la moindre de vos paroles ; et toutes les pierreries dont elle est chargée, n'ont pas tant d'éclat, ny de si belles lumières, que les choses que vous écrivez. » 2. Jacques I (1566-1625), «le Salomon de l'Angleterre» ; auteur du Basilicon ou Don Royal, et d'ouvrages de piété et de théologie. 3. Christine, reine de Suède, qui abdiqua en 1654. 4. Mathématiciens, historiens, philologues, philosophes : de quels noms éclairer ces allusions? Fait-il grief à François I^{er} du Collège Royal et de ses premiers professeurs : Budé, Turnèbe, comme il reproche à Jacques I^{er}, Bacon; et à Christine Grotius, son ambassadeur en France, l'universel Claude de Saumaise, et, assurément, Descartes ? Page 75. 1. François-Christophe de Lévis, comte de Brion, fils puîné d'Anne de Lévis, duc de Ventadour, et de Marguerite de Montmorency, duc d'Amville en 1648. Il se mêla fort, dans sa jeunesse, aux intrigues de la Cour. Il fut de la maison et servit les intérêts de æ

_____, De l'Esprit 153 Monsieur, Gaston d'Orléans, Une curieuse dénonciation, en 1634, l'accuse d'avoir, chez le duc Louis Gouffier de Roannez, aïeul de l'ami de Pascal, blâmé son maître de n'avoir pas le courage de poignarder le Cardinal (Archiv. Affaires Etrangères 811, f° 219). En 1639, Gaston s'en sépara, de son gré où par nécessité, Le mot de Louis XIII nous est inconnu par ailleurs. — Le duc d'Amville mourut, à propos, en 1661 : l'affaire de Fouquet avait dévoilé une étrange promesse de mariage faite par lui à Mile de Mainneville, une des « mouches » du surintendant. 3. La lettre de Richelieu au Marquis d'Effiat? le père de Cinq-Mars, négociateur, en 1624, du mariage d'Henriette de France avec le futur Charles I®* d'Angleterre, puis surintendant des finances en 1628, mort en 1632. Les Mémoires de Richelieu, dans l'état actuel de la publication entreprise par la Société de l'Histoire de France, sont muets sur cet incident. — Il faut croire que Mme de *** est au courant, et comprendra. Page 76. 1. Charles Le Brun (ou : Lebrun), le « peintre de Vaux », du -château de Fouquet. 2. La virgule des éditions, après les ***, fait équivoque. « Ces noms où l'on met : /a, ne sont pas nobles: la Neveu, la Deschamps, etc. » (R.H.L., juill.-sept. 1925, p. 436-437.) Néanmoins on a pu dire : la Chémérault, la Montalais, la Marans, pour des femmes qu'on veut mal traiter, ou qui se sont perdues de réputation, — Mais c'est peut-être un titre, et non pas seulement un nom, qu'il faut suppléer? Alors même, « Madame » doit, correctement, précéder le titre. Toutefois, une intention de désinvolture cavalière peut s'en passer. « La Princesse Colonne et la Duchesse Mazarin », dit Méré (Lettre IL, à Colbert du Terron)., Ainsi a-t-on pu dire, d'Anne de Gonzague : la Palatine ; de Marie Mancini, la Connétable ; de Marie de Gonzague, qui fut reine de Pologne en 1645, la Princesse Marie. — Or c'est elle qui nous semble désignée. D'autres ont passé à l'étranger ; mais Marie Mancini ne s'était attachée qu'à Louis XIV. Marie de Gonzague avait été courtisée par Monsieur, puis s'était fort engagée avec Cinq-Mars, mais, en même temps, avait d'autres attaches — si l'on en croit Mne de Motteville, La Rochefoucauld, et Tallemant des Réaux. — D'autre part, on a pu se rendre compte que Méré se souvient de loin, et, si l'on ose dire, rumine sa jeunesse ancienne. Page 71. 1. Monsieur le Prince : Condé. Page 78. 1. Alexandre Farnese, troisième duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II, s'illustra par la prise d'Anvers en 1585,

| 154 Notes força Henri de Béarn de lever le siège de Paris en 1590, et celui de Rouen en 1592. Il fut blessé mortellement, cette même année, à Caudebec, 2. « Vous disois-je pas hier que je faisais mieux dans les choses les plus difficiles? etc. IL y a des choses enveloppées, embrouillées, qu'on a de la peine à séparer, et c'est où je réussis le mieux. » (R.H. L. janv.-mars 1922, p. 94.) — « Vous scavez que j'ay toujours fait des distinctions! » (1b. oct.-déc. 1923, p. 522.) — Surtout depuis l'invention des « deux sortes de justesse ». Page 79. 1. Nous n'avons ni à discuter, ni à commenter. Mais nous devons renseigner et documenter, 1° « Qu'il n'y a point d'esprit que l'esprit métaphysique ; qu'il s'insinue partout ; qu'on peut avoir une belle imagination, vive, prompte, etc., comme Virgile dans ses descriptions, et Théophile » — c'est-à-dire que l'imagination n'est pas l'esprit, «contre-fait l'esprit ». (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 02.) Or cet « esprit métaphysique » — que n'a pas Gassendi, que n'a pas Cicéron, que n'a pas Benserade — le Procureur Gogué ne l'a pas non plus; et c'est grâce à lui que nous sommes éclairés sur le sens de cette expression que Méré, à son retour de Paris où il a passé quatre ans, a recueillie et adoptée avec complaisance, et n'emploiera pourtant jamais dans ses Œuvres. M. Gogué « pourroit estre homme de finances, etc. ; il a l'esprit mathématique ; il n'a pas l'esprit métaphysique. » (R.H.L. juill.-sept. 1025, p. 452.) Après 1670, après l'édition des Pensées de Pascal, comment douter? L'esprit mathématique, c'est l'esprit de géométrie ; l'esprit « métaphysique », c'est l'esprit de finesse ; Méré les rebaptise. — 29 : Inventer, ou Comprendre : « Il ya deux sortes d'estude : chercher l'art des maistres ; et chercher ce qui sied bien, » (1b. avril-juin 1922, p. 223 ; et cf. De la Conversation.) — « La différence qu'il y a de ceux qui font les choses naturellement à ceux qui les font par art, c'est que les premiers sentent, par expérience ou autrement, comment il faut faire les choses pour réussir, et les autres ne le sentent qu'en faisant réflexion sur les règles de l'art. Quand j'ay voulu faire les choses comme les autres, escrire, par exemple, comme Plutarque à la barbe quarrée, cela ne m'a jamais réussy, et j'ay toujours trouvé que j'estois un sot, quoy que je disse en moy-mesme ! Mais je ne l'ay fait que pour voir ce qui me réussiroit. » (1b. juill.sept. 1024, p. 492.) — « Il faut estudier sans livres. Je n'ay guère estudié autrement. Remuer, inventer, chercher. » (1b. p. 494) ; — «que c'est plustost en cherchant, en remuant, qu'il trouve les choses qu'il escrit, qu'en faisant réflexion sur ce qu'il sait, » (1b. janv.-mars

1025, p. 75.) — « Ceux'qui ont beaucoup de mémoire n'ont pas d'invention; ceux qui sont solides n'ont pas de délicatesse : ils ne voyent que ce qu'ils touchent, » (1b. juill.-sept. 1925, p. 448.) — « Il y a deux puis

ne ne à De l'Esprit 155 sances dans l'esprit : l'une, de comprendre les choses qu'on y veut mettre ; et l'autre, d'en chercher et d'en trouver. » (1. p. 455.) Page 80. 1. « L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire ; cependant il faut plaire, et l'on plaît. » (Discours des Passions de l'Amour.) 2. « Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent (— gravent, impriment) ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment. » (Discours des Passions de l'Amour.) Page 81, 1. « Il semble que l'on ait toute une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas ; on s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur » ; (mais quel que soit le mérite de l'objet aimé) ; au contraire « le premier effet de l'amour est d'inspirer un grand respect ; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela. » (Même Discours.) Page 82. 1. D'après Quinte-Curce (VIII, 26, 27), et non Plutarque (LXI). Cf. Plutarque (Morales : De La Fortune et du mérite d'Alexandre, I,8). Page 83. 1. « La moquerie est indigence d'esprit », dira La Bruyère. Mais, ici, comme dans les Conversations et dans les O.P., Disc. IV, Méré songe moins à la blâmer, qu'à en justifier et recommander l'usage, dans les conditions qu'il explique. Il suffit de lire ses Lettres pour juger que les objets de ses railleries sont excusables de n'être pas de son avis ; quelques-unes prouvent qu'il eut à s'excuser à leur égard, et le fit... à sa mode. V. Lettres CXXXI, à Mademoiselle *** (de Poussé), 1669-1670, et CLXIX, à M. de la Seguinière, 1673-1674 ; l'explication consiste à essayer de prouver qu'il y a des dénigrement ironiques, qui équivalent à des compliments. 2. Qui se douterait qu'ici Boileau est personnellement visé d'un trait vengeur ? Les Propos l'attestent, (comme aussi qu'en 1674 le Discours de l'Esprit était sur le chantier) : « L'endroit où il mettra ce qu'il dit, que c'est un mauvais signe quand on ne connoist pas ce qu'un auteur, etc., a d'excellent, c'est une satire contre Boileau, sur ce qu'il dit de Théophile. » (R.H.L. avril-juin 1922, p. 219-220.)

mt 156 Notes Page 84. 1. Le maréchal de Clérambault avait ce second « talent », qui n'a rien de professionnel. Les Propos donnent (innocemment, car la critique qu'ils énoncent n'est pas du même ordre que serait la nôtre) un exemple amusant des mérites militaires dont se piquait le Maréchal : « Il disoit d'un Lieutenant d'armée : On ne mangeoit que des carottes chez luy (pendant la campagne) ; et chez moy, il y avoit toujours dans la broche des aulnes de rosti. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 443.) Méré trouve seulement qu'il était malséant de ne pas laisser à d'autres le soin de faire valoir cette supériorité. Page 85. 1. Malgré le voisinage des « sens », les « libertins » ne sont ni les « débauchés », ni les « esprits forts ». Ce sont, dans le vocabulaire de Méré, les indépendants, complaisants à leur caprice ou à leur fantaisie, à qui déplaisent la « régularité » et la « constance ». « Je voudrois bien que vostre jeune Secrétaire. ne fût pas si libertin, et qu'il se tint plus assidument auprès de vous. » (Lettre LXXXII, à Mitton) ; — « Vous me paraissez alors flateuse et constante, quoy-que vous soyez brusque et libertine, et je trouve que nos humeurs ont tant de conformité... » (Lettre XXXII, à Mme ***,) Page 86. 1. Le Voyage en Poitou. Le premier, M. Collet (Liberté de penser, Février 1848) reconnut et signala ici la présence de Pascal, Elle n'est pas douteuse, pour nous. (V. sur ce sujet : Nourrisson, Pascal physicien et philosophe, 1888 ; — Brunschvicg (Opuscules et Pensées de Pascal, 1897 ; — Œuvres de Blaise Pascal, T., III) ; — F. Strowski (Pascal et son temps, 1907, T. ID ; — Ch.-H. Boudhors (Pascal et Méré, R.H.L. janv.-mars et avr.-juin 1913) ; — M. le M^o de Roux (Pascal en Poitou, 1919) ; — Chamaillard (Le Chevalier de Méré, 1921 ; Pascal mondain et amoureux, 1923). Le D.D.R., c'est Artus Gouffier, duc de Roannez, gouverneur du Poitou de septembre 1651 à 1664. « M. M. » ne peut être que Damien Mitton. Le « grand mathématicien », d'ailleurs inexpérimenté en toute autre chose, c'est Pascal, En 1657, dans sa Lettre XIX (composée, ou de plusieurs lettres, ou à loisir..), il regrette de n'avoir pas encore « guéri » Pascal des mathématiques ; la Cycloïde (1658-1659) le prouvera ! En 1677, il est en droit de prétendre que Pascal les à pour jamais abjurées : en cela, il ne fait que suivre les affirmations insistantes et répétées de la famille de Pascal. (Et si la Vie, de Mme Perier, n'était pas encore inédite!). Il n'y a de contradiction entre la Lettre (comme aussi les Propos) et le Discours que dans l'honneur qu'il se fait, ici, d'une « abjuration » que, en 1657, il ne prévoyait pas...

he a 14 4 De l'Esprit 157 La date du voyage? On a longtemps et souvent dit : 1652, juillet. Nous avons essayé de montrer pourquoi cette date ne peut être acceptée (Pascal et Méré, R.H.L. jan.-mars et avril-juin 1913; — et Le Voyage en Poitou, ib. juill.-sept. 1922.) Nous proposons alors le printemps ou l'automne de 1651. M. de Roux a ruiné nettement la seconde hypothèse. Aujourd'hui, nous inclinons à penser que l'année 1653 est plus probable. Il faudrait un article de revue pour exposer nos arguments, Mais c'est l'année où Pascal, à la grande frayeur de sa sœur Jacqueline, se lia par des « engagements nouveaux » qui l'attachèrent dans le monde tumultueux des « grandeurs d'établissement » ; c'est l'année où, à partir du 6 juin, on perd sa trace pour ne la retrouver qu'aux premiers mois de 1654. Et c'est l'année où, demeuré à Paris depuis la fin de décembre 1652, Roannez repart pour le Poitou seulement en juillet. 2. On entend d'ordinaire : à la moitié du parcours de la vie humaine. Mais quand Homère dit que Nestor a vécu plus de trois âges d'homme, il signifie qu'il a plus de quatre-vingt-dix ans, l'âge d'homme étant de trente ans (entre la naissance d'une génération et celle de la suivante). En ce sens, une finesse de Méré nous donnerait la date du voyage : Pascal est né en 1623, le 19 juin. Page 87. 1. Les Œuvres de Guillaume du Vair (1556-1621) furent rassemblées dès 1606. V. R. Radouant, G. du Vair, thèse; et F. Strowski, Pascal et son temps, T. II, p. 47 ; et surtout p. 319-323 : « L'influence de Du Vair sur Pascal est une légende » ; et la suite. 2. Il y a des marquis d'O, mais aucun Lieutenant Criminel de ce nom. O, comme P, désigne une ville, Nous avons proposé : Lieutenant-Criminel d'Orléans, par où passe la route de Paris à Poitiers. Quelque réflexion de ce magistrat, saluant Roannez à son passage, amusa Pascal, mais non Méré. Peut-être n'importe-t-il guère de savoir qu'il s'appelait Houmain, en 1634 (Histoire des Diabes de Loudun (etc.), 1693, Amsterdam ; et L. Bertrand, Bibliothèque Sulpicienne T. III : Mémoire sur la vie de M. Olier, par M. Baudrand), et en 1653. (Bibl. Nationale Mss Clairambault 659, f° 160.) 3. Poitiers. Une très ingénieuse interprétation, dans une étude d'ailleurs fort intéressante et instructive à tous égards (marquis de Roux, op. cit.), propose que ce voyage, qui était « plutôt une promenade » n'ait pas conduit de Paris à Poitiers, mais ait été une « tournée d'inspection » en Poitou. (Un tel genre de déplacement à loisir serait impossible, d'ailleurs, en 1652). Il serait vraisemblable que Roannez, parti de Poitiers pour Fontenay-le-Comte avec Pascal (on sait la légende des vers

attribués, sans preuve à l'appui, par Condorcet) y eût rencontré Méré avec Mitton chez leur ami Barnabé Brisson, sénéchal de Fontenay — que je crois reconnaître dans la Lettre CXII

158 Notes de Mitton, où M. Brunschvicg, non sans apparences, a conjecturé Pascal. Alors Roannez aurait offert à Méré et à son compagnon de les ramener à Poitiers ; en 1653, rien de plus raisonnable. Reste à savoir si, de Fontenay à Poitiers, il s'écoule assez de temps pour que la conversion et les progrès de Pascal en honnêteté ne prennent pas un air de miracle, qui achèverait de renvoyer le récit au nombre des contes fantastiques. Nous avons essayé d'examiner si les sept ou huit jours nécessaires pour franchir, sans hâte extraordinaire, la distance de Paris à Poitiers ne s'accordaient pas mieux avec le temps normalement convenable à l'éducation mondaine du mathématicien (R.H.L. La date du Voyage en Poitou ; juil.-sept. 1922.) 4. Ces vers, pour nous, sont de Méré, comme tous ceux de ses Discours. Il semble particulièrement impossible qu'ils soient de Pascal. Le mathématicien qui, au départ, « ne savoit que cela », aurait fait, en poésie et en prosodie, un merveilleux progrès. On n'a peut-être pas assez remarqué qu'ils ne se bornent pas à opposer, à l'austérité glacée de la science, le riant soleil de l'honnête conversation. Ces climats où règne la nuit pendant six mois de l'année, ce sont les climats du Nord, Il ne reste plus qu'à se reporter à la Lettre de Pascal à la Reine de Suède (juin 1652). Il a porté ses regards de savant vers un climat où, peut-être, il était prié, ou tenté, de prendre la place de Descartes ; et le voici engagé, auprès de Roannez, dans le « Grand Monde », Coïncidence, ou emprunt? Méré a-t-il connu ces vers de Constantin Huyghens, le frère du grand savant, sur Descartes? «.. Sous le climat glacé de ces terres chagrines, Où l'hiver est suivi de l'arrière-saison... » (Œuvres de Christian Huyghens, éd. de la Société Hollandaise des Sciences, T. I. p. 125 et T. X p. 400.) Baïllet, dans sa Vie de Descartes (1691), les attribuait à Christian Huyghens lui-même. Page 88. 1. Son abjuration, à peu près à l'époque où eut lieu celle de {a reine de Suède? Page 89. 1. Dans les Propos, on entrevoit un Varaize ou Varèze (des vicomtes de Varaize, en Saintonge?) dont il est dit qu' «il fit une statue de marbre comme celle du Chevalier Bernin, quoy qu'il n'eust jamais manié de ciseau », et que « ses figures ressemblent extrêmement, » (R.H.L. avril-juin 1922, p. 222.) Page 90. 1. Cette leçon et cette méthode, si étrangement survenues et suspendues, font songer au principe que Pascal avait conçu, de ; : n'enseigner les consonnes, et de ne les nommer, que d'après leur

2222 De l'Esprit 159 emploi pratique et phonétique (fe et non ef ; gue, et non jé, etc.) V. Brunschvicg, Œuvres de Pascal, T. IV, p. 77 ; objections de Jacqueline, 26 octobre 1655. Pascal avait-il ébauché aussi une méthode d'écriture? On comprendrait mieux pourquoi Méré coupe court, et -n'achève pas l'œuvre interrompue. Page 91. 1. Cf. O.P., Disc. II : « Il aimoit trop à décrire ses inventions . d'Ingénieur, les machines de guerre », etc. ; et Disc. V (encore au sujet de César) : « Les règles si visibles sont de mauvais air ; elles témoignent qu'on est trop concerté ; et c'est faire la guerre en mathématicien de profession, plutôt qu'en brave Conquerant. » — Cf. Montaigne (I, 17). 2. « On doit être aussi aise de voir les ouvrages de rhétorique de Cicéron, que si on en avoit de César, de la guerre ;... cela rend habile et intelligent en toutes choses. » (R.H.L. janv.-mars 1925, p. 75) ; — « On profite dans Cicéron pour bien escrire, comme s'il avoit escrit en François; pour les transitions, les liaisons, les inventions, et mesme pour l'élocution. » (1b. juill.-sept. 1925, p. 433.) — Il n'est pas souvent si louangeur pour Cicéron. Et puis, tout de même, mieux vaut « chercher, remuer. » Page 92. 1. Niert (ou : Nielle, Denielle, Denierre, Nyert) est, pour Méré, le parfait chanteur, et qui n'aime pas qu'on ne voie en lui qu'un chanteur. Il appartient d'abord, d'après Saint-Simon, à M. de Mortemart qui le donna au roi Louis XIII, en 1629 (Saint-Simon, Note au Journal de Dangeau, T. VIII, p. 249-250 ; et Mémoires) ; — d'après Tallemant, au maréchal de Créquy, avec lequel il partit pour Rome en 1633, et qui se serait séparé de lui à la demande de Louis XIII, Ainsi Méré a dû le connaître chez les Lesdiguières. — Mais qu'en 1677, il soit encore l'excellent chanteur de 1633? Le passé reste le présent, on l'a vu. V. Disc. de la Conversation, et Lettre CXCVII à Mitton. 2. illusion analogue, due au ton, à l'accent, de la voix (sonus vocis), dans Cicéron, qui fait dire à Crassus : « Quand j'écoute ma bellemère, Laelia, j'éprouve l'impression d'entendre parler Plaute ou Naevius » (De Orat., III, 12), à cause du ton simple et posé. Page 93. 1. César, De Bello Gallico, I, 9 : éloge du dévouement de Divitiacus pour la cause romaine ; — 30 : félicitations apportées à César par les députés « de la Gaule presque entière. » 2. Nous corrigeons l'inacceptable : c'est-à-dire, des éditions. 3. Virgile, Géorgiques II, 489 : Felix qui potuit rerum cognoscere causas ! hommage à Lucrèce et au De Natura Rerum. Vers cité par

160 Notes Montaigne (III, ch. 10); par Balzac (1665, T. I, Liv. VI, Lettre XX XVIII, à Descartes) ; par Méré (Lettre CXXX, à M. ***) et noté par Pascal (éd. Brunschvicg, Sect. II, 73; l'éd. de 1670 ne le donne pas). 4. C'est la première fois que Méré pousse à cette fin suprême l'efficace de l'honnêteté, Car l'ingénieuse argumentation du Disc. des Agrémens, en réponse aux scrupules des dévots, n'avait pas le caractère de ces simples mots. Page 94. 1. À ce trait, on serait tenté de reconnaître Mme de Lesdiguières, en le rapprochant de la Lettre LXVIII, à la Maréchale de *** (Clérambault) : « une Dame que je vois souvent... quand je lisois avec elle... Vous avez connu les charmes de cette aimable personne ;.. elle avoit un goût... » — Mais les Propos disent aussi : « En certaines choses (Mae de la Bazinière) a plus d'esprit que les autres. Je luy lisois une fois une traduction de quelque harangue de Cicéron ; elle connoissoit les bons endroits ;.. nous lisions les harangues de Cicéron; dès qu'il y avoit de l'esprit, elle sentoit cela. » (R.H.L. janv.-mars 1923, p. 80.) — Au contraire, il y aurait ici de quoi renoncer à parler de Mme Meugron. — Mais à quelle époque, ou à quelles époques appartient le Discours de 1677? Et Méré n'a-t-il pu suivre ce que Du Fresnoy recommandait (De Arte Graphica, 1673, V. 51, 53) et ce qu'il approuve en l'expliquant : « Ce qu'il y a de vray en ce que dit Du Fresnoy là-dessus, c'est qu'il faut imiter ce peintre, qui prit de toutes les filles, etc. » (R.H.L. avril-juin 1922, p. 215), c'est-à-dire Zeuxis qui peignit Hélène à l'aide de cinq modèles choisis (Cicéron, De Inventione, II, 1). 2. Ed, 1697 : de plus considérable. 3. Nous corrigeons sans crainte : l'intention. CF : De la Conversation : « il y faut plus d'adresse et d'invention. » Page 95. : 1. Même réflexion dans la Préface des Aventures de Renaud et d'Armide. 2. « Je me révolte quand il arrive que le génie d'Homère sommeille, » (Horace, Epître aux Pisons (Art Poétique) v. 359) Quandoque bonus dormitat Homerus.

De la Conversation NOTES Page 99. 1. Le caractère est celui de la Maréchale de Clérambault, tel que Méré le lui reproche parfois, doucement, ou le définit, en parlant d'elle et de son indifférence apathique. (Lettre LX XII, à Madame ***#: « Je m'en rapporte à Madame la Maréchale, qui fait consister son bonheur à juger sainement de tout, et qui du reste me paraît comme une belle morte. ») — Quant à Méré, puisqu'il est à Paris, il écrit nécessairement cet avant-propos avant l'été de 1672, ou en cours d'impression, en 1677. À moins qu'il ne se livre à la fantaisie. 2. Cf. *Propos* : « Pour chanter, la joye ne m'est pas moins nécessaire qu'au petit oiseau le beau temps. » (R. H. L. janv.-mars 1925, p. 72); et Lettre XLII à M. de *** : « Je suis comme les oiseaux que Ja tristesse rend muets. » Page 100. 1. Térence : *Nullum est jam dictum, quod non dictum sit prius* (cité par Vigenère, dans sa préface de la Jérusalem) : « Il n'est plus de parole qui ne soit une redite, » (*Eunuque*, Prologue, v. 41). — Méré a lu Térence. Dans les *Propos*, il en commente et explique quelques vers (R. H. L., juill.-sept. 1024, p. 403, sur un passage de l'*Heautontimoroumenos* ; p. 495, sur le début de l'*Andrienne* ; — janv.-mars 1925, p. 74, sur divers endroits de la même comédie). 2. Ces exemples d'érudition oiseuse et stérile rappellent — bien qu'aucun ne les répète — ceux qui appuient la critique, toute semblable, de Sénèque (*De Brevitate vitae*, XIII, et Lettre LXXX VIII, à Lucilius) et d'Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, XIV, 6). Mais l'intention n'est-elle pas aussi de se moquer des discussions et citations échangées entre Costart et Voiture? (V. *Lettres de Voiture*; et *Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654.) 3. Ce n'est pas l'exacte adaptation, mais n'est-ce pas le mouvement et comme la facture, de cette période de Balzac? « Un homme qui a vu MÉRÉ II. II

om 162 Notes et qui a écouté longtemps avec de l'attention et du dessein, qui a fait diverses réflexions sur les vérités universelles, qui a considéré sérieusement les principes et les conclusions de chaque science, qui a fortifié son naturel de mille règles et de mille exemples, qui s'est nourri du suc" et de la substance des bons livres ; un homme, dis-je, si plein, a bien de quoi débiter. » (Disc. de la Grande Eloquence, cit.). Il faut avertir que ce n'est pas lui-même que Balzac définit ainsi. Page 102. 1. On? ni Tacite, ni Suétone, ni Plutarque (Vies de Galba et d'Othon), ni Aulu-Gelle, ni l'auteur d'Octavia, la tragédie annexée au Théâtre de Sénèque le Tragique, dans laquelle Néron et Poppæa paraissent. 2, Faire mystère, c'est bien : présenter comme une chose rare, ow sous le sceau du secret, une nouvelle, ou une pensée, ou un sonnet ; mais aussi : laisser ignorer, garder pour soi. Cf. Bouhours (op. cit. : Du Bel Esprit) : « Il ne faut pas qu'il fasse toujours mystère de ses ouvrages, mais il ne faut pas aussi qu'il les montre partout. » Page 103. 1. Cf. Cicéron, De Officiis, I, 37-39 ; sur sermo, opposé à contentioŷ la « conversation », au « discours soutenu » ; — ou encore la distinction des cinq Discours, telle que la résume Diogène Laërce (Platon, trad: Gilles Boileau, 1668, p. 264-265). 2. Ce sont ces visites de cérémonie, de condoléances, de « jour de l'an », dont Méré se flatte, entre 1664 et 1669, d'avoir « esté le pre"mier » à « désabuser d'honnêtes gens. » (Lettre LXXXVII, à Claude Pelot, intendant de Guyenne.) Avoue-t-il son illusion, en 1677? Ou, en 1677, publie-t-il d'anciens essais, et reste-t-il, comme dit Sainte-Beuve, figé » dans ses souvenirs d'autrefois? Page 104, \ 1. Allusion évasive — et indéchitffrable si Méré ne nous renseignait — à un fait précis, et personnel. Il s'agit de M^e de Saint-Loup, la sœur du marquis de la Roche-Pozay, la janséniste aux stigmates. « Elle trouvoit qu'il (Méré) avoit bon air, et sa taille luy plaisoit ; mais qu'avec luy, si l'on n'avoit beaucoup d'esprit, qu'on paroisoit sotte, et que tant d'esprit pouvoit fatiguer l'esprit. « Si vous voiez (répond. le Chevalier) trois ou quatre personnes comme moy, vous en voiez, assez d'autres pour vous délasser, » Elle disoit que, quoy qu'elle sentist bien qu'il y avoit de l'esprit dans cette réponse, cela néanmoins! demandoit trop d'application d'esprit. » Et Méré conclut — ou peutêtre répliqua — « qu'il estoit difficile, quand on estoit accoustuméà parler avec de l'esprit, de parler autrement ». (R. H. L. avril-juin|

ee nb ER te A De la Conversation 163 a — re ep 1922, p. 218.) —
 Etait-ce avant, ou après, la conversion de Mme Lepage, dite de Saint-Loup
 ? Nous ne savons. 2. GR Cicéron (De Officiis I, 37) : « Qu'il voie d'abord le
 sujet qu'il aborde ; est-il sérieux, qu'il y mette de la gravité ; plaisant ? de
 l'agrément. » Page 105. 1. C'est Platon qui donnait ce conseil à Xénocrate,
 son futur successeur à la direction de l'Académie. Diogène Laërce, Vies des
 philosophes, Xénocrate, et Plutarque (entre autres : Morales, Préceptes
 conjugaux, XXVIII). 2. C'est à peu près la formule que le De Oratore
 propose à l'effort de l'orateur, et que, dans ses Propos, Méré paraît réserver
 aux ouvrages écrits : « Vous ne devez point croire que vous excelliez à
 écrire, si vous ne choisissez bien les sujets, si vous ne dites des choses
 exquises ; et il faut encore adjouster : si vous ne les dites de la meilleure
 manière, » (R. H. L. juill.-sept. 1924, p. 492.) La différence est que dans la
 conversation les sujets peuvent être imprévus, fortuits et divers, quacunque
 res inciderit, disait Crassus (De Orat., I, 15) ; utcunque aderunt (De Officiis,
 I, 37). Page 106. 1. V. Des Agrémens (paroles de « l'ancien Grec » ou :
 Cornelius Nepos), page 42, note 1. Page 107. 1. « À un regard quise fixe, à
 un sourcil qui se détend ou se fronce....., à un mot, à un silence.., nous
 jugerons aisément » (etc.) (De Officiis, I 41). 2. Tite-Live (VII 2), Cicéron
 (De Orat. II, 59), Suétone (Vies d'Auguste, de Néron, de Domitien), Tacite
 (Annales IV, 14 et XIII, +25) parlent des mimes et des pantomimes. Il n'est
 pas question de cette reprise par gestes. Page 109. 1. À la cour du Pape,
 nécessairement. 2. V. De l'Esprit. 1. César (De B. G., I, 12)? — Salluste
 (Catilina, LIT) : discours de Caton, qui rappelle que le jeune César ne croit
 pas aux enfers, ni au sort différent qu'y obtiennent la vertu et le vice. Page
 110. 2. Cf. Pascal (Pensées, éd. Brunschvicg, Sect. V, 331 ; éd. 1670,

D ERREUR 164 Notes XXXI, 27) sur Platon et Aristote, « gens honnêtes, et, comme les autres, riant avec leurs amis, » 2. Niert. V. De l'Esprit, page 92. Page 111. r. Plus vivement, dans les Propos : « Je remarque que ceux qui sont à la Cour il y a (— depuis) quarante ans, sont aussi sots que quand ils y vinrent. Roquelaure dit les mesmes sottises que quand il vint de Gascogne. » (R. H. L., janv.-mars 1922, p. 85.) Page 112. 1. La virgule des éditions, après possible, est inadmissible. Page 113. 1. Il y a bien quelque rapport avec l'histoire de Démétrius le Cynique, qui refusa deux cents talents dont le gratifiait Caligula, et en réponse à des remontrances de gens moins sévères, déclara que si l'empereur avait voulu le tenter, c'était tout l'empire qu'il devait lui offrir. (Sénèque, De Beneficiis, VII, 11.) Il est vrai qu'il refuse, sans jeter dans le puits : mais le nom de Demetrius est attaché à ce mot même, par le même Sénèque : « Avant Démétrius, il y avait des puits et des portes. » (A Lucilius, XC.) Et enfin Démétrius n'aimait pas Caligula. Si là n'est pas l'origine — et je conçois qu'on en doute — je ne sais pas du tout quel est ce gaspilleur de pistoles. Mais on a pu voir que Méré brode ; et aussi qu'il recompose à sa façon des fragments de l'original. Page 115. 1. Il faut donc que Pascal et Méré aient causé ensemble de ces « clichés », puisqu'on lit dans les Pensées (éd. Br. I, 56, — absent de l'éd. de 1670, — comme aussi 57 et 58) : « La part que je prends à vostre déplaisir » ; — « M. le Cardinal ne vouloit pas être deviné. » On retrouve plus loin, ici même, ces « compliments » dont Pascal dit qu'il s'est mal trouvé, et ces « excuses » qui ont mauvaise grâce. Cf. les Propos (en parlant des habitués de l'Académie de Montmor, Méré les imite) : « Mais si ce que je diray semble estre contraire à vostre sentiment, je vous prie de m'excuser. » (R. H. L., janv.-mars 1925, p. 68) ; — « Il faut se servir de loin à loin de ces mots comme : deviner quelqu'un. » (Jb. juill.-sept. 1925, p. 446.) 2. On ne voit pas que Voiture en use pour remplir, comme il arrive, un vide de pensée ; dans ses lettres badines (par ex. la lettre de la Carpe au Brochet), il en tire des effets de transposition comique. Page 116. I « C'est se moquer de la barbouillée. » (D'Argenson, Mémoires, VIII, p. 9) ; comme les enfants se moquent d'un masque.

Selon l'époque où fut écrit ou noté ce trait, on aurait à choisir entre la marquise de Mauny, à qui, en 1660, le Dictionnaire des Précieuses de Somaize attribue l'invention du mot s'encanailler — lancé en 1663 par la Critique de l'Ecole des Femmes ; — ou Madame de (?) Meugron, ou son amie, Madame de Marillac, femme de René de Marillac, intendant de Poitou depuis 1673. Tous deux sont nommés dans les Lettres ; la lettre XI est adressée à la femme, les lettres XXIX, LXXVI, CLXI, au mari. : 2. Les notes des Propos, quoique tronquées, se laissent comprendre. Un voisin, M. d'Orfeuille, vient voir Méré, dans cet hiver de 1674-1675 : « Il fait bien vilain aujourd'hui ; mais quel temps faut-il attendre en hyver ? » Méré relève, après son départ, cette banalité : « S'il y a une sottise à dire, il ne manque pas de la dire. » (R. H. L. juill.-sept. 1924, p. 495-496.) — A propos de je ne sais quel juron routinier : « Ce serment est bon pour l'hyver ; mais l'esté, comment jurez-vous ? » (Jb. juill.-sept. 1925, p. 452.) Page 117. 1. V. Des Agrémens, page 138. 2. Nous n'acceptons pas le texte des éditions : pour s'égayer, quand elles sont si fréquentes ; les personnes. 3. Madame la Marquise de Sablé. — Les mêmes égards et hommages lui sont rendus dans les Lettres XLV à la Maréchale de *** (Clérambault), LVIII à Saint-Pavin, CLXXIV, à Mitton. Mais dans les Propos : « Je luy demanday si M^o de Sablé estoit épurée ; il me dit qu'elle aymoît les apophtegmes et les sentences » ; or Méré vient de dire : « Je ne croy pas qu'il y ait de gens si sots qu'ils aiment les apophtegmes. » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 450) ; — « Elle passe pour délicate, mais elle est assez grossière. » (Ib. avril-juin 1922, p. 210.) Elle n'est pas « de la volée » des trois femmes qu'il admire constamment : Me d'Anguitard, de Lesdiguières et de Longueville. 4. S'embarquer, au sens de se hasarder, entreprendre, est compté par Bouhours (op. cit. 1671) parmi les expressions neuves. Il est déjà dans Malherbe, et se rencontre souvent. M^o de Sévigné aime à dire : conduire sa barque. Le Dictionnaire de l'Académie (1694) enregistre : « On dit : conduire la barque, pour dire, conduire quelque entreprise, quelque affaire. » Page 118. 1. Critique probable de Bouhours (De la Langue Française) : « Notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes si elle ne les adoucit par si j'ose dire ; pour parler ainsi ; pour user de ce terme ; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, »

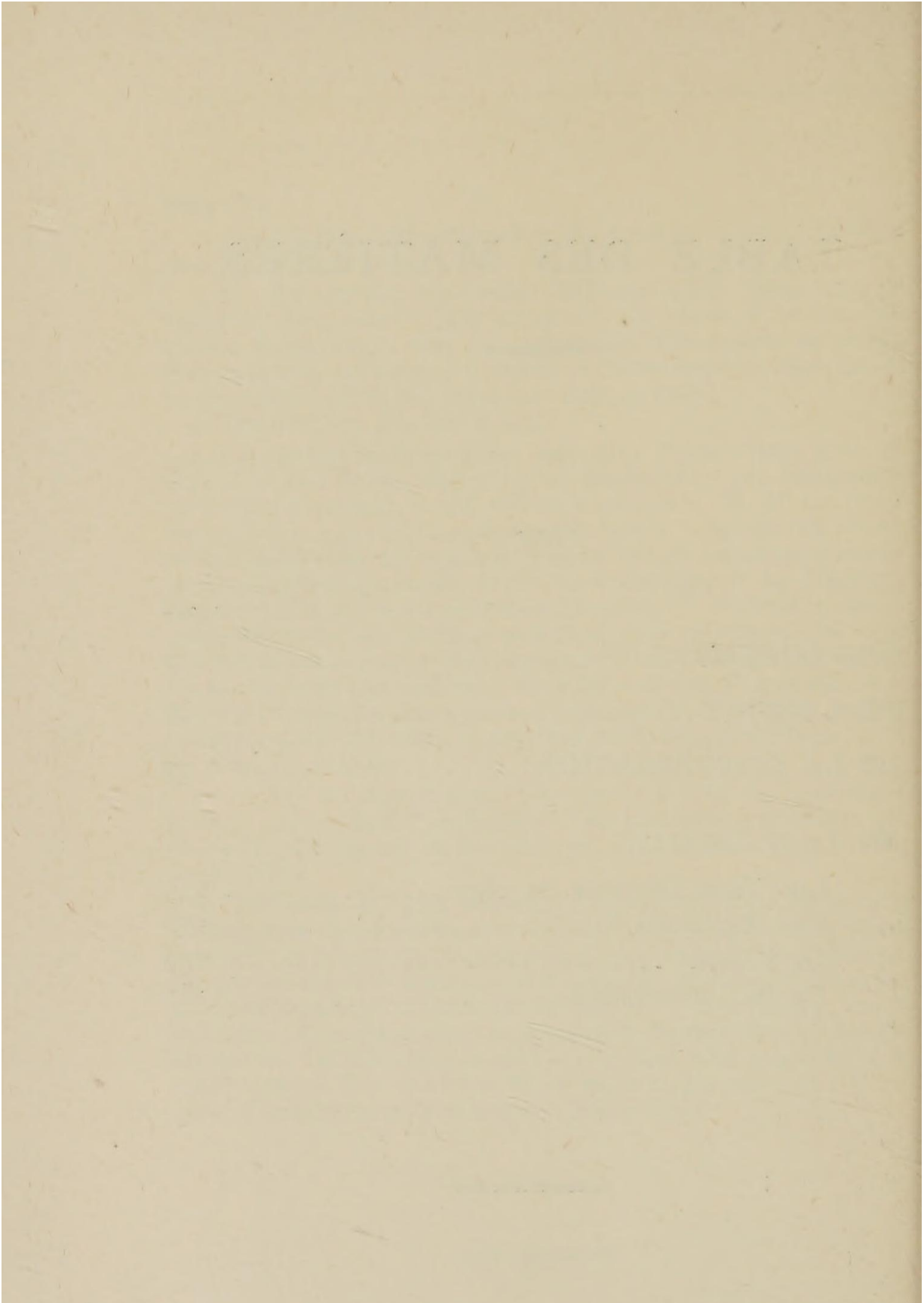
D tte, 166 Notes 2. Empressement, au sens de La Fontaine : « Certaines gens, faisant les empressés. » — César (De Bello Civili, I, 30) met dans la bouche de Caton des plaintes acerbes sur l'insouciance de Pompée ; après quoi — c'est là peut-être que César se moque? — Caton « s'enfuit » de son gouvernement de Sicile, dont Curion l'expulse. 3. Homère (Iliade, XI, v. 544-547) : retraite d'Ajax. Ces vers sont cités par Plutarque (Pompée, LXXVI). La traduction d'Amyot : « Puis se tira hors la presse en fuyant — Tousjours les yeux çà et là tournoyant », fausse l'intention du poète. 4. Znebde Boadéws, proverbe grec qu'Auguste aimait à redire (Suétone, XXV ; Aulu-Gelle X, 11). Mais le « grand Juge » pourrait ironiquement (sous la plume de Méré) désigner Boileau : « Hâtezvous lentement, » (Art Poétique, 1674, Chant I). Les Propos, abondamment, le maltraitent fort. Un exemple suffira; en parlant du dernier ouvrage de Boileau, qu'il adresse à Guilleragues (c'est l'Epître V, publiée à part d'abord, en 1674) : « Il eust mieux fait de continuer à faire des Satyres qu'à faire l'honneste homme ; il sera audessous des autres. Je devine cela par ce que m'en a dit Miton. » (R. EH. L., oct.-déc. 1925, p. 597.) Quoi? Ceci, je pense : « M. Colbert l'envoya prier de venir dîner chez luy. Il y alla, il se lava, il mangea, il demanda à boire, et s'en alla. » (R. H. L. avrii-juin 1922, p. 216.) Cette mauvaise tenue choque vivement Méré : « S'il m'avoit fait la mesme chose !... » V. De l'Esprit, page 83, note 2. Page 119. TOC: Page 120. 1. Editions : presque rien pour peu. La virgule est nécessaire. 2. Hommage à La Rochefoucauld, — à M^{ro} de Sablé peut-être aussi, bien que ses Maximes soient encore inédites. Mais les Propos sont plus sincères : « M. de la Rochefoucauld n'est rien pour moy »; et Méré compare, expressément, « ses inventions et ses maximes » à l'objet où se révéla l'industrielle précocité du petit Gargantua (R. H. L., janv.-mars 1922, p. 80.) Toutefois Méré compose et discute, pour une dame, des « maximes d'amour » (Lettres XX XII et LXXIX, à Madame ***,) x 3. Cf. Bouhours (op.cit. : Du Bel Esprit) ; il critique la « fertilité » ou « fécondité » qui « dégénère le plus souvent en une abondance vicieuse, en une profusion de pensées fausses et inutiles. » Méré, sans doute, s'en inspire dans ses Propos : « C'est la fécondité qui empesche qu'on ne se défasse de la pluspart de ses défauts. » (R. H. L., janv.mars 1925, p. 68.) Page 122. 1. C'est, bien exactement, le Timante du Misanthrope (1666) :

NL th. s De la Conversation 167 cun homme tout mystère, Qui vous jette en passant, un coup d'œil égaré ; et ce secret n'est rien ; il dit tout à l'oreille, » 2. Idées souvent répétées ; ici, caractérisées par un avis donné aux . gentilshommes auteurs, — et l'aveu d'un embarras et d'une inquiétude, que les O. P. (Disc. III et VI) expliquent plus résolument. Page 124. 1. Plutarque (Alexandre, XX). Méré a lu vite, ou brouillé ses souvenirs ; car Alexandre envie Achille « d'avoir eu en sa vie un loyal amy, et après sa mort un excellent héraut. » (Amyot.) Le français ne permettant ni doute ni confusion, nous conclurons que Méré lisait le grec : et son contre-sens serait la preuve d'un mérite peu commun au xvII^e siècle. 2. Plutarque ne dit rien de tel. Je ne sais qui l'a pu dire. Page 125. 1. Arioste, Roland furieux, Chant XV. Astolfe, Prince d'Angleterre, reçoit de Logistille un cor dont les sons formidables mettent en fuite les géants mêmes. Voiture avait dit (Lettre LI, au Cardinal de La Valette) : « Il a pris un ton de voix beaucoup plus sévère que jamais, et qui a à peu près le son du cor d'Astolphe. » Page 126. 1. Ces vieux lions rugissants et sympathiques (Cf, O, P., Disc. IT) s'opposent aux « doucereux » ; et Méré donne des noms dans les Propos : « M. (2?) est doucereux.. M. Guitaud, La Hogue, Ruvigny, etc. ; le ton opposé au doucereux. » (R. H. L., juill.-sept. 1923, p. 380.) Quel Guitaud? Mais Fortin de la Hogue, correspondant des frères Dupuy, était l'auteur estimé du Testament ou Conseils fidèles d'un père (etc.), publié en 1655. Le marquis de Ruvigny, beau-frère de Tallemant des Réaux (qui raconte de lui d'assez lestes équipées de jeunesse) fut député de l'Assemblée générale des protestants, et s'exila en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, 2. C'est l'exposé définitif de la théorie. (V. Conversations, I et Disc. de la Justesse) ; et on n'entendra plus l'auteur en parler. Page 129. 1. Toute cette discussion — et cet embarras, nouveau si l'on se reporte aux Conversations (I et IV) — paraissent recevoir l'influence de la lecture, faite depuis lors, du Je ne sais quoi de Bouhours, dont Méré a médité, sans les adopter, les souples et fines observations, — Quant à la solution, décisionnaire, de la difficulté finale, v. Conversations, V. — Cicéron (Orator, XI) ne mettait pas en doute, et se bornait à constater, le caractère tout subjectif des goûts.

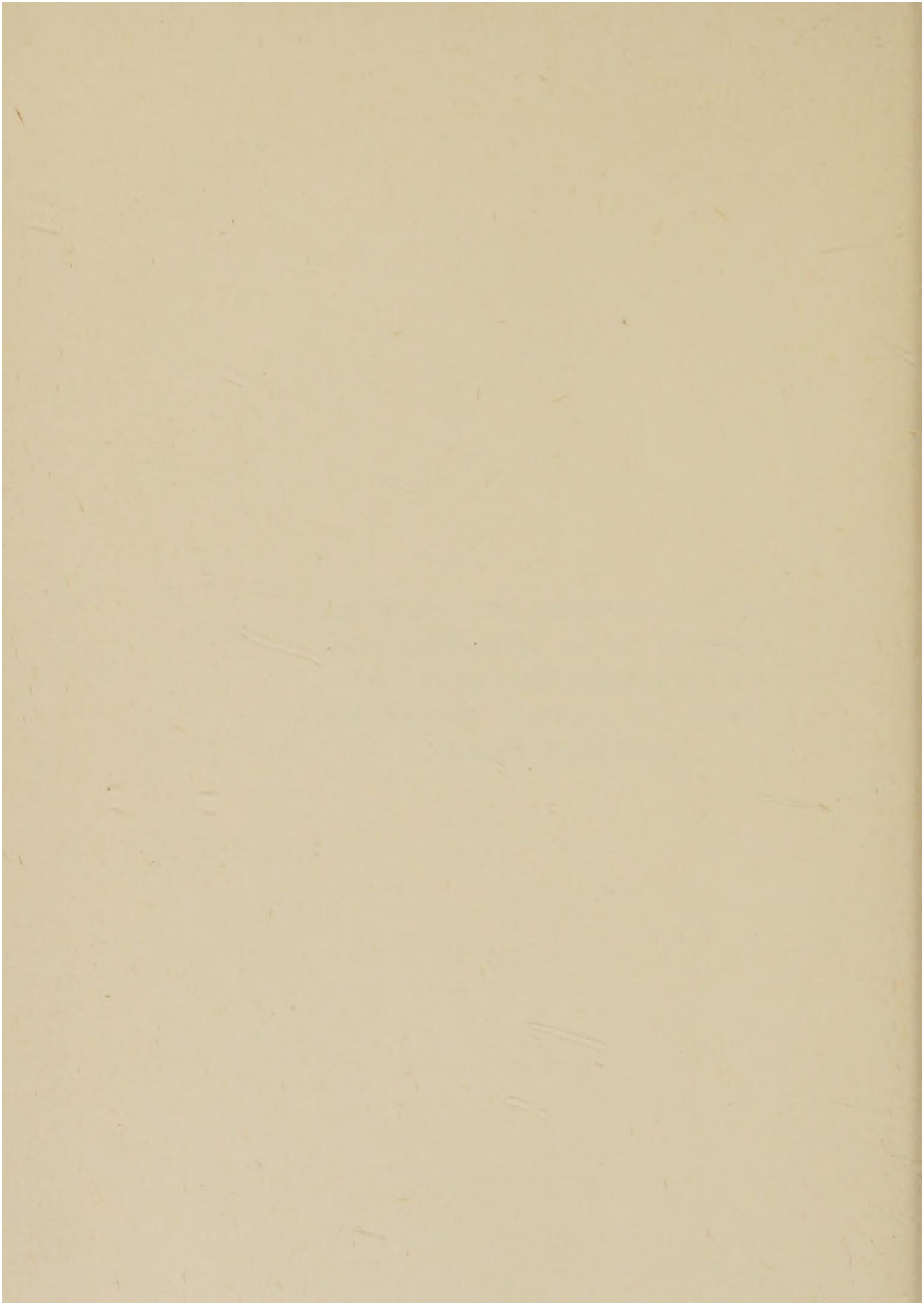
168 Notes Page 131. 1. Les éditions, après tranquilles, et l'armée, ponctuent à l'inverse de la ponctuation juste. 2. Cf. (Propos) une observation différente sur le même sujet de l'armée et du monde : « Ceux qui ne sont pas braves, à l'armée, font comme les autres ; et ceux qui sont timides font comme les autres, dans le monde. La honte qui empesche d'estre hardi ne laisse pas de rendre hardi. » (R. H. L., janv.-mars 1925, p. 68.) 3. Quinte-Curce (X, 8, à la fin). 4 Le marquis de Roquelaure, sans doute (V. plus haut, et O. P. Disc. IV.) Les Propos rapportent, en termes crus, une plaisanterie qu'il lance à sa sœur, et qui met en cause Méré. (R. H. L., juill.sept. 1925, p. 443.) L'effronté Gascon, dont la vengeance de joueur et de créancier mit en campagne tous les Gondi empressés à sauvegarder l'honneur gravement atteint de la duchesse de Lesdiguières, peut bien être justement odieux au Chevalier (V. Tallemant, Historiette de M^{re} de Lesdiguières ; mais aussi, pour comprendre et juger équitablement, le Journal de d'Ormesson (T. I, p. 280-281), et surtout les mss du fonds Lesdiguières à Grenoble : en fait, Roquelaure voulait se faire payer l'argent — somme considérable — perdu au jeu, par la duchesse probablement, — peut-être par le duc, récalcitrant. V. O. P., Disc. IV et note. 5. « Il faut un front d'airain pour cela. » (R. H. L., janv.-mars 1922, p. 91.) — Cf. M^{re} de Sévigné : « des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain. » (Ed. Monmerqué, T. VII; P. 41, 1680.) 6. Bokinghan et, plus souvent, Bouquinghan, dans Malherbe ; Bouquinquan, dans les Mémoires de La Rochefoucauld ; Bokingham pour M^{re} de Motteville, — Il vint en France en 1625, pour épouser par procuration M^{re} Henriette de France, fille d'Henri IV. Lors du grand bal rappelé ici, Méré avait dix-huit ans. — Buckingham arriva en France « avec plus d'éclat, de grandeur et de magnificence que s'il eût été roi. » (La Rochefoucauld.) — « Favori d'un grand Roi », il « avoit tous ses Trésors à dépenser, et toutes les pierreries de la Couronne d'Angleterre pour se parer. » (Motteville.)

The text on this page is estimated to be only 37.75% accurate

TABLE DES MATIÈRES nos ions. 1 Tome I] PAGES SRE
REMENS stars ie 7 PRET ee a ii voeu 55 PAR CONVERSATION:,... cases
97 NorTicE ET NOTES : PE Rtrois Discours de t077..., 44.0... 135 DEA
STÉENS RE M des smersetaeltes 138 DER ES DER nn nee cesse 149 MP
CONVÉESATON. re ce cs mresi etes 161

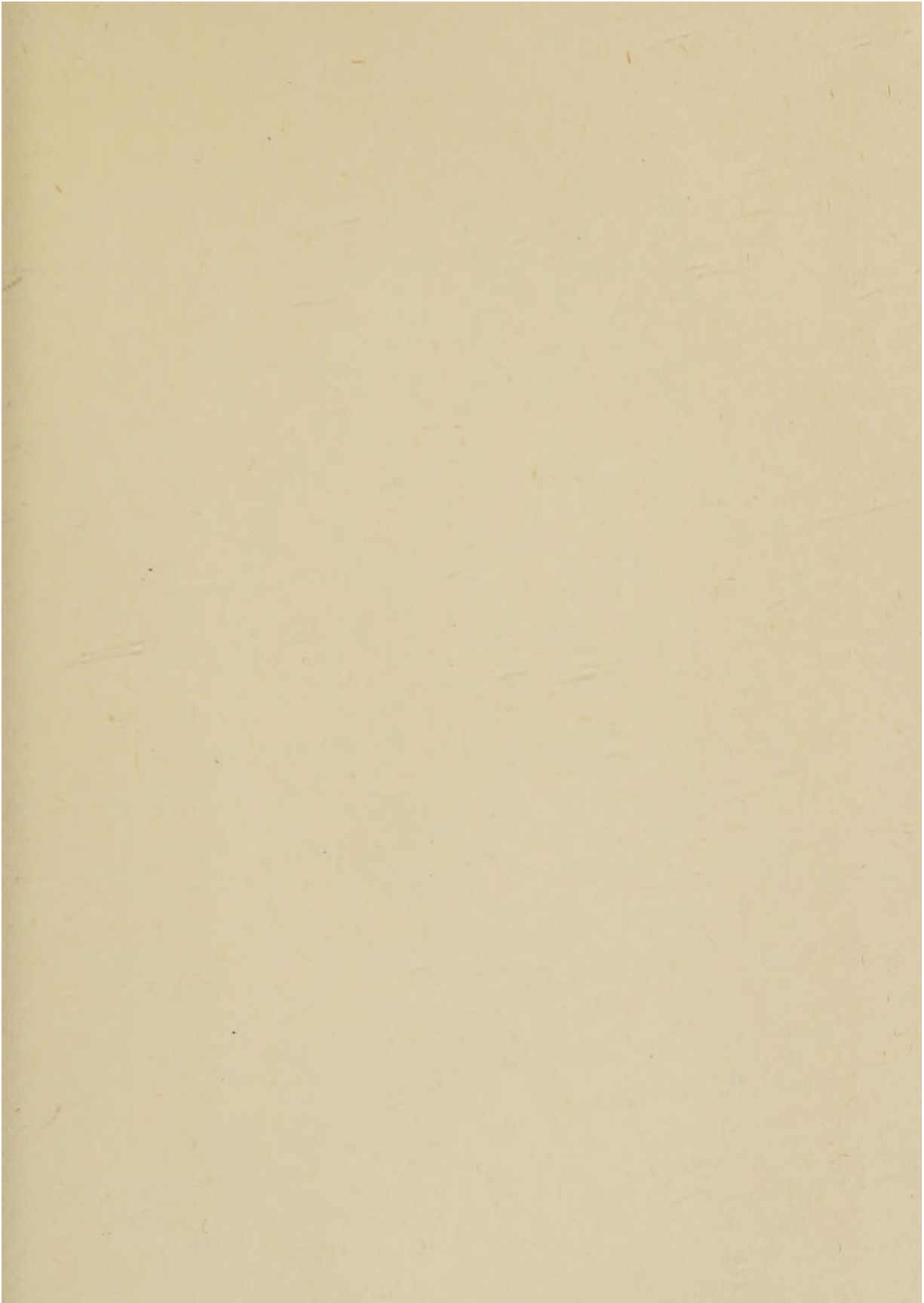


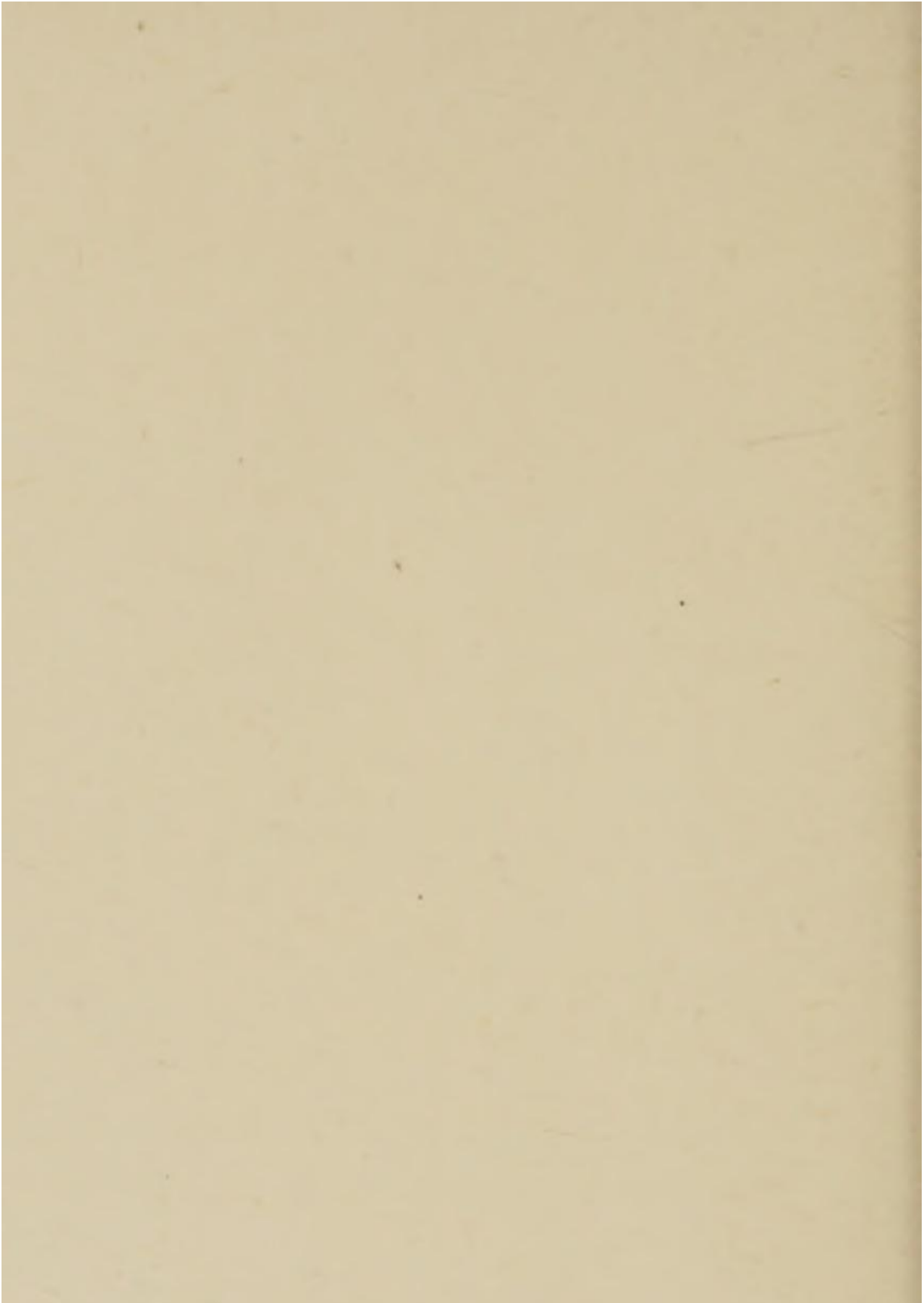
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR VÉLIN DES PAPETERIES DE
LA HAYE-DESCARTES, PAR L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU, A
PARIS, LE DIX-HUIT FÉVRIER MIL NEUF CENT TRENTE.

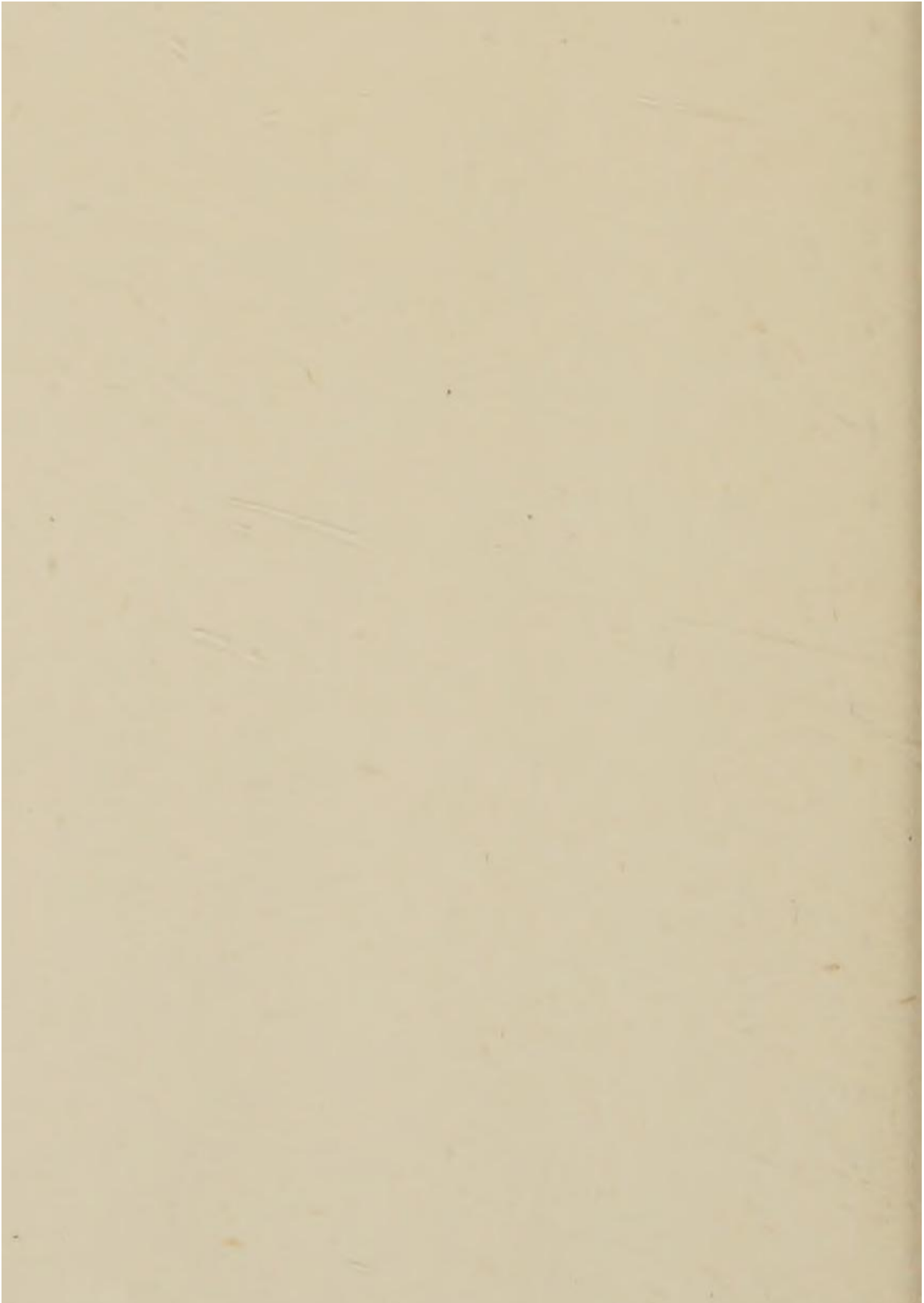


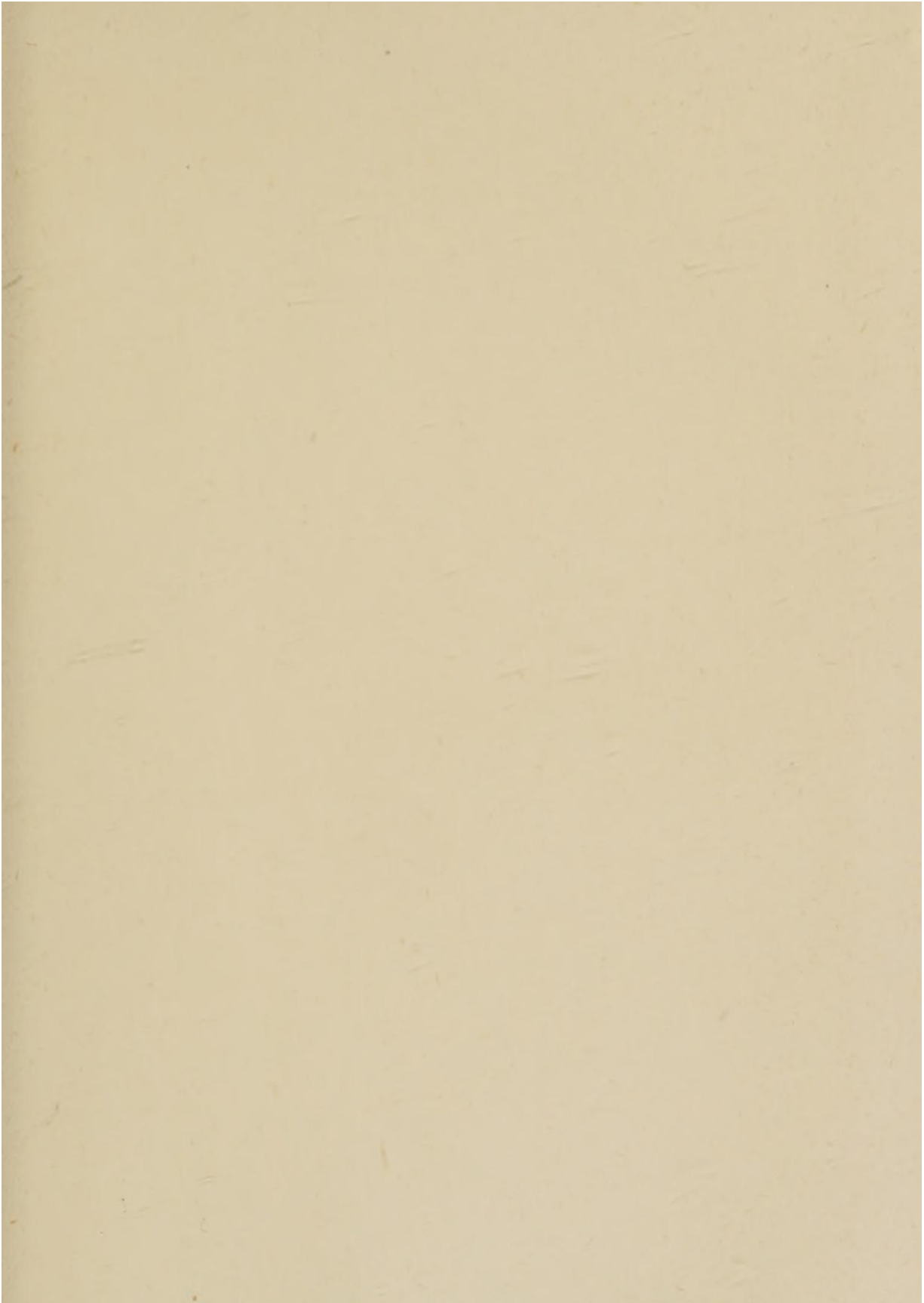
The text on this page is estimated to be only 31.06% accurate

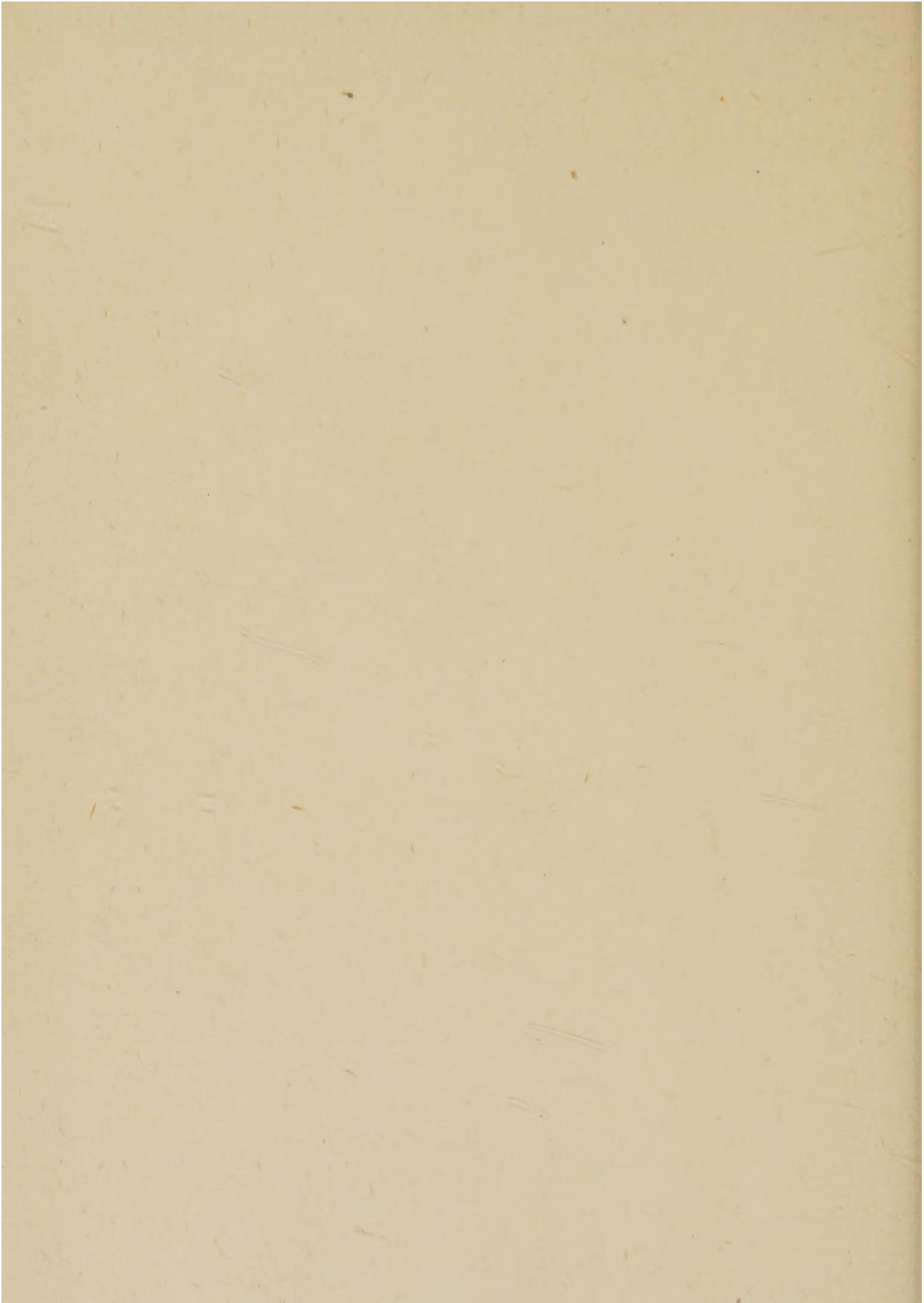
. er S LE (120.4 : a AS & PE " Er # «ie C2 AU 0 COURSES + +
d | LL 0 { à" L || y d. L 15 De . ; LU Le L L LL s 4 + ' 1 a {l # D t Le dy AS
| n CURE 1 te) à 4 ! “ à 4 Fee Lx nee PA à La E, RATS Ur FU SA PO
VOTE L'RN

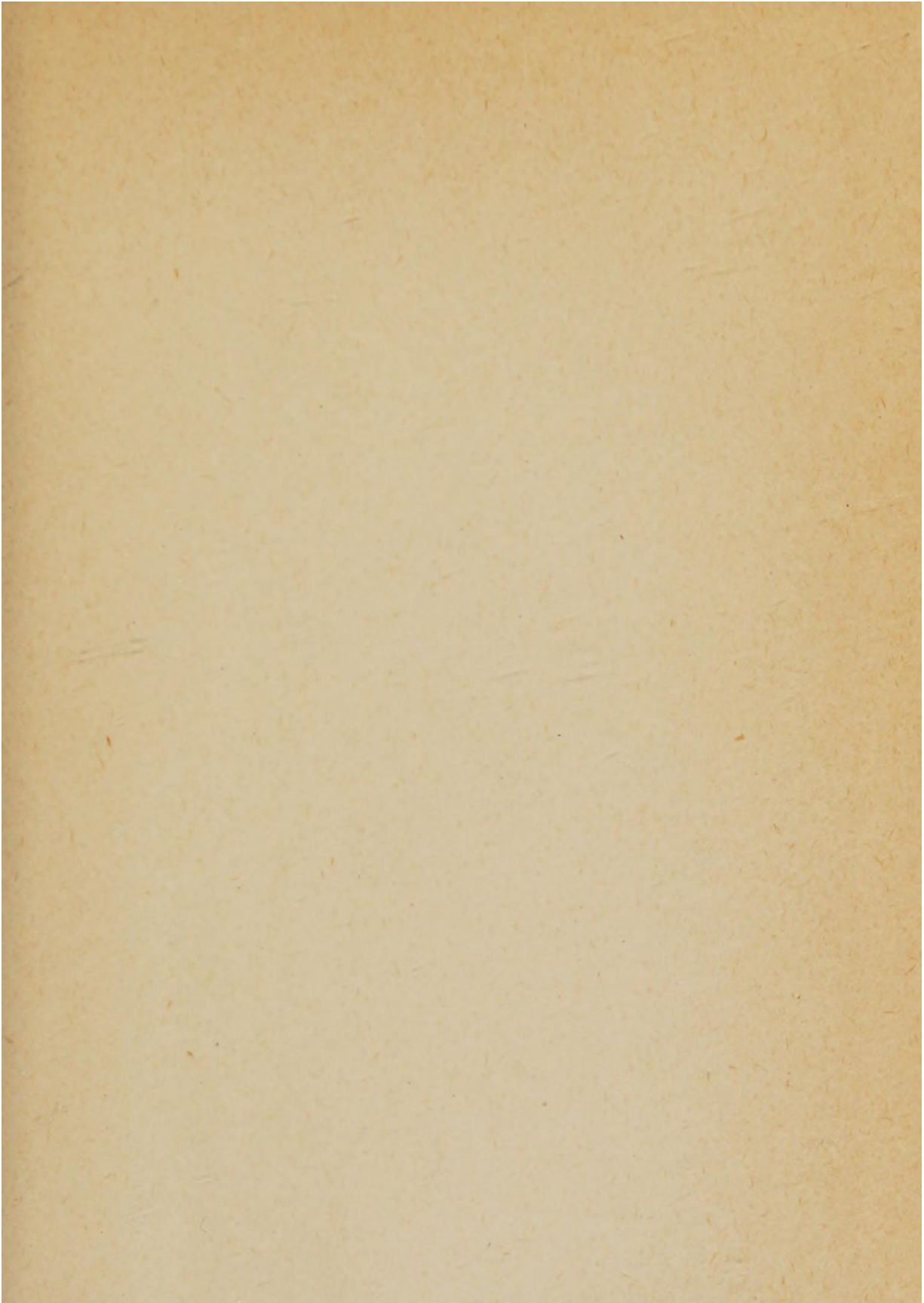












[illegible]

Méré Coeuvres]

Méré
[Oeuvres]

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

LATE EM 4 Ÿ DATA eu, La ed Rs Ps « f Nbre ds | D EN
nLRTIUE E TRES ne Asie x M Re PUR ER i \$ Aire , pt ET Ps LP PASS k
kg are LUS LA lot ENT AE 2e, A ar NOTES se RS us ee CIM 2 HS me 2
de AT ee ct Zu - me ea Ne

